

Écouter | Voir | Lire | Réfléchir | Voyager | Déguster | Vivre | Jouer

LE DEVOIR / LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 JUILLET / 2019

LE DEVOIR
MAGAZINE

Vivre Dans le ventre de Marseille
Lire Expéditions citadines en bédé



Opéra
François Girard
rêve son **Vaisseau fantôme**

SOMMAIRE

CULTURE



4 Opéra
Avec *Le vaisseau fantôme*, François Girard jette un regard neuf sur Wagner.

6 Scène

7 Les flâneurs

8 Télévision

10 Fantasia

12 Cinéma

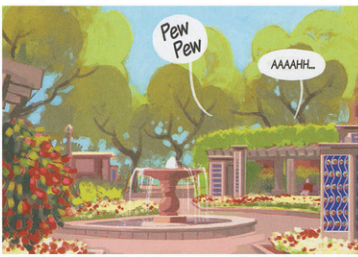
16 Arts visuels

18 Musique

29 Jazz

30 Écrans et grilles télé

LIRE



24 Critique croisée
Expéditions citadines: Montréal et New York revues à travers la bédé.

22 Les doyens de notre littérature: Raoul Duguay

23 Maya Ombasic

26 Fiction

27 Louis Cornellier

28 Biographie

VIVRE



34 Voyage
Marseille et sa région célèbrent la cuisine provençale.

36 Escapade

38 Plein air

40 Resto

42 Bière

45 Vin

46 Jeux

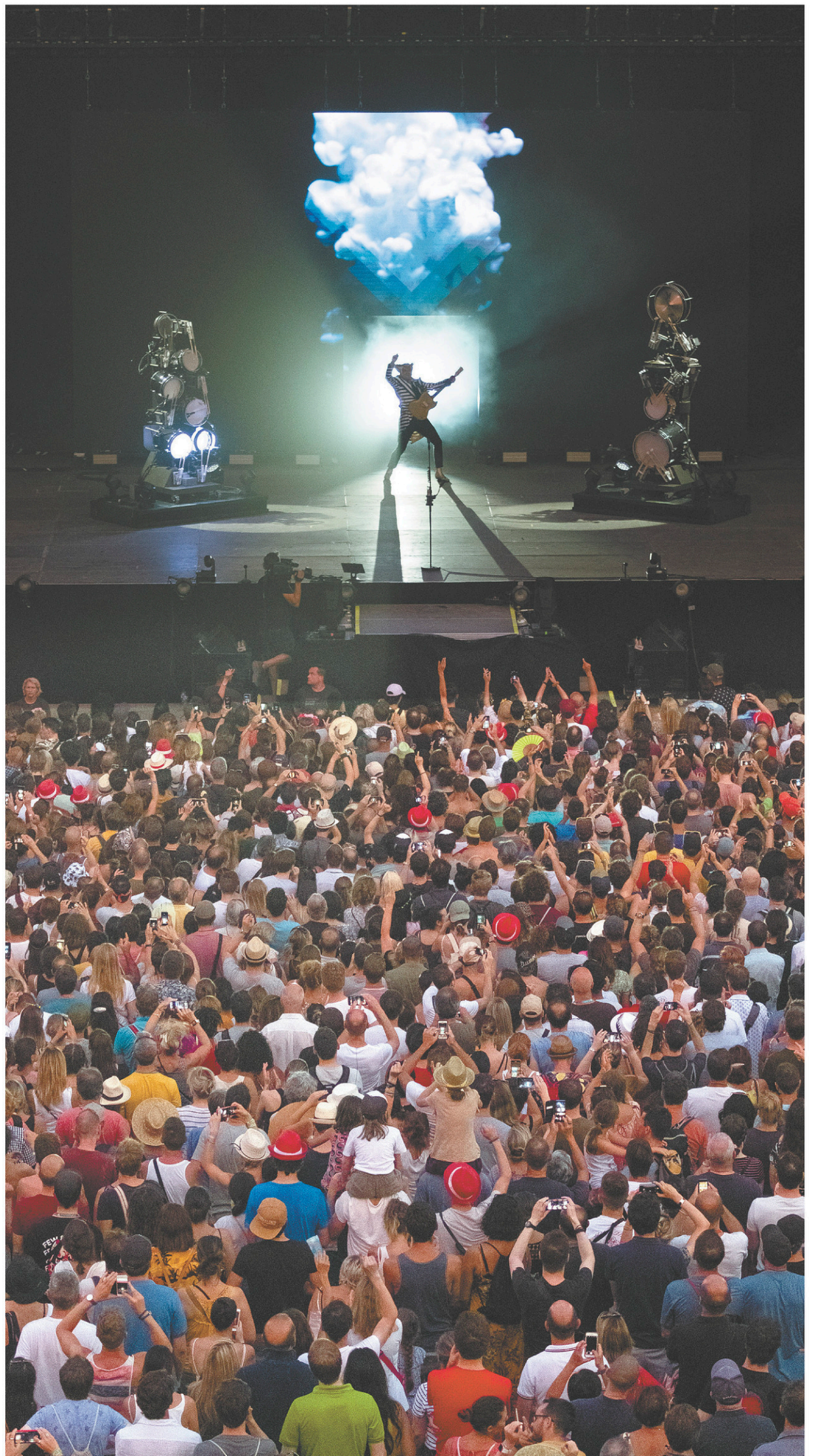
Photo de la une du D:

Francis Vachon Le Devoir

Illustration de la une Lire:

Julie Rocheleau Revue Planches

CULTURE



LUDWIG WALLENDORFF

En vacances pour être bénévole au Paléo

Le festival suisse s'appuie sur l'effort de quelque 5000 volontaires comme le Québécois Mathieu Turgeon

REPORTAGE

PHILIPPE PAPINEAU

À NYON

LE DEVOIR

Il y a quelque chose de fort qui ramène chaque année le Québécois Mathieu Turgeon dans la vaste plaine de l'Asse, tout près de Nyon en Suisse, où a lieu le grand festival Paléo.

Cette année, c'est la douzième fois qu'il s'implique dans l'événement musical, et comme quelque 5000 collaborateurs, il le fait de manière bénévole. « Moi qui n'ai normalement jamais de patron dans la vie, je prends mes vacances en Suisse et je viens pousser des *flight cases* et décharger des camions au Paléo! »

Mathieu Turgeon vit dans la région de Québec, où il a sa propre entreprise de marketing numérique. Mais au Paléo, il est assigné à la scène des Arches, deuxième en importance sur le site du festival qui en compte six. Si, cette année, il se concentre un peu plus sur la création de capsules explicatives qu'il diffuse sur Instagram, il prête aussi main-forte pour notamment transporter les nombreuses boîtes rigides sur roulettes qui contiennent l'équipement des trois artistes différents qui foule la scène chaque jour du festival.

« Quand j'étais vraiment plus jeune, je passais trois mois ici, je faisais tout le montage, se souvient le volubile bénévole. J'arrivais le premier des 5000 et je partais le dernier. J'ai fait ça de 1995 à 2001. » C'était pendant qu'il était encore à l'école, période durant laquelle la saison estivale est plus longue que lorsqu'on travaille. La vie a fait en sorte que Turgeon ait cessé de s'impliquer plusieurs années avant d'y revenir en 2014. Depuis, il n'a manqué qu'une édition du Paléo, et il revient toujours s'impliquer sur la même scène des Arches.

Sans cette armée de volontaires, la manifestation musicale ne serait certainement pas viable, estime son président et fondateur, Daniel Rossellat. « Si ce n'était pas des bénévoles, ce ne serait pas réaliste », laisse-t-il tomber. Sur le site extérieur du Paléo, ce dernier reconnaît et salue plusieurs d'entre eux, car à l'instar de Mathieu Turgeon, beaucoup de Suisses de la région s'impliquent depuis plusieurs années, parfois de génération en génération. M. Rossellat serre la main à cet ami de la famille, lance une petite blague à cette autre qui l'a même invité à son mariage : on sent vite l'esprit de communauté qui se crée sur les lieux.

« C'est une des richesses du festival,



Mathieu Turgeon

PHILIPPE PAPINEAU LE DEVOIR

Quand j'étais vraiment plus jeune, je passais trois mois ici, je faisais tout le montage.

J'arrivais le premier des 5000 et je partais le dernier. J'ai fait ça de 1995 à 2001.

MATHIEU TURGEON



ajoute le président. Et même s'ils ont des tâches parfois difficiles, voire ingrates, ce sont des gens qui sont heureux d'être là. Ça fait partie de la magie du festival. Pour moi, le bénévolat est plus un état d'esprit qu'autre chose.»

Plaisir et travail

Il est midi trente quand Mathieu Turgeon nous ouvre les portes de l'arrière-scène des Arches. Déjà, c'est une petite fourmilière, les artistes qui joueront le soir venu sont en train de s'installer avant de faire leur test de son. En tout, ils sont 28 techniciens de scène bénévoles aux Arches, mais c'est sans compter beaucoup d'autres volontaires, notamment

pour la sécurité. « En tout et pour tout, on n'est pas loin de 200 ici. »

Deux grandes tables en bois accueillent quelques-uns des collaborateurs, qui pour l'instant carburent au Coca-Cola ou à l'eau. Mais comme il est passé midi, l'apéro peut bientôt commencer. Les volontaires des Arches, mais aussi de chacune des scènes, ont accès à du vin et à de la bière, mais ils se cotisent pour garnir davantage le petit bar qu'ils installent dans ce coin des coulisses. Sur le mur, un porte-gobelet où le nom de chacun est écrit permet de déposer son verre consigné, pour éviter les pertes et les mélanges.

C'est donc la fête, mais dans le labeur. Et l'important est de « rester dans le milieu », rigole Mathieu. « Il y a toujours des apéros, mais ça se peut que Momo, le *stage manager*, arrive et dise qu'il y a un camion à décharger. Alors tu mets ton verre dans le porte-gobelet, et paf, tu y vas. »

Les journées sont longues, mais le rythme est donc un peu tempéré. D'autant que le Paléo y met un peu plus de main-d'œuvre que nécessaire. « Disons qu'ils auraient besoin de 12 techniciens de scène pour faire le boulot aux Arches, mais ils en mettent 28, comme ça, c'est plus relax, tu ne travailles pas tout le temps, sans arrêt. » Les bénévoles côtoient aussi des travailleurs payés, qui s'occupent entre autres de la structure des scènes et de l'éclairage.

Camaraderie et compétition

Ce qui est frappant en se promenant sur le site, c'est l'esprit de camaraderie qui se développe entre les bénévoles de chaque scène. Aux Arches, tout le monde a son t-shirt de la bande des « Archers ». Mathieu Turgeon a même fait faire des casquettes, qu'il a transportées avec ses valises.

Plusieurs des bénévoles des deux grandes scènes du Paléo installent même leur tente ou leur hamac sous les vastes structures, créant un petit village sous-terrain, plus ou moins équipé et confortable. Aux Arches, pour s'y rendre, on marche sur une planche de bois entre les tiges de métal qui soutiennent la scène et on s'accroupit pour traverser une petite ouverture dans une toile rigide.

« Pour le choix des *spots*, c'est premier arrivé, premier servi, rigole Mathieu Turgeon en enlevant ses lunettes fumées. Je ne pense pas qu'il y ait ça dans d'autres festivals, des tentes comme ça. On se tire l'électricité avec des rallonges, on s'organise. C'est « Cowboy » qui amène ça, je savais que je voulais être près de lui parce qu'il habite pas loin d'ici et qu'il peut amener de l'équipement, il est plus organisé! »

En plus de sceller des liens forts,

Camper au Paléo

Le Paléo attire chaque année 230 000 spectateurs sur six jours, soit un peu moins de 40 000 spectateurs par jour. Mais la petite ville de Nyon, à un jet de pierre du site du festival, ne peut pas accueillir autant de visiteurs, son offre hôtelière n'était pas assez forte. Chaque année, un vaste camping provisoire est donc mis sur pied par l'organisation. L'endroit gazonné est situé tout près de l'entrée principale du Paléo, et est divisé en sections quadrillées par des « rues ».

« On accueille entre 9000 et 10 000 personnes, explique le président du festival, Daniel Rossellat. C'est nous qui installons le site, on prépare les terrains, on installe les toilettes et les douches, de quoi manger et boire. Et pour une troisième année, il y a une entreprise anglaise qui vient aussi installer un camping un peu mieux aménagé, pour des festivaliers qui ont pris quelques années et qui souhaitent encore aller au camping, mais qui veulent un petit peu plus de confort que quand ils avaient 20 ans! »

Le camping, réservé aux plus de 16 ans, est par ailleurs gratuit si l'on possède un billet pour un des soirs du festival.

ce village sous scène permet aussi aux bénévoles d'éviter de faire de nombreux aller-retour entre le site et le vaste camping adjacent (voir l'encadré), ce qui peut être énergivore et prendre beaucoup de temps.

Cette belle fraternité se double par contre d'une certaine compétition entre les différentes scènes. Les mauvais coups ou les bravades sont souvent au menu, avec par moments des représailles — amicales, certes, mais parfois bien senties. Bref, c'est un peu un camp de vacances. D'ailleurs, chaque dimanche avant le début du Paléo, une compétition d'adresse — légèrement alcoolisée — a lieu entre chaque scène. Cette année, c'est justement les bénévoles des Arches qui ont remporté la coupe, contre leurs rivaux de la grande scène.

« Ça faisait quatre ans que j'essayais de la gagner, et là c'est fait, rigole Turgeon. Si jamais c'est ma dernière année au Paléo, je pourrai me retirer en étant fier de ça. » Ses bras meurtris vous tendront peut-être bien le flambeau.

Le Devoir est au Paléo à l'invitation du festival.



François Girard rêve son *Vaisseau fantôme*

Avec cet opéra, le créateur jette un regard neuf sur Wagner tout en signant sa première mise en scène d'opéra au Québec

ENTREVUE
CHRISTOPHE HUSS
COLLABORATEUR LE DEVOIR



Nous raconterons l'histoire de Senta, obsédée par un tableau au point de s'y abandonner jusque dans la mort. » Avec sa nouvelle mise en scène lyrique, *Le vaisseau fantôme*, qui prend l'affiche dimanche sur la scène du Grand Théâtre pour le Festival d'opéra de Québec, François Girard prépare un cocktail audacieux entre visuel et narration.

Dans cet opéra chargé d'images, faut-il raconter ou montrer ? « Il n'y a pas de dilemme pour un cinéaste, s'amuse François Girard, interrogé par *Le Devoir*. Le lieu d'intersection est très simple. Il s'agit d'un tableau, celui du *Hollandais volant*, point de départ. » Avant même le début du spectacle, ce portrait sera d'ailleurs présenté aux spectateurs assis dans la salle.

« Le potentiel visuel est énorme, se réjouit François Girard : le tableau s'anime de toutes sortes de façons. Les personnages prennent vie en tableau, des éléments de décors existent en tableau et Senta est mise face à divers degrés de lecture devant tout cela. » Pour matérialiser son concept sur la scène du Grand Théâtre, François Girard travaille avec un scénographe peintre, grand spécialiste des peintures scéniques, l'Écossais John Macfarlane.

Une histoire de fantômes

Le livret peut donner raison à cette lecture, qu'il sera passionnant de comparer à la mise en scène dite du « rêve de Senta » signée par Harry Kupfer à Bayreuth en 1978 et documentée en vidéo par Philips. L'histoire du *Vaisseau fantôme* est celle du « Hollandais volant » (le titre en allemand du *Vaisseau fantôme* est *Der fliegende Holländer*, ou Hollandais volant), capitaine blasphémateur maudit qui a la possibilité, une fois tous les sept ans, d'accoster et de tenter d'échapper à sa malédiction en trouvant une femme qui lui restera fidèle jusqu'à la mort. S'il échoue, le Hollandais est condamné à errer sur les flots jusqu'au jour du jugement dernier.

Le jour J étant arrivé, le Hollandais soudoie un capitaine norvégien, Daland, dont le bateau est amarré à côté du sien. Daland se propose de lui accorder la main de sa fille, Senta. En fait, dans le scénario, la contemplation du mystérieux portrait du Hollandais intervient à l'acte II. Elle chante sa légende et avoue vouloir être celle qui le délivrera, ce qui ne plaît pas à son petit ami, Erik. Mais Senta et le Hollandais se rencontrent et se jurent amour et fidélité.

Hélas, lors du dernier acte, Erik y fait des reproches à Senta, et le Hollandais surprend des propos ambigus pouvant lui laisser penser que Senta a rompu leur pacte. Il s'enfuit pour



Le vaisseau fantôme, mis en scène par François Girard (à droite), en répétition sur la scène du Grand Théâtre à Québec, prend pour point de départ un tableau : celui du *Hollandais volant*, dont le capitaine maudit hante les histoires de marins.

PHOTOS FRANCIS VACHON LE DEVOIR



Je me rends compte à quel point, à tous les niveaux, lorsqu'il compose *Le vaisseau fantôme*, le génie de Wagner est déjà présent

FRANÇOIS GIRARD





poursuivre son infinie errance. Senta, désespérée, renouvelle sa promesse de lui rester fidèle jusqu'à la mort et se jette d'une falaise. À ce moment-là, le vaisseau fantôme sombre et, la malédiction levée, Senta et le Hollandais gagnent le ciel.

Le point qui a posé le plus de problèmes à François Girard est « la dimension surnaturelle et l'aspect fantomatique du *Hollandais volant* et de son équipage ». Le piège à ses yeux : « Comment représenter ce surnaturel sans rentrer dans les clichés ? Ce questionnement a déterminé des décisions visuelles. »

En matière de narration, la chose est plus simple, surtout pour un metteur en scène qui s'est frotté aux deux opéras les plus compliqués (car les plus statiques) de Wagner : *Siegfried* et *Parsifal*. « Nous sommes à un stade créatif précoce chez Wagner : on trouve encore des airs, des ballades, la structure est plus simple et la durée est moindre. Si l'on considère les entractes, *Parsifal* est un spectacle de six heures. Ici, avec deux heures vingt, on est dans un geste complètement différent et une narration plus spectaculaire, avec des tempêtes, des bateaux, des

La production en un clin d'œil

Jacques Lacombe dirigera le Chœur de l'Opéra de Québec et l'Orchestre symphonique de Québec. Le rôle du Hollandais sera tenu par Gregory Dahl, baryton canadien bien connu, qui avait impressionné en Donner dans *L'or du Rhin* de Wagner à Montréal. L'Allemand Andreas Bauer Kanabas sera Daland, et la soprano sud-africaine Johanni van Oostrum interprétera Senta. Le sujet de curiosité vocale le plus grand sera le retour au Québec après près de deux décennies d'Éric Laporte, qui fait une carrière de *Heldentenor* en Allemagne, dans le rôle délicat d'Erik. Allyson McHardy sera Mary, et Éric Thériault le Steuermann.

fantômes qui rendent le travail a priori plus facile. » Sauf que François Girard et son équipe ne peuvent faire abstraction de leur passé wagnérien. Ils vont charger la barque ! « Après *Parsifal*, nous essayons de trouver plus de profondeur et de sous-couches. »

Bonifier l'offre du Met

François Girard est un metteur en scène wagnérien très respecté après son *Parsifal* présenté à Lyon, à New York et à Toronto. *Le vaisseau fantôme*, projet lancé par le Metropolitan Opera, sera créé à Québec, joué à New York au printemps 2020, puis repris à Amsterdam.

Sans cette création à Québec, Girard aurait dû minorer la complexité et les ambitions de son spectacle. « Le Metropolitan Opera est une extraordinaire machine à reproduire. C'est un théâtre de répertoire, qui joue 25 opéras par année, dont 6 nouvelles productions. Mais de ce fait, l'accès à la scène est très limité. Si l'on avait créé ce *Vaisseau fantôme* là-bas, il aurait fallu concevoir une scénographie complètement différente. Ici, à Québec, nous avons le décor

en place durant tout le mois de juillet. L'accès à la scène est dans un rapport d'un à dix, ou presque. Une fois que nous avons construit le côté visuel du spectacle, travaillé avec les chanteurs, écrit la mise en scène, tout est pris en note dans des ordinateurs, dans les partitions, et on transporte au Met un spectacle que l'on reproduit et peaufine avec d'autres chanteurs. »

Cette occasion de figuration sera bienvenue, car François Girard regarde cet opéra composé en 1840 en connaissant tous les recoins de l'ultime ouvrage, *Parsifal*, créé en 1882. « *Parsifal* a complètement teinté mon regard sur *Le vaisseau fantôme*. Je me rends compte à quel point, à tous les niveaux, lorsqu'il compose *Le vaisseau fantôme*, le génie de Wagner est déjà présent dans les structures harmoniques et dans la trame. Nous sommes au début de la révolution Wagner dans les grandes idées dramatiques, les structures, le lien entre texte et musique. Ce ne sont pas des balbutiements, c'est vraiment le départ du voyage qui va ensuite devenir plus complexe et se transcender, *Parsifal* représentant le sommet du parcours. Avoir fait *Parsifal* et, donc, connaître la destination de la fusée, puis revenir ensuite au point de départ est une chose formidable, car on en sait parfois plus que Wagner lui-même sur la destination des choses. Par exemple, la présence du grand thème de la rédemption ou son investissement spirituel. Après avoir travaillé sur *Parsifal*, on transporte ainsi dans *Le vaisseau fantôme* des préoccupations spirituelles qui, de prime abord, ne se présentent pas en avant-plan. »

Dans l'animation de ses tableaux, François Girard utilisera la vidéo avec un artiste déjà impliqué dans le projet *Parsifal*. Il promet une utilisation minutieuse, dans un « amalgame très élaboré », afin que le spectateur se trouve devant un tableau « où il lui est impossible de distinguer d'où viennent peinture et vidéo ».

Le vaisseau fantôme

Au Grand Théâtre de Québec, dans le cadre du Festival d'opéra de Québec les 28 et 30 juillet, ainsi que les 1^{er} et 3 août à 20h.

ÉPREUVE DE RÉVISION

Épreuve n° 17

Antidote

Testez votre connaissance de la langue française en trouvant les **cinq erreurs insérées volontairement** dans le texte ci-contre.



Trouvez les 5 erreurs :

Quelle égayante sortie! Les enfants obnibulés se chahutent pour contempler les inombrables créatures du zoo. De l'ornitorynque biscornu au grizzli ripailleux, en passant par les pachidermes colossaux, les distractions fusent de toutes parts. Tout le monde se réjouissent de cette mémorable escapade.

Une épreuve présentée par **LEDEVOIR**



Vérifiez vos hypothèses en consultant le corrigé détaillé dans la section Jeux.

Le conte de fées de Mélissa Cardona

Amsterdam, sa pièce musicale inspirée des personnages de Jacques Brel, connaît une trajectoire inespérée

ENTREVUE

MARIE LABRECQUE

COLLABORATRICE LE DEVOIR



Encore aujourd'hui, lorsqu'elle voit les affiches d'*Amsterdam*, Mélissa Cardona est sidérée par la superposition de son nom et de celui de Jacques Brel. Celle qui écrit chaque année des spectacles de théâtre musical pour sa troupe parascolaire au cégep de L'Assomption n'aurait pas pu imaginer que sa pièce, promue dans une production professionnelle, connaîtrait sa quarantième représentation au TNM — dans le bâtiment où le chanteur a souvent performé.

Mélissa Cardona aime l'auteur-compositeur-interprète belge depuis son adolescence. «J'étais une ado un peu torturée, très amoureuse, et les mots de Brel faisaient écho.»

Son répertoire évoque en elle des images et des émotions, suscite un univers très clair. «Et l'œuvre de Brel m'offrait une distribution.» Il est vrai que les chansons du créateur d'*Orly*, qui les vivait si intensément sur scène, sont d'emblée théâtrales. Elles racontent de petites histoires, souvent des chagrins amoureux, campent des situations, des personnages.

A partir de ces figures, elle a tissé une trame inventée. «Mon texte a une partie biographique, mais elle est très mince.» Cet ancrage véridique est puisé dans la période où le jeune Brel, entre 18 et 20 ans, travaillait à la cartonnerie de son père. «Il haïssait ça, il rêvait de s'en aller. Il était affecté au service à la clientèle, la seule chose qu'il était un peu capable de faire. Mais sinon, il se cachait pour écrire des pièces pour ses amis et la troupe de théâtre qu'il avait mise sur pied.»

Dans *Amsterdam*, les camarades de Jacques à l'usine portent des noms issus du répertoire brelien: Jeff, Madeleine, Fanette, Clara... Et Mathilde, dont le retour parmi eux n'annonce rien de bon pour Jeff, l'amoureux transi. Ce jour de 1947, le groupe est aussi bouleversé par l'arrivée inattendue d'un impresario en quête de talents.

Face à cette audition qui pourrait changer leur vie, les jeunes se retrouvent donc à la croisée des chemins entre l'amitié, l'amour et l'ambition. Chacun devra décider s'il reste loyal à ses amis et à ses origines, ou s'il saisit cette occasion d'amorcer une carrière à Paris. «C'est vraiment une quête identitaire.»

Bluffés par ces liens entre les chansons, certains spectateurs ont demandé à la créatrice si cette cohésion existait déjà: est-ce parce qu'il aime Mathilde que Jeff est triste? «Les Éditions Brel m'ont aussi dit que [le spectacle] permettait de voir l'œuvre de manière différente, nouvelle, sans trahir [l'original].»

Dans la vaste discographie de Brel, 15 œuvres ont été choisies selon ce qu'elles lui évoquaient, les incontournables, mais aussi quelques perles méconnues. Partie intégrante de la trame, les chansons font avancer l'histoire. «C'est l'écriture de Brel qui amène ça aussi. Il y a une évolution dans ses textes. Il se passe quelque chose, il commence dans un état et finit ailleurs.»

Broder un récit à partir de chansons existantes est devenu une méthode de création privilégiée pour cette fan du film *Moulin Rouge* — qui a depuis mis sur scène les univers des Colocs et des Cowboys Fringants. «C'est comme une énigme, de trouver ce qui relie toutes ces chansons. C'est l'inverse du syndrome de la page blanche: il y a tant d'options entre lesquelles choisir.»

Succès inespéré

Mélissa Cardona, elle, n'aspirait pas nécessairement à faire du théâtre professionnel. Cette diplômée de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM a trouvé au cégep une bonne niche pour faire de la mise en scène. Et l'enseignement, soit «apprendre aux jeunes ce qu'ils ne savent pas encore qu'ils sont capables de faire», la passionne. «Rien ne me fait plus plaisir que de voir un bourgeon très embryonnaire éclore au fil des mois.»

C'est un peu ce qui est arrivé à sa création. Après un accueil enthousiaste au cégep et des encouragements à la présenter dans les réseaux professionnels, elle a vérifié la possibilité d'obtenir les droits d'auteur. Aux Éditions Brel, la fille du grand artiste lui a vite donné son accord, tout en requérant le respect intégral des chansons. «Elle m'a donc envoyé les originaux de son père. J'étais très émue devant ces morceaux d'anthologie. Et elle m'a donné carte blanche, se disant amoureuse de mon texte. Avoir l'approbation de France Brel m'a donné confiance.»

Des auditions ont permis de composer une nouvelle distribution. Mais pour Jacques, un nom s'est imposé.



«Le même jour, trois personnes m'ont demandé: as-tu entendu Jean-François Pronovost chanter du Brel?» Le futur interprète de *Passe-Montagne* avait fait sensation en interprétant *Mathilde* lors d'un exercice à l'École nationale de théâtre. En entretien, il a persuadé Mélissa Cardona, qui ne l'avait jamais entendu chanter, de l'embaucher par la seule force de sa conviction. L'acteur savait que ce rôle était pour lui. Même si sa voix n'est pas similaire. «Il ne l'imite pas du tout. Et c'est ce que je voulais. Ma proposition est une fable.»

Testée au Gesù quatre soirs, une première version d'*Amsterdam* est tombée dans l'œil du producteur Jean-Bernard Hébert. Le spectacle, remanié pour onze interprètes, est ensuite monté au théâtre des Grands Chênes à Kingsey Falls durant l'été 2018, puis tourne au Québec. «La force de ce *show*, c'est le groupe. Pour porter cette grande œuvre-là, il fallait plusieurs voix.»

J'étais une ado un peu torturée, très amoureuse, et les mots de Brel faisaient écho

MÉLISSA CARDONA



[France Brel] m'a envoyé les originaux de son père. J'étais très émue devant ces morceaux d'anthologie. Et elle m'a donné carte blanche, se disant amoureuse de mon texte. Avoir l'approbation de France Brel m'a donné confiance.

MÉLISSA CARDONA





Le conte de fées de Mélissa Cardona s'est poursuivi, lui attirant — grâce aux liens noués avec le consul de Belgique à Montréal — des invitations à deux événements protocolaires où elle a pu rencontrer le couple royal du plat pays. «C'est spécial, se rendre dans une soirée royale, s'acheter une robe de bal. J'étais assutément Cendrillon (rires). À Rideau Hall, des choses se sont passées. On m'a même parlé de faire un film, plus tard, avec *Amsterdam*. Je ne sais pas si ça va se concrétiser.»

En attendant, elle a envie de tâter de l'écriture en dehors de la sphère parascolaire. D'autant que la chargée de cours, si elle dirige toujours sa troupe, n'a pas de tâche d'enseignement à la prochaine session. «Il y a beaucoup de compressions, les arts n'accrochent plus autant qu'avant. Ça m'attriste beaucoup.»

Mais la pédagogue est ravie d'avoir réussi à transmettre son amour pour Jacques Brel à des jeunes qui ne

Broder un récit à partir de chansons existantes est devenu une méthode de création privilégiée pour cette fan du film *Moulin Rouge* — qui a depuis mis sur scène les univers des *Colocs* et des *Cowboys Fringants*.

MARIE-FRANCE
COALLIER
LE DEVOIR

connaissaient ses œuvres que par des *covers* à *La voix*. «Plusieurs de mes étudiants sont venus voir le spectacle. De les voir rencontrer Brel de cette façon, comprendre la force de ses chansons puis rajouter toute sa *playlist* dans leur téléphone... C'est mission accomplie.»

Amsterdam

D'après l'œuvre de Jacques Brel. Mise en scène: Mélissa Cardona, œil extérieur: Alain Zouvi. Avec Jean-François Pronovost, Mathieu Richard, Jean-François Blanchard, Ève Gadouas, Annie Kim Thériault, Elodie Bégin, Martin Lebrun, Sarah Leblanc-Gosselin, Albane Sophia Château, Eloïsa Cervantes, Véronique Savoie et Jean-Bernard Hébert. Arrangements musicaux: Sébastien Marchand. Direction vocale: Othniel Petit-Frère. Chorégraphe: Marie-Eve Archambault. Une présentation des Productions Jean-Bernard Hébert. Au Théâtre du Nouveau Monde du 25 juillet au 3 août.

LES FLÂNEURS

La fin du monde est pour demain



LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY

Quelle satire brillante que cette *Année après année* (V.F. de *Years and Years*), dystopie qui nous plonge dans ce que le présent porte de pire en lui. La minisérie raconte la transformation de la Grande-Bretagne en prenant pour assise une famille progressiste soumise à des dérives technologiques, économiques et politiques, lesquelles sont exacerbées par la montée d'un populisme féroce incarné par une Emma Thompson sur l'acide. Ce croisement entre l'esprit décalé de *Six Feet Under* et la rudesse visionnaire d'un *Black Mirror* est anxiogène, mais irrésistible. À dévorer à HBO et à Super écran.

Patriote ou terroriste



RALPH
ELAWANI

Dans un revirement traductologique, le «gang Baader-Meinhof» est devenu «La bande à Baader». Mais voilà: Andreas Baader était un petit con plus agité que politisé en comparaison à Ulrike Meinhof, journaliste connue à travers l'Allemagne pour ses articles dans *Konkret*. Préfacé par Elfriede Jelinek, introduit par Karin Bauer et postfacé par Bettina Röhl, fille de Meinhof, *Tout le monde parle de la pluie et du beau temps. Pas nous* (Remue-ménage) contient 23 chroniques de cette icône polarisante dont le zèle révolutionnaire bouffa l'engagement. À lire avec le roman d'Alban Lefranc *Si les bouches se ferment* et le film collectif *L'Allemagne en automne*.

Folle jeunesse



AMÉLIE
GAUDREAU

Les séries s'intéressant aux ados sont souvent trop formatées pour être vraies. Ce n'est pas le cas de *My Mad Fat Diary*, une émouvante et grinçante comédie dramatique britannique produite entre 2013 et 2016, à savourer en rafale sur la plateforme CBC Gem. La série plantée dans les années 1990 raconte les hauts et les bas de Rae, une ado de 16 ans allumée et plus que grasouillette, qui émerge d'un séjour de quatre mois en psychiatrie après avoir attenté à sa vie. Elle aspire à se fondre dans la masse et à être aimée. Et elle n'y arrive pas complètement, pour son plus grand bonheur, et le nôtre.

Une bête à aimer



VALÉRIE
DUHAIME

Quel bon coup de la maison d'édition Stanke que d'avoir édité en un seul bouquin la trilogie de la bête, de David Goudreault, intitulée *La Bête Intégrale*! Nos expériences montrent qu'il est scientifiquement impossible de poser tout simplement le premier tome sans être aussitôt dévoré par l'envie de lire le deuxième, puis le suivant. 700 pages des réflexions du narrateur, un narcissique psychopathe écorché sans filet de sécurité autre que sa connaissance (parfois approximative) de citations de personnages historiques, c'est le strict minimum.



Antépisode des événements du *Psychose* d'Alfred Hitchcock, la populaire série *Bates Motel*, présentée sur le réseau A+E et disponible sur Netflix, tient ses origines du grand écran.

A+E NETWORKS

Sauter du grand au petit écran

Tendance à la hausse, l'adaptation de succès peut mener à une reproduction productive

GRAND ANGLE
SARAH BOUMEDDA
LE DEVOIR

D

ès mercredi, Hulu offrira sur sa plateforme de visionnement en continu la série *Four Weddings and a Funeral*, une reprise du succès cinématographique britannique du même nom (*Quatre mariages et un enterrement*, sorti en 1994 et réalisé par Mike Newell), cette fois-ci produite entre autres par l'actrice américaine Mindy Kaling.

Cette nouvelle série suit une tendance à la hausse à Hollywood et ailleurs: les reprises de succès du grand écran pour les ramener en version sérialisée, adaptée pour la télé. Parmi les plus récentes réalisations de ce genre, on compte entre autres *Bates Motel*, *Scream*, *Teen Wolf*...

Il ne s'agit pas là d'une façon de faire qui date d'hier, bien au contraire. «La série *M*A*S*H*, un des plus grands succès de la télévision états-unienne, qui a battu des records de cotes d'écoute à l'époque, c'était à la base un film avant d'être une série télé», fait remarquer Stéfany Boisvert, professeure à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Même chose pour *Buffy the*

Vampire Slayer, la série culte de la fin des années 1990, basée sur le film du même nom sorti en 1992.

Ce phénomène a toutefois pris de l'ampleur depuis 2010, note la chercheuse, alors qu'on entrait dans ce que le milieu appellerait la «*peak TV*», qu'on pourrait traduire par une surabondance de productions. «On est dans un contexte marqué par un accroissement important du nombre de séries produites, mais aussi un accroissement important de diffuseurs, de distributeurs, et donc de plateformes.»

Ainsi, avec l'augmentation d'options télé, autant sur la télévision traditionnelle qu'avec l'apparition de services de visionnement sur demande tels Netflix ou Amazon Prime, le nombre de séries qui y sont diffusées explose à son tour — et la demande suit le même rythme.

«Ça fait aussi en sorte que, de plus en plus, les diffuseurs et les distributeurs essaient de commander des séries qui ont le potentiel de leur permettre de fidéliser un public, de s'assurer que les gens vont regarder leur chaîne, ou vont rester abonnés à leur plateforme», ajoute Stéfany Boisvert.

De là l'idée d'adapter le film à la télé — surtout lorsqu'il est question

de succès. «Ce qu'on veut toujours, c'est s'assurer d'un succès, explique la cinéaste Louise Lamarre, professeure en production cinématographique à l'Université Concordia. Si quelque chose au cinéma a eu beaucoup de succès, on va essayer d'attirer beaucoup de gens à la télévision si on adapte ce contenu-là.»

D'autant plus que les techniques en réalisation se sont beaucoup rapprochées entre le cinéma et la télévision dans les dix dernières années, ajoute-t-elle. «Surtout depuis la disparition ou presque de la pellicule. Avant, on pouvait facilement faire la différence entre les deux en se disant, bon, ça, c'est de la télévision parce que c'est tourné sur ruban, ou en vidéo, alors que le cinéma a toujours été fait sur de la pellicule. Alors qu'aujourd'hui, avec le HD, on utilise plutôt les mêmes instruments.»

Des différences subsistent toujours quant à l'ampleur du plateau de tournage, ou encore la quantité d'équipement requise. Toutefois, ce genre d'adaptations semble être d'abord fondé sur des motifs commerciaux, selon la réalisatrice. «C'est toujours une question d'argent. [Les diffuseurs] veulent du succès, point. Ça, c'est bon, donc on va faire des

Four Weddings and a Funeral

Hulu, dès mercredi. Aucune diffusion n'est prévue au Canada pour l'instant.



De plus en plus, les diffuseurs et les distributeurs essaient de commander des séries qui ont le potentiel de leur permettre de fidéliser un public, de s'assurer que les gens vont regarder leur chaîne, ou vont rester abonnés à leur plateforme

STÉFANY BOISVERT



reprises, des *remakes*, des *sequels*, pour des choses qui, peut-être, souvent, n'en méritent pas... »

Stéfany Boisvert aussi voit une stratégie commerciale dans le fait de se fier au succès d'un film pour ensuite enchaîner avec une adaptation à la télévision. « Evidemment, ça n'enlève pas les risques, mais ça permet certainement de les limiter. Dans ce contexte-là, le fait d'adapter un film en série télé peut être considéré comme une valeur sûre. Il y a moins de risques, il y a une plus grande garantie de succès. »

Danger pour l'originalité ?

Avec la multitude de reprises et adaptations, autant au grand qu'au petit écran, n'y a-t-il pas là un danger pour la création d'œuvres originales en faveur d'œuvres presque recyclées ?

« La critique qui ressort tout le temps, c'est de dire que, nécessairement, ça diminue l'originalité des productions culturelles, ça contribue à amoindrir la diversité des histoires qui nous sont présentées. C'est sûr et certain que c'est une préoccupation



Four Weddings and a Funeral (en haut), tout comme le grand succès télévisuel M*A*S*H (à gauche), était à la base un film avant d'être adapté au petit écran.

HULU / 20TH CENTURY FOX

qui est légitime, et le fait qu'on ait tendance à adapter de plus en plus, à reprendre des concepts populaires, ça peut diminuer la diversité des idées qui nous sont proposées. »

Faut-il s'inquiéter, donc ? Pas forcément, fait valoir la chercheuse. « Le phénomène des reprises, ça donne toujours lieu à une forme de reproduction productive, à la création de quelque chose de nouveau, explique-t-elle. On ne reprend jamais tel quel un concept ; on le modifie toujours minimalement, soit pour l'adapter à une autre culture, ou à une autre époque. »

Elle remarque que *Four Weddings and a Funeral* en est justement un exemple parfait : la série s'avère être une série d'anthologie, qui risque d'être très différente du film de 1994. « Il y a souvent cette nécessité-là, quand on reprend un concept, d'essayer de le réinventer, de modifier certaines choses, de proposer un nouveau point de vue sur l'histoire, ou un nouveau récit. Dans ce sens-là, il y a aussi quelque chose de productif, et quelque chose de créatif. »

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL
du Domaine Forget de Charlevoix

EXALTANT!



**VENEZ RESPIRER
LE GRAND ART
DU 22 JUIN
AU 18 AOÛT**



MAYUMI SEILER
violin
Orchestre classique
de Montréal
Boris Brott, chef
3 AOÛT
20 H



Concert-apéro
FRANÇOIS RABBATH
contrebasse
et ses invités
2 AOÛT
16 H



MIDORI
violin
Orchestre symphonique
de Québec
Yoav Talmi, chef
4 AOÛT
15 H

Tous les dimanches de l'été, ne manquez pas LES BRUNCHES-MUSIQUE, présentés par le Casino de Charlevoix, du 16 juin au 1^{er} septembre! **NOUVEAUTÉS** : concerts sur le quai et cinéma en plein air.

ICI Québec

Stein Monast
S.E.N.C.R.L. AVOCATS

ARCHAMBAULT

CASINO
CHARLEVOIXFinancé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Québec



Programmation
complète :
domaineforget.com



**Domaine
Forget**
Charlevoix

Renaud Gauthier, ou l'heureux traumatisme

Aquaslash voit le cinéaste québécois récidiver dans le pastiche horrifique après *Discopath*

ENTREVUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Il fait beau, il fait chaud : quoi de mieux qu'une virée aux glissades d'eau ? Refuge par excellence en été, le parc aquatique rime volontiers avec cris de joie. Dans *Aquaslash* toutefois, la gaieté tourne vite à l'effroi lorsqu'une cohorte de jeunes de 18 ans venus célébrer leur diplomation du Valley Hills High School vient rougir les bassins après qu'une main meurtrière eut piégé les installations. Un peu gros, comme prémisse ? Ce l'est, et c'est voulu. Avec son sanguinolent second opus projeté lundi à Fantasia, Renaud Gauthier reluque du côté du pastiche.

De son propre aveu amateur d'horreur et d'humour « camp », c'est-à-dire caractérisé par une outrance telle qu'aucune ambiguïté ne subsiste quant au ludisme de la proposition, le cinéaste québécois se plaît à fusionner les deux. Cela, jumelé à une sensibilité résolument rétro.

« J'ai grandi dans les années 1980 : je suis un enfant des *eighties*, et ça transparait dans mon travail, c'est indéniable », explique Renaud Gauthier.

« Je me souviens, tit-cul — je devais avoir 8 ans —, mon père me *dumpait* au cinéma Chomedey, à Laval. J'y passais des journées entières. Pour un dollar, on voyait quatre films, n'importe quoi. C'était rempli d'enfants ; une vraie garderie "*grindhouse*" [qui désigne les salles spécialisées dans les films de série B]. C'est là que j'ai vu à 9 ans *La course à la mort* (*Death Race 2000*), avec du sang orange et des bolides qui écrasent du monde pour marquer des points. C'est resté gravé dans ma mémoire. »

Durant ces mêmes années 1980, le Canada produisit une pléthore de films d'horreur regroupés sous l'appellation « canuxploitation », des films en général qui prétendaient se dérouler aux États-Unis tout en trahissant leur origine véritable. Renaud Gauthier s'en reput également, et *Aquaslash* se veut, entre autres, un hommage à ces « canuxploitations » d'antan. L'ironie étant que le film, bien que tourné en anglais, a été financé par la France.

« Au début, les producteurs me disaient : "Ce serait chouette que ça se passe en Californie, non ?". Un peu *too much* : j'ai proposé le Connecticut. Le tournage s'est échelonné sur quinze jours seulement, au Super Aqua Club de Pointe-Calumet. »



Renaud Gauthier qui présente son film *Aquaslash* à Fantasia.

VALÉRIAN
MAZATAUD
LE DEVOIR

Culture

Les influences

Le titre est en soi révélateur. *Aquaslash* : slash comme dans « couper », mais surtout comme dans « slasher », un sous-genre du cinéma d'horreur offrant une galerie de jeunes gens en pâture à un maniaque outillé de diverses armes blanches. Les années 1980, à nouveau, représentent l'âge d'or du « slasher ». Certains de ses films phares, comme *Vendredi 13* (*Friday the 13th*) et *Massacre au camp d'été* (*Sleepaway Camp*) viennent en tête pendant *Aquaslash* qui, hormis la jeunesse de ses protagonistes malchanceux, ne révèle qu'à la toute fin l'identité surprise de l'assassin (rapelons que Jason n'est pas le tueur dans le *Vendredi 13* originel).

Une tradition, pour le compte, héritée de la littérature. « J'adore les "whodunit" à la Agatha Christie, où on a tout un paquet de suspects potentiels. *Meurtre au soleil* (*Evil Under the Sun*) est un autre film qui m'a marqué, enfant », se souvient Renaud Gauthier.

Pour qui ne l'a pas vu, il s'agit d'une adaptation délicieusement « camp », faut-il s'en étonner, d'un roman de la Reine du crime. « Et de fait, dans *Aquaslash*, j'ai plein de personnages présentés comme suspects potentiels ; je me suis beaucoup amusé avec ça. »

Qui a fait le coup ? Est-ce le secouriste maladivement jaloux ? Ou cet homme d'affaires qui rôde en périphérie ? Ou le propriétaire endetté ? Et pourquoi pas une meurtrière ? La secouriste indifférente, la mère choquée par les comportements dont elle est témoin, l'épouse trompée du patron : les candidates ne manquent pas.

Figures archétypales

De poursuivre le cinéaste, ses scénarios partent toujours d'un flash. Pour *Aquaslash*, il s'est un jour demandé ce qu'il adviendrait si un désaxé plaçait des lames de rasoir dans une glissade d'eau. S'il n'a pas recours à ce concept précis dans son film, Renaud Gauthier n'en a pas moins imaginé une fort perturbante variation.

Or, on le soulignait d'office, les desseins de l'auteur sont d'abord satiriques. Des effets gore signés Rémy Couture à la débauche de corps dévêtus, tout est si excessif qu'on ne peut qu'en rire. « Il y a une recette à ces films d'horreur là, et quand on y a recours, c'est important d'utiliser l'humour. En tout cas, ça l'est pour moi. »

Cela permet de marquer une distance par rapport aux clichés qu'on emploie en toute connaissance de cause, de signaler l'intertextualité à l'œuvre. Depuis *Frissons* (*Scream*), en 1996, le cinéma d'horreur s'en fait une spécialité.

Dévoilé à Fantasia en 2013 avant d'être convié à maints festivals, le premier long métrage de Renaud Gauthier, *Discopath*, donnait déjà le ton. On y contait les méfaits d'un jeune homme que la musique disco pousse irrésistiblement à tuer. Là aussi, l'intention était résolument parodique.

Production fauchée bourrée d'inventivité, *Discopath* se distinguait par un deuxième degré Grand-Guignol et une connaissance aiguë de l'esthétique et des conventions du genre. Rebelote

Je me souviens, tit-cul — je devais avoir 8 ans —, mon père me dumpait au cinéma Chomedey, à Laval. J'y passais des journées entières. Pour un dollar, on voyait quatre films, n'importe quoi.

RENAUD GAUTHIER



avec *Aquaslash*. Chez ces jeunes gens adeptes de sexe et de drogue comme futures victimes désignées et ce vieil homme inquiétant qui les met en garde dès le départ, les amateurs reconnaîtront des figures archétypales, en version amplifiée. Ah, et c'est sans oublier l'incontournable « traumatisme d'enfance » montré lors de retours en arrière en guise de motif possible des agissements du tueur.

Ce dernier poncif, là encore satirisé, est présent dans *Aquaslash* comme il l'était dans *Discopath*. Un vestige du temps où le petit Renaud Gauthier dévorait le type de films qu'il s'emploierait plus tard à pasticher ? « Ah ! Je n'y avais jamais pensé ! En plus, dans *Aquaslash*, comme on manquait d'argent, j'ai moi-même joué la victime immergée du flashback ! C'est pas tout : dans *Discopath*, c'est aussi moi qui meurs dans le flashback ! Le subconscient... Y'a quelque chose là ! » admet-il en riant.

Démarche cohérente

Lorsqu'on l'interroge sur ce qui l'occupe en ce moment, Renaud Gauthier confie plancher sur un giallo, un genre italien très populaire au cours des années 1970 alliant horreur et, tiens tiens, whodunit : « Le titre est *Moonlight Vendetta*. Ça se déroule dans l'univers des spectacles de variétés. Je voudrais le tourner à Montréal, qui "passerait pour Miami." »

Il y a en outre *Belle chasse*, une biographie de Jean-Paul Mercier, l'associé du criminel Jacques Mesrine, qui fait rêver Renaud Gauthier. « Je ne suis pas intéressé que par l'horreur », note-t-il au passage.

Certes, mais un fil conducteur demeure : ce sont là deux projets qui, à l'instar de *Discopath* et d'*Aquaslash*, sont situés, pour ne pas dire « campés » dans le passé. Énième rappel de l'importance de cette éducation cinématographique si particulière reçue au cinéma Chomedey ?

« Il faut croire ! C'est tout moi, ça : je collectionne les vieux films, je collectionne les vieux chars... »

On n'ira pas lui en faire reproche, à Renaud Gauthier. Manifestement, la nostalgie lui réussit.

Aquaslash est présenté le 29 juillet à Fantasia.

UN FILM DE MICHAEL BULLY HERBIG

FRIEDRICH MÜCKE KAROLINE SCHÜCH DAVID KROSS ALICIA VON RITTEBERG ET THOMAS KRETSCHMANN

★ ★ ★ ★ ★

« ...un excellent film à suspense... »

LCI

★ ★ ★ ★ ★

« Un film passionnant. »

L'EXPRESS

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

Le VENT de la LIBERTÉ (BALLOON)

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE ALLEMANDE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS (BALLOON)

VERSION DOUBLÉE EN FRANÇAIS

VERSION ORIGINALE ALLEMANDE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS (BALLOON)

QUARTIER LATIN | PONT-VIAU 16 | STE-ADELE | BOUCHERVILLE

BELOEIL | JOLIETTE | LE TAPIS ROUGE | SHERBROOKE | BEAUFORT

LE FORUM 22

Musée national des beaux-arts du Québec

Québec

Miró

à Majorque

Un esprit libre 30 mai – 8 septembre 2019

présentée par Desjardins

Québec | VILLE DE QUÉBEC

Miró mallorca

quÉbec | AIR CANADA | DeSerres | BORSARO | Hilton

Joan Miró, Sans titre, 1978 (détail). Huile sur toile, 92 x 73 cm. Fundació Pilar i Joan Miró a Mallorca (FJMJ-50) © Successió Miró / SOCAN, Montréal / ADAGP, Paris (2019)

mnbaq.org

Hautes coutures

Pour passer à l'Ouest, deux familles est-allemandes décident de prendre le chemin des nuages

CRITIQUE
ANDRÉ LAVOIE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Il y a ce que l'on a surnommé le cinéma de l'Holocauste, radiographiant un moment charnière du XX^e siècle. On peut aussi parler d'un cinéma de la guerre froide, pas seulement inspiré des romans de John Le Carré. Les cinéastes allemands y trouvent souvent un bon filon, et décrivent cette période avec un grand souci du détail, sans renier leurs sensibilités artistiques: la RDA de Christian Petzold (*Barbara*) apparaît fort éloignée de celle de Florian Henckel von Donnersmarck (*La vie des autres, Never Look Away*).

Il ne faut pas sous-estimer non plus le potentiel de toutes ces histoires (authentiques) de fuites désespérées vers la liberté, le plus souvent vers Berlin-Ouest, ou d'autres destinations, pourvu qu'elles ne soient pas communistes. Même

la Bavière peut s'avérer fort utile, et c'est dans cette région que rêvaient d'atterrir deux familles est-allemandes, ce qu'elles feront de manière spectaculaire, et dangereuse, le 16 septembre 1976 à bord d'une montgolfière... artisanale. Une évasion si abracadabrante qu'elle fit le tour du monde plus vite qu'en ballon, autre gifle infligée à un régime dit démocratique.

Dans *Le vent de la liberté*, Michael Bully Herbig tire le maximum d'adrénaline de cette aventure humaine et technique, établissant rapidement un climat de paranoïa et de suspicion qui ne surprendrait pas les servantes écarlates de Margaret Atwood tant la menace d'une dénonciation semble omniprésente. Surtout lorsque le voisin travaille pour la Stasi, ce qui est le cas de la famille Strelzyk, dont le père (Friedrich Mücke) est électricien, qui ne pense qu'à fuir et qu'une première tentative d'évasion en montgolfière n'a pas découragé.

Un couple d'amis devait être de ce premier voyage, mais Günter (David Kross), un ambulancier qui avait cousu le premier ballon avec une patience de moine, a reculé au dernier moment, craignant que d'autres vents que celui du nord les poussent là où ils ne voulaient pas aller, peut-être même vers la mort. La deuxième tentative ne pourra pas s'organiser en deux ans, les autorités policières, dont un enquêteur déterminé (le toujours charismatique Thomas Kretschmann), scrutant à la loupe les débris du premier ratage (même des médicaments laissés derrière pourraient les conduire jusqu'aux ingénieurs téméraires, avec la complicité forcée des pharmaciens de la région).

Le climat tendu et suspicieux ne se dissipe jamais dans cette reconstitution historique qui effectue bien sûr quelques entorses au réel, le cinéaste imaginant une histoire d'amour entre adolescents, prétexte à une correspondance compromettante (même une boîte à lettres devient ici source de stress). Illustré à une cadence qui ne laisse pratiquement aucun répit et s'appuyant sur les musiques aussi frénétiques qu'omniprésentes de Marvin Miller et Ralf Wengenmayr, *Le vent de la liberté* souffle avec une efficacité indéniable.

Dans ce monde où tous possèdent le profil de l'espion, y compris l'éducatrice en garderie, où les halls

d'hôtels, particulièrement à Berlin, ressemblent à des clubs privés pour mouchards à moustaches, ces deux familles s'agitent comme des poissons dans un bocal, parfois avec un amateurisme amusant, souvent au péril de leur vie, et surtout celle de leur progéniture. La dévotion qu'ils déploient pour coudre, concevoir et camoufler cette arche de Noé destinée à se confondre avec les nuages, et parfois entourée d'hélicoptères menaçants (une autre liberté qui relève de l'effet spectacle) apparaît quasi indestructible.

Sans doute inspiré par la démarche toujours pétaradante d'un compatriote expatrié à Hollywood, Roland Emmerich (*Independence Day*), salué au générique, Michael Bully Herbig, surtout connu comme acteur comique en Allemagne, n'avait guère envie d'une aride leçon d'histoire et de géopolitique. Ici soufflent les vents du suspense haletant, d'une lutte sans répit pour la survie, le tout assorti de quelques visions oniriques où l'on décrit cet État policier dans ses aspects les plus sadiques. Ce qui n'est pas très loin de la réalité historique.

Le vent de la liberté (V.F. de Balloon)

★★★ 1/2

Drame biographique de Michael Bully Herbig. Avec Friedrich Mücke, Karoline Schuch, Alicia von Rittberg, David Kross. Allemagne, 2018, 126 minutes.



C'est en Bavière que rêvaient d'atterrir deux familles est-allemandes, ce qu'elles feront le 16 septembre 1976 à bord d'une montgolfière... artisanale.



L'intrigue navigue habilement entre drame et comédie, souvent lorsque la cinéaste aborde des coutumes distinctives. Et le mensonge est un motif récurrent dans le récit.

VVS FILMS

Un beau grand bateau

Lulu Wang a puisé dans ses propres expériences la matière à une splendide étude de mœurs

CRITIQUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Alors qu'elle marche d'un bon pas dans une avenue passante de New York, Billi discute au téléphone avec sa grand-mère Nai Nai, qui elle se trouve en Chine. Au gré de la conversation, elles échangent une succession de petits mensonges et de demi-vérités. Entre autres exemples: la jeune femme prétend porter un chapeau afin de ne pas prendre froid tandis que l'aïeule, qui est à l'hôpital, affirme être chez sa sœur.

Cette séquence d'ouverture met la table pour la suite, *Le mariage d'adieu* relatant comment la famille entière de Nai Nai, sous prétexte de la préserver, décide de lui cacher qu'elle se meurt d'un cancer. Une décision avec laquelle Billi, qui est très proche de sa grand-mère malgré la distance qui les sépare, est farouchement en désaccord: c'est là le très efficace moteur dramatique du *Mariage d'adieu* (V.O. en mandarin et en anglais avec sous-titres français de *The Farewell*). Aussi Billi décide-t-elle de se rendre en Chine contre l'avis de ses parents qui, avec le reste

du clan, ont convenu d'organiser le mariage d'un cousin comme prétexte à une réunion familiale en Chine.

De la mystification naît un cauchemar logistique que la cinéaste Lulu Wang traite avec un mélange irrésistible de drôlerie et de mélancolie. L'auteure a en l'occurrence basé *Le mariage d'adieu* sur un épisode similaire survenu avec sa grand-mère dans sa propre famille. D'où l'acuité du portrait, d'une part, et le refus de simplifier le dilemme moral auquel fait face la protagoniste, d'autre part.

Aisance parfaite

Billi n'étant pas retournée en Chine depuis des lustres, tout un pan du scénario finement observé, pour avoir été vécu par la cinéaste, met en relief un choc culturel exacerbé par l'énormité de la situation. Agir de la sorte constitue une tradition, fait-on valoir à Billi, qui accepte de jouer le jeu sans que son malaise se dissipe.

Immigrée aux États-Unis lorsqu'elle avait six ans, la jeune femme âgée à présent de 31 ans pose sur la question un regard occidental et met du temps à accepter la validité du point de vue défendu par son père et son oncle, les deux fils de Nai Nai. Comme

l'explique à sa nièce le second: «En Chine, on a un dicton: ce n'est pas le cancer qui tue, c'est la peur de mourir.» Et d'ajouter que la vie d'une personne en Chine ne lui appartient pas, qu'elle s'inscrit dans un tout familial et social. Aussi revient-il aux proches, afin de préserver la personne chère, de prendre sur leurs épaules ce poids de stress et de tristesse.

L'intrigue navigue habilement entre drame et comédie, souvent lorsque la cinéaste aborde des coutumes distinctives, tel le rituel des ofrandes aux morts. Et voici que toute la famille se rend au cimetière porter sur la tombe du grand-père fruits et biscuits. On lui allume une cigarette sous les protestations de Nai Nai: son mari avait cessé de fumer! Non, lui apprennent ses fils: il n'avait pas vraiment arrêté. Le mensonge est un motif récurrent dans le récit.

Cette séquence illustre par ailleurs parfaitement l'aisance de Lulu Wang à passer du rire à l'émotion dans une même scène.

Simple et magnifique

Il est en outre des passages quasi oniriques très brefs, et très beaux. La nuit suivant la virée au cimetière,

justement, on aperçoit feu le grand-père fumant à la fenêtre de la chambre d'hôtel de Billi: à demi éveillée, elle ne voit que les volutes de fumée se dissiper dans la nuit. Ou encore quand Billi, sur le quai du métro de New York, croit reconnaître Nai Nai de l'autre côté, son image rendue intermittente par le train en mouvement... Simple et magnifique.

À ce propos, la facture pourra paraître sans prétention sur le coup, mais un réel travail visuel est à l'œuvre et s'incruste dans la mémoire *a posteriori*.

Enfin, si le film est si réussi, c'est en grande partie grâce à l'interprétation mémorable d'Awkwafina. Elle parvient à donner au spectateur un accès privilégié au voyage — largement intérieur — de Billi. Son trouble et son chagrin deviennent les nôtres, à l'instar de son irrépressible joie. Un film à chérir.

Le mariage d'adieu
(V.O., s.-t.f., de *The Farewell*)

★★★★

Étude de mœurs de Lulu Wang. Avec Awkwafina, Tzi Ma, Diana Lin, Zhao Shuzhen, Lu Hong. États-Unis, 2019, 98 minutes.

14 | Culture Notre sélection cinéma en salle

Les nouveautés sont en rose

Le mariage d'adieu (V.F. de The Farewell)

★★★★

Sous prétexte de la préserver, la famille entière de Nai Nai décide de lui cacher qu'elle se meurt d'un cancer. Une décision avec laquelle sa petite-fille Billi, qui est très proche de sa grand-mère malgré la distance qui les sépare, est farouchement en désaccord: c'est là le très efficace moteur dramatique du *Mariage d'adieu*. De la mystification naît un cauchemar logistique que la cinéaste Lulu Wang traite avec un mélange irrésistible de drôlerie et de mélancolie. L'intrigue navigue habilement entre drame et comédie, avec en outre des passages quasi oniriques très brefs et très beaux. À ce propos, la facture pourra paraître sans prétention sur le coup, mais un réel travail visuel est à l'œuvre. Enfin, si le film est si réussi, c'est en grande partie grâce à l'interprétation mémorable d'Awkwafina. Un film à chérir.

François Lévesque

Marianne & Leonard: Words of Love

★★★★

Être amoureuse de Leonard Cohen avait un prix, et il était élevé. Marianne, celle, oui, de *So Long, Marianne*, le connaît, et de sa première rencontre avec Cohen au début des années 1960 jusqu'à leur mort en 2016, à trois mois d'écart, cette belle Norvégienne va passer son existence à vivre dans son ombre, et dans l'attente. Nick Broomfield raconte leur union fulgurante sur une île grecque, le climat insouciant qui régnait à l'époque et leurs cicatrices de cette période intense. Films de vacances, extraits d'entrevues, de documentaires et de spectacles, l'œuvre du célèbre poète et chanteur montréalais se présente ici sous un autre éclairage, parfois tragique. Quant à Marianne, après bien des souffrances, elle décida de retourner vivre à Oslo, emportant avec elle une tonne de souvenirs, et autant d'amertume. Ce portrait remarquable, envoûtant et mélancolique montre à quel point le rôle de muse peut s'avérer dangereux et douloureux.

André Lavoie

La femme de mon frère

★★★★

Pessimiste quant à ses perspectives d'avenir, Sophia, doctorat en poche, squatte l'appartement de son frère Karim, avec qui elle partage une complicité de toujours. Mais lorsqu'il s'éprend d'Eloïse, c'est la panique. Ce film «dramatico-désopilant» expertement écrit et réalisé est à ranger dans la catégorie des irrésistibles. C'est là un portrait de femme à maints égards atypique que brosse Monia Chokri. Vive, nuancée, et complètement désarmante, Anne-Elisabeth Bossé compose une héroïne qui, sous couvert de désinvolture et de bel esprit, cache un abîme d'angoisse. Souvent, on est ému alors qu'on a encore

mal aux côtes de s'être esclaffé. La facture est extrêmement soignée sans être poseuse. Bémol: une propension à faire durer certaines scènes jusqu'à en amoindrir l'impact. Avec l'aide de la directrice photo Josée Deshaies, la cinéaste ménage cela dit d'authentiques instants de grâce visuelle. Du très drôle, du très beau, et du très bon.

François Lévesque

Le vent de la liberté (V.F. de Balloon)

★★★ 1/2

Le 16 septembre 1976, l'inconcevable s'est produit: une montgolfière fabriquée de manière artisanale, et en secret, a permis à deux familles est-allemandes de passer à l'Ouest. Cet exploit qui allait connaître une notoriété internationale est devenu un suspense de tous les instants sous le regard de Michael Bully Herbig, surtout connu en Allemagne comme acteur comique. Le cinéaste s'attarde au caractère exceptionnel de cette folle aventure où les considérations géopolitiques sont présentes, mais toujours en retrait. Il prend même quelques libertés avec les faits historiques pour ajouter de l'adrénaline à une aventure qui en contient déjà beaucoup. De solides acteurs, dont David Kross (*The Reader*) et Thomas Kretschmann (*The Pianist*), ajoutent au caractère solide et trépidant de cette aventure entre ciel et terre.

André Lavoie

C'est ça l'amour

★★★ 1/2

Mario, père célibataire depuis peu, est toujours épris de son ex, Armelle. Auprès de lui: l'aînée Niki, mature pour tout le monde, et la cadette Frida qui, elle, vit très mal la séparation. Avec doigté et un sens aigu du détail, la cinéaste Claire Burger privilégie la perspective de Mario, sans pour autant négliger les points de vue des deux filles. Si l'on regrette l'accès limité à celui d'Armelle, l'auteure n'en nuance pas moins le trait là comme ailleurs en ne faisant jamais du personnage un bouc émissaire. Autre petit bémol: une tendance à pousser certaines situations jusqu'à la limite du plausible. Toutefois, les interprètes confèrent à ces passages un surcroît de crédibilité: leur conviction et leur complicité font en sorte qu'on croit à cette famille, à ses maux, et à sa capacité de guérir dans le respect de chacun. Un bien beau film, intimiste à souhait, plein d'humanité, et doté d'un vrai regard de cinéaste.

François Lévesque

Midsommar: solstice d'été (V.F. de Midsommar)

★★★ 1/2

Lorsque de jeunes Américains débarquent dans la campagne suédoise afin d'assister à des festivités traditionnelles vantées par un ami, ils n'ont aucune idée de l'horreur qui se trame. Sous un

soleil radieux, une angoisse insidieuse se fait jour, intangible... Un sentiment d'inquiétante étrangeté trop diffus pour justifier qu'on prenne ses jambes à son cou. Avec *Midsommar: solstice d'été*, Ari Aster confirme, après *Héréditaire*, ses dons pour générer puis dilater une peur sourde. Quoiqu'il pousse ici jusqu'à ses limites son parti pris de langueur horrifique. Certains développements prévisibles ne minent pas trop cet exercice de «folk horror» inducteur d'une transe semblable à un cauchemar éveillé, et d'autant plus tétanisant qu'il se déploie en pleine lumière. Propice à maintes lectures allégoriques (et leurs contraires), le film ne se borne pas à effrayer: il joue dans la tête. Et dès lors, s'y incruste.

François Lévesque

L'incroyable histoire du facteur Cheval

★★★ 1/2

Ferdinand Cheval portait vraiment bien son nom: sauvage, déterminé, infatigable à la tâche. Entre 1879 et 1912, ce facteur taciturne et rêveur va construire de ses propres mains, sans connaissances en maçonnerie ou en architecture, un palais improbable, symbole exceptionnel de l'art naïf. Cette tranche de vie laborieuse et misérable est racontée avec une grande délicatesse par Nils Tavernier, qui a trouvé en Jacques Gamblin l'interprète parfait. Sa taille filiforme et son visage opaque sont au service de ce héros atypique, incapable de montrer le moindre sentiment. Sa deuxième épouse (Laetitia Casta, trop belle pour une paysanne) et leur fille sauront toutefois l'humaniser, lui tout entier au service d'un monument à la gloire de sa détermination parfois aveugle.

André Lavoie

Le Grand Bal

★★★ 1/2

Événement annuel dans la campagne française où convergent des centaines de danseurs, le Grand Bal de l'Europe ressemble à un Woodstock du trad, là où des mamies croisent de jeunes hippies. Habitée de ce festival qui dure sept jours et huit nuits, la cinéaste Laetitia Carton l'observe avec une connaissance fine, un regard attendri, et en témoin avec des trémolos mélancoliques dans la voix. Superbe documentaire d'observation sans personnages principaux: ce sont les ambiances musicales, le quotidien de type colonie de vacances, et bien sûr les danses, de la valse à la mazurka en passant par le tango, qui sont les vedettes. Ici et là, des propos éclairants sur les côtés plus sombres de ce rassemblement qui n'échappe pas aux tumultes du présent, même si plusieurs festivaliers semblent capables de suspendre le temps.

André Lavoie

Maiden

★★★ 1/2

À moins d'être passionné de courses nautiques, le triomphe improbable de l'équipage du yacht *Maiden* en 1989

vous a sans doute complètement échappé. Le documentariste anglais Alex Holmes fait revivre cette extraordinaire page d'histoire, victoire féministe dans un milieu réputé machiste. Le cœur et l'âme de cette entreprise périlleuse, Tracy Edwards, 26 ans, ne voulait surtout pas se définir comme féministe: elle l'est devenue, comme tant d'autres, à la sueur de son front, voire au péril de sa vie. Trente ans plus tard, elle revisite cet exploit remarquable, et quelques-unes des 12 membres de cette équipée entièrement féminine, une première, reviennent sur les hauts et les bas de cette périlleuse traversée des eaux. Une grande leçon de courage, l'exemple éloquent de ce que disait l'écrivain Mark Twain, que l'on se permettra de paraphraser ici: «[Elles] ne savaient pas que c'était impossible, alors [elles] l'ont fait.»

André Lavoie

L'autre histoire (V.F. de The Other Story)

★★★

Israël est un pays entouré d'ennemis, mais c'est sans compter les nombreuses tensions internes qui dressent souvent ses habitants les uns contre les autres. Les questions de religion et de laïcité sont au cœur de ce drame à la fois familial et choral d'Avi Nesher, décrivant les remous causés par l'annonce d'un mariage dont à peu près personne ne se réjouit, et pour cause. Pour tout dire, la famille de la future mariée fera tout pour le saboter, craignant que celle-ci ne soit complètement broyée par la communauté juive orthodoxe, et soumise à un mari aux comportements passés, et présents, pas si exemplaires. Une radiographie vigoureuse, et parfois surchargée (en personnages et en intrigues dispersés), des démons de la société israélienne, prise, comme tant d'autres, entre tradition et modernité.

André Lavoie

Il était une fois à Hollywood (V.F. de Once Upon a Time in Hollywood)

★★★

Los Angeles, 1969. Rick Dalton tente de relancer sa carrière d'acteur. Cliff Booth, cascadeur et nounou, s'y emploie avec lui. Dans la villa voisine vient d'emménager Roman Polanski et Sharon Tate, couple de l'heure. En périphérie, un certain Charles Manson s'est constitué une inquiétante «famille». Ce film aux accents d'uchronie déploie la maestria qu'on attend de Tarantino, mais s'avère très décevant. Pour tout liant: d'interminables scènes de voiture dont la surabondance ne vise qu'à accommoder un défilé de marques de cinéma sur lesquelles l'auteur peut placarder sa cinéphilie. Cette fois, sa ferveur référentielle est source de longueurs. Plaquée dans le récit, Sharon Tate, inactive et presque inaudible, ne semble à terme là que pour permettre à Tarantino d'en découdre avec la secte de Manson. Malaise. Hommage obsessionnel compulsif à Hollywood par un cinéaste qui l'adore, c'est là un film qui séduit autant qu'il déçoit.

François Lévesque

Comme des bêtes 2 (V.F. de *The Secret Life of Pets 2*)

★★★

Comme son prédécesseur, *The Secret Life of Pets 2* s'interroge avec un humour rafraîchissant sur ce que peuvent bien fabriquer nos animaux domestiques lorsque nous les laissons seuls à la maison. Porté par trois intrigues inégales formant un tout plutôt incohérent, le film demeure d'une indéniable efficacité, notamment grâce à de remarquables animations et à de désopilants et ingénieux clins d'œil aux comportements à la fois irrésistibles et exaspérants de ces petites bêtes. Amusant et adorable, à l'image de ses héros.

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

Histoire de jouets 4 (V.F. de *Toy Story 4*)

★★★

À l'occasion d'un voyage en caravane avec sa nouvelle propriétaire, Bonnie, le cowboy jouet Woody renoue avec Bo, une bergère ayant jadis appartenu à la sœur de son premier propriétaire. Or, chez l'antiquaire du coin, une poupée reluke le mécanisme vocal de Woody et tient en otage le jouet favori de Bonnie. Ce quatrième volet divertit, mais déçoit après que le troisième eut si magnifiquement bouclé la boucle de la série. Trop de personnages secondaires sous-utilisés et de va-et-vient entre la caravane, la boutique et un parc d'attractions (« infopub » pour Walt Disney Studios Park) imposent un rythme en dents de scie. Quant aux velléités « girl power », elles paraissent factices au vu de l'usage limité fait de la cowgirl Jessie et du traitement réservé à l'antagoniste. Cette histoire-là est celle de Woody, et elle n'était pas indispensable. Le film affiche le brio technique attendu de Pixar, mais ne convoque pas la magie des précédents.

François Lévesque

Menteur

★★★

La quatrième comédie d'Émile Gaudreault avec Louis-José Houde propose du plaisir décuplé... par une nouvelle dimension. Effets spéciaux en sus. Le récit s'appuie sur une théorie aussi loufoque que séduisante. Menteur compulsif, Simon (Houde) ne se rend pas compte du mal qu'il fait à ses proches, en premier lieu à son jumeau Phil (Antoine Bertrand). Une fois Simon puni par des forces supérieures, ses mensonges deviennent réalité et provoquent un chaos parfois gênant, parfois drôle. La distribution de haut calibre mêle, comme d'habitude chez Gaudreault, humoristes et acteurs de formation. Et comprend la présence furtive, hilarante, d'une grande dame du *show-biz*.

Jérôme Delgado

Spider-Man. Loin des siens (V.F. de *Spider-Man: Far from Home*)

★★★

Le deuil fut de courte durée. Quelques mois après la sortie d'*Avengers: Endgame* et la disparition de personnages comme Iron Man, les survivants ne peuvent les pleurer très longtemps. Car une fois encore, le monde est en péril, plus précisément quelques destinations européennes fort fréquentées, et que va découvrir Peter Parker. Il voulait laisser son costume de Spider-Man derrière lui, mais nul n'échappe à sa destinée, surtout pas un superhéros en vacances scolaires. Loin d'être funèbre, ce nouvel épisode du jeune homme-araignée, encore signé Jon Watts, affiche un peu d'humour, beaucoup de névroses adolescentes et quelques attaques monstrueuses, avec au centre un Jake Gyllenhaal que l'on sent très coincé dans son costume moulant.

André Lavoie

The Last Black Man in San Francisco

★★★

Le dernier homme noir de San Francisco s'appelle Jimmie, un grand rêveur, convaincu qu'une riche demeure lui revient de droit. Il fera tout pour en prendre possession, et en prendre soin, entraînant avec lui son meilleur ami, un dramaturge en puissance. Leur squat ne durera qu'un temps, mais leur bataille mettra en lumière des inégalités raciales. Portée par une authentique charge sociale et une belle envolée poétique, cette fiction est réalisée par Joe Talbot et écrite par lui-même et son acteur principal, Jimmie Fails. Deux amis, comme dans le film, qui rêvent d'un meilleur monde pour leur communauté. Malgré le ton un peu mièvre, la sincérité du rêve rend le film attachant.

Jérôme Delgado

Aladdin (V.O. et V.F.)

★★★

Après *Le livre de la jungle*, *La Belle et la Bête* et autre *Cendrillon*, Disney continue d'adapter son catalogue animé en prise de vue réelle en reprenant cette fois son succès de 1992. Aladdin, jeune pickpocket, s'éprend de la princesse Jasmine, et elle de lui. Il est prisonnier de sa pauvreté, elle est opprimée par les traditions. Mais voilà qu'Aladdin met la main sur une lampe magique où est enfermé (tiens!) un génie qui lui accorde trois souhaits... En coulisse guette Jafar, le vizir fourbe du sultan qui connaît d'ores et déjà les pouvoirs de la lampe. Fort d'un héros attachant, d'une héroïne plus autodéterminée, d'un méchant étoffé, d'un génie déjanté et d'effets spéciaux spectaculaires, *Aladdin* devrait plaire aux petits et grands friends de merveilleux. Cela, en dépit de longueurs et d'un dernier acte qui s'embourbe.

François Lévesque

Stuber

★★

Les années 1980 existent encore, et pas seulement dans *Stranger Things*. Vous vous souvenez de ce cinéma de deux bozos qui font la paire, comme *Lethal Weapon* ou *48 Hours*? Le cinéaste canadien Michael Dowse (*Fubar*, *Goon*) fait revivre cela à la sauce d'aujourd'hui, celle de l'économie de partage et de la diversité culturelle. Ces artifices n'arrivent pas à camoufler la simple et crue évidence: peu importe la stature imposante de Dave Bautista et le génie comique de Kumail Nanjani, ce tandem de flic intraitable et de chauffeur contraint de jouer au garde du corps ne réinvente pas la roue, mais l'use à l'excès sur les autoroutes de Los Angeles. On en vient à trouver des qualités à *The Fast and The Furious* tellement cette promenade obligée nous apparaît interminable, à quelques bonnes blagues près. Et ne comptez pas sur moi pour laisser un pourboire, ou beaucoup d'étoiles.

André Lavoie

Yesterday

★★

À quoi ressemblerait un monde dans lequel les Beatles n'auraient jamais existé? Un monde privé de *Let It Be*, de *Strawberry Fields Forever*, d'un iconique sous-marin jaune et d'autres innombrables hymnes à la paix et à l'amour? C'est l'intéressante prémisse que propose le film *Yesterday*, première collaboration entre le réalisateur Danny Boyle et le scénariste Richard Curtis. Après les quelques frissons provoqués par les souvenirs de la découverte de l'incroyable répertoire du monstre à quatre têtes, le récit devient vite captif d'une histoire d'amour d'un pathétisme peu convaincant et des bons sentiments de personnages dénués des essentiels paradoxes de l'humanité. Une occasion ratée.

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

CINÉMA URBAIN
MUSIQUE À L'IMAGE

GRATUIT

30 JUILLET

TURBO KID
+ INVITÉS:
ROADKILL SUPERSTAR

FILMS & CONCERTS À LA PLACE DE LA PAIX
DANS LE QUARTIER DES SPECTACLES

TOUS LES MARDIS DU 25 JUIN AU 3 SEPTEMBRE 2019 - 20H30 - SAT.QC.CA/CINEMA

PRÉSENTE PAR: SOCIÉTÉ DES ARTS TECHNOLOGIQUES

QUARTIER DES SPECTACLES MONTRÉAL

PARTENAIRE MÉDIA: LEDEVOIR

PARTENAIRES DE PROJECTION: Fantasia

11-24 AOÛT

MISQA 2019
DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS
SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

11-08 PACIFICA ÉTATS-UNIS CONCERT D'OUVERTURE

15-08 VERA ESPAGNE / ÉTATS-UNIS / VIANO CANADA / ÉTATS-UNIS

16-08 SIMPLY CHINE / AUTRICHE / NORVÈGE / BARBICAN NL / UK / DE / BG-CA

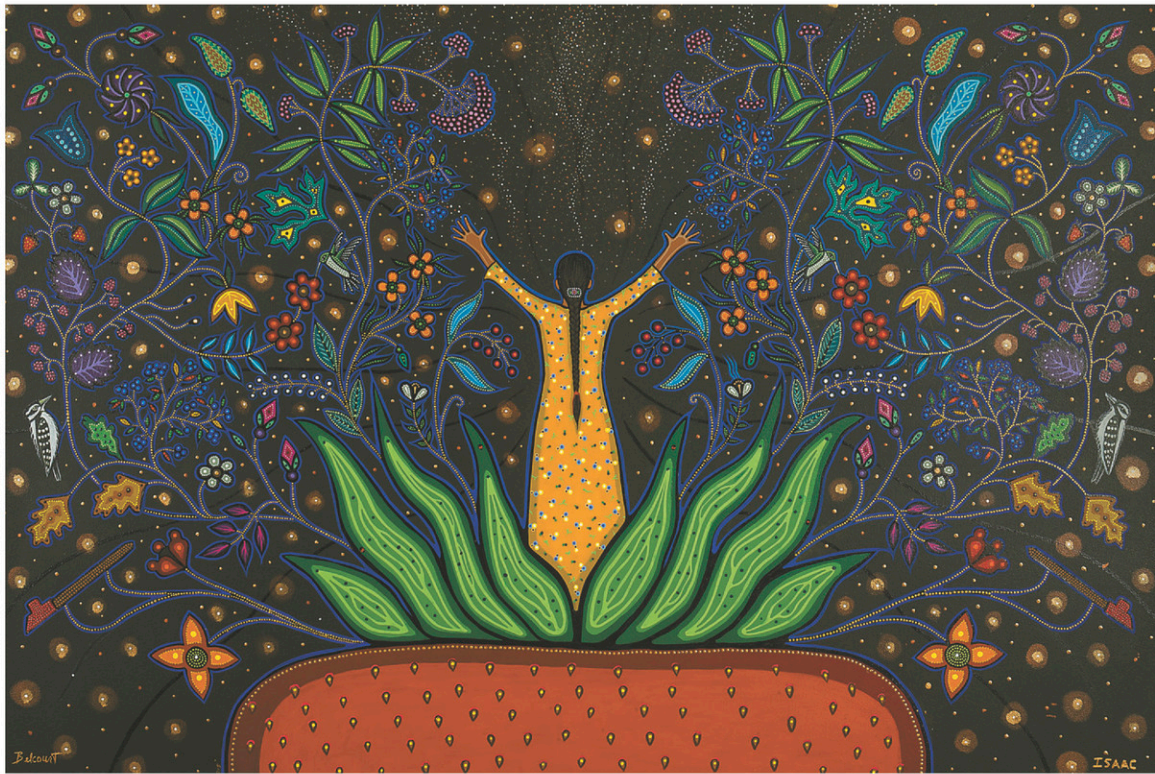
22-08 VIANO CANADA / ÉTATS-UNIS / VERA ESPAGNE / ÉTATS-UNIS

23-08 BARBICAN NL / UK / DE / BG-CA / SIMPLY CHINE / AUTRICHE / NORVÈGE

24-08 NOGA FRANCE / ISRAËL CONCERT DE CLÔTURE
INVITÉ SPÉCIAL MATHIEU HERZOG

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES

MISQA.COM



À gauche :
Christi Belcourt
et Isaac
Murdoch,
New
Beginnings,
2014.
Ci-dessous :
Jin-me Yoon,
Rest, 2012.
PHOTOS MUSÉE
D'ART DE JOLIETTE

Territoires en jeu

Le Musée d'art de Joliette joue les porte-étendard de l'altérité

CRITIQUE
JÉRÔME DELGADO
COLLABORATEUR LE DEVOIR
À JOLIETTE

Haute en couleur et en motifs tirés de la nature, la peinture de Christine Belcourt salue le mode de vie des Autochtones, et en particulier des Métis, son peuple d'origine. Un mode de vie teinté de spiritualité et pourtant terre à terre, si l'on peut se permettre : la survie de la planète que peint Belcourt depuis 25 ans passant par une attitude plus respectueuse de la mer, du territoire et de la faune et de la flore qui y vivent.

Engagée depuis toujours, Christine Belcourt l'est, pas de doute. Conçue par deux établissements ontariens, l'exposition *Soulèvement : la force de la Terre mère*, qui s'arrête cet été au Musée d'art de Joliette (MAJ), permet de le constater, avec éclat et justesse.

Trésor du Musée des beaux-arts du Canada, *Water Song* (2010-2011) prend valeur d'abrégé scientifique. Placé au centre de l'expo, il magnétise dès le premier regard par ses dimensions. La rigueur de sa composition — une fausse symétrie révélée par des détails qui rompent son harmonie — et la précision des motifs (végétaux, animaux) le rendent incontournable.

Dotée d'une trentaine de tableaux à l'acrylique réalisés entre 1996 et 2018, la rétrospective repose sur un double mandat : poser un bilan de mi-carrière et mettre en valeur une attitude différente de celle de notre époque anthropocentrique.

La diversité esthétique de la rétrospective est palpable, bien que deux traits



reviennent tableau après tableau : la référence à la nature et l'importance du récit. Dans les dernières années, l'artiste semble avoir misé sur un excès de symbolisme, qu'elle fait ressortir par le traitement en aplat plus prononcé de ses compositions. Le résultat frappe peut-être plus, comme la figure féminine de *Water Has no Flag* (2017) par laquelle débute l'expo, il perd en subtilité.

Autrement, Christine Belcourt adopte un travail en superposition, entre un fond en aplat et des figures en pointillé, telle une succession de perles. Elle obtient ainsi des tableaux plus complexes et riches. Le propos, comme le motif, disparaît sous une forêt potentiellement décorative. Qui ne l'est pas.

C'est le cas de la peinture *Water Song*, citée plus haut, et de deux œuvres similaires, placées à ses côtés. Tiré des

années 2008 à 2012, le trio célèbre, sur fond noir et en format paysage, l'exubérance de la vie sur Terre.

La cohabitation est possible dans ce monde de différences. Ces œuvres deviennent pour l'artiste des modèles, comme elle l'écrit au sujet de *This Painting Is a Mirror* (2012) : « Cette toile [reflète] toute la beauté qu'il y a en nous : chaque acte de gentillesse et de compassion, chaque preuve de sollicitude, chaque geste de générosité et de douceur. »

D'un océan à l'autre

Cet été, le Musée d'art de Joliette se fait le porte-étendard de l'altérité, quelque part entre la pensée postcoloniale et la critique des discours dominants. Après la salle consacrée à la peinture de Belcourt, le visiteur

arrive dans celle occupée par les photos et vidéos de Jin-me Yoon. L'expo *Temporalités depuis l'ailleurs*, de nature rétrospective également, survole près de trente ans de création (1991 à 2019).

Les points communs entre les deux artistes sont plus nombreux que l'apparente distance qui les sépare. Malgré des décennies de pratique, les deux femmes nées dans les années 1960 sont méconnues au Québec et c'est comme si, à Joliette, par le biais de leurs corpus, on voulait faire du rattrapage culturel.

Jin-me Yoon, qui est quand même diplômée de l'Université Concordia, a fait des questions identitaires son principal sujet. Le topo biographique offert par le MAJ précise certes qu'elle est d'origine sud-coréenne. Son lieu de résidence par contre est décrit comme « la portion des territoires non cédés occupés par les peuples salish de la côte appartenant aux nations musqueam, squamish et tsleil-waututh ». Pas un mot sur Vancouver ni sur la Colombie-Britannique.

Ça n'a rien d'anecdotique. Dès une de ses premières séries photo, Jin-me Yoon cible nos rapports au territoire, en se mettant elle-même en scène. Dans *Souvenirs of the Self* (1991), elle confronte ses traits asiatiques à l'environnement de Banff, grande icône de l'être *Canadian*. Son look de touriste est renforcé par le support choisi : la carte postale.

Six images de cette série ont été reproduites en grand format pour l'expo *Temporalités...* et judicieusement placées dans les espaces de circulation. Leur mobilité et leur condition marginale, à la marge de la vraie expo, des vraies œuvres, ont subi une sorte de mise à jour.

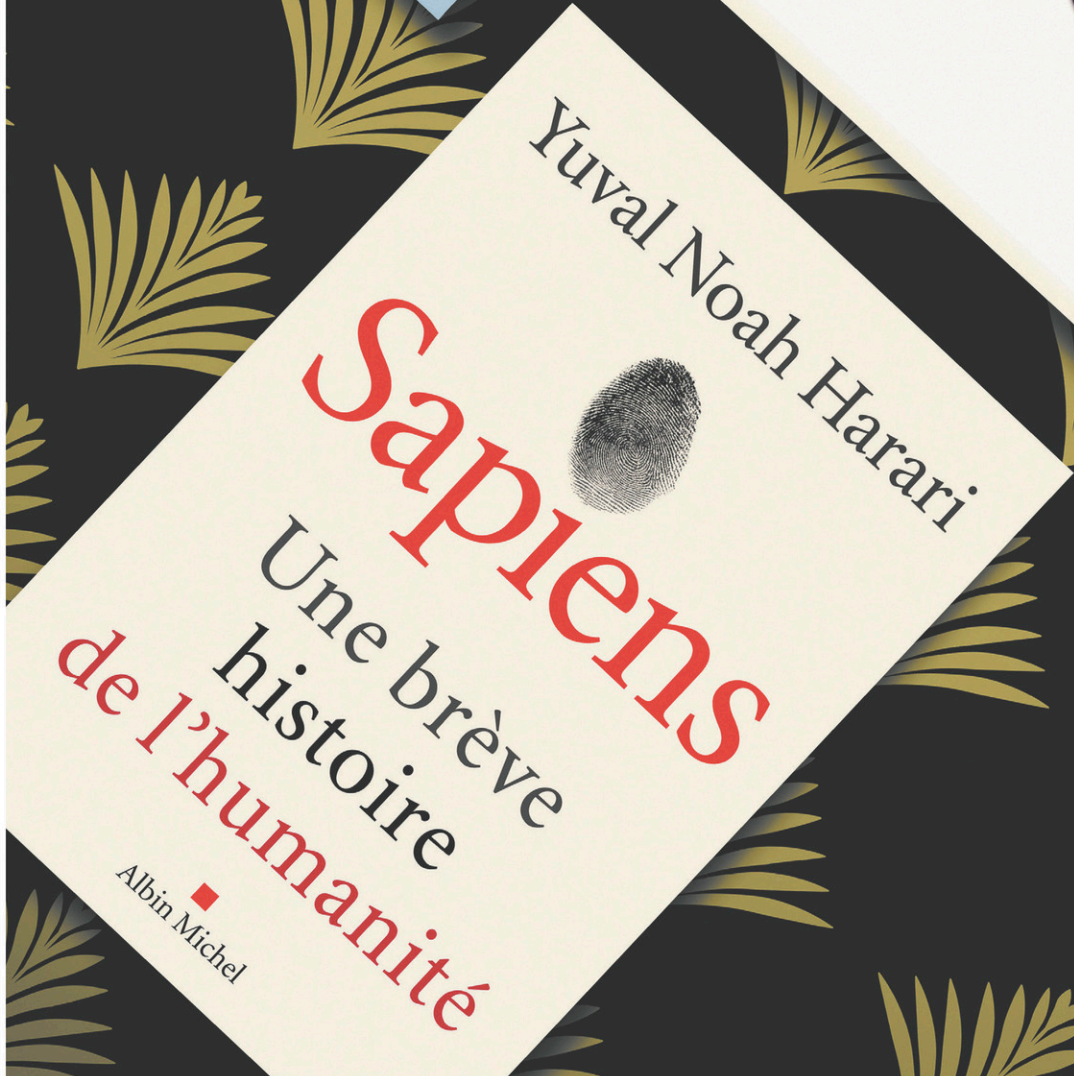
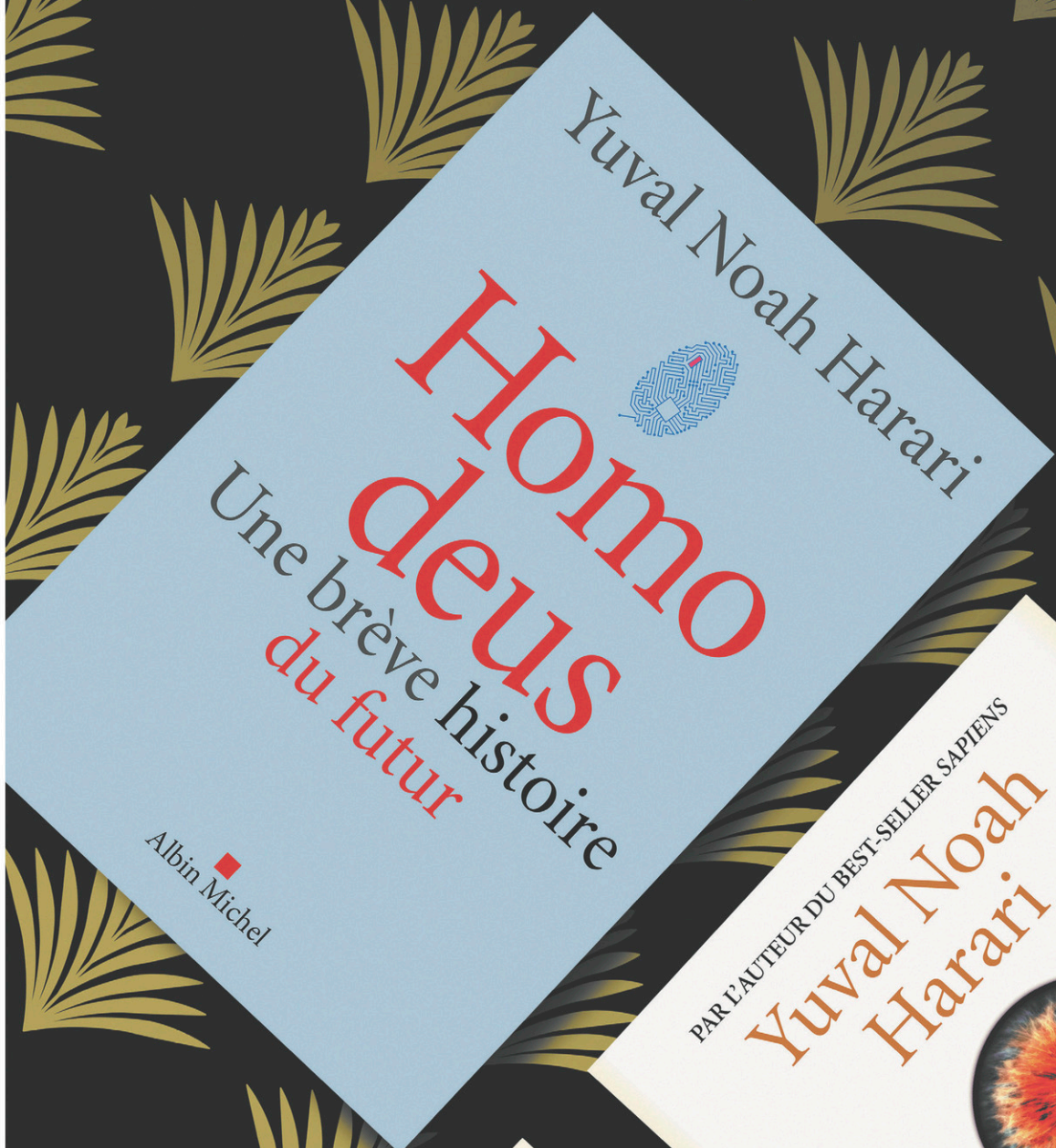
Dans la salle réservée aux autres corpus, les images fixes ou en mouvement se répondent, éléments sonores aidant, avec bonheur, malgré les époques et les approches si distinctes. Le contenu autobiographique (en est-il vraiment ?) de la signature Jin-me contribue à tisser néanmoins un fil sinon narratif, du moins chronologique.

Par la contemplation ou des mouvements circulaires, par la répétition d'un geste ou des allers-retours dans le temps, l'artiste pose incessamment la question du « qui suis-je ? ». Ou du « qui est-on ? » C'est une autre série photo des années 1990, *Touring Home From Away*, qui porte le cœur de la réflexion.

Les images tirées d'un séjour à l'Île-du-Prince-Édouard multiplient les points de vue sur le patrimoine national (d'un Tim Hortons à un monument commémoratif de la guerre de Corée), ne serait-ce que par la position dos-à-dos de ses supports suspendus. *Coast to Coast*, ou de Vancouver à Charlottetown, dans ce cas, la question demeure la même : qu'est-ce qu'une nation, qu'est-ce que le Canada ?

Soulèvement : la force de la Terre mère / Temporalités depuis l'ailleurs

De Christine Belcourt / De Jin-me Yoon. Au Musée d'art de Joliette, jusqu'au 8 septembre.



Notre passé sert d'éclairage aux grandes questions contemporaines, ainsi qu'à l'avenir.

Trois livres passionnants à dévorer où que vous soyez!

■ Albin Michel
Renaud-Bray
LIVRES + CADEAUX + JEUX



Cinq concerts à ne pas manquer à Osheaga selon Les Louanges

De Denzel Curry à Childish Gambino, le parcours idéal d'un festivalier tout sauf lambda

ENTREVUE
PHILIPPE RENAUD
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Ce sera la première participation de Vincent Roberge, alias Les Louanges, au festival Osheaga. En tant qu'artiste invité — le samedi 3 août, à 17h15, sur la scène des Arbres — et en tant que spectateur. « Ces dernières années, j'étais pauvre comme Job, donc je n'avais pas les moyens de me payer un billet pour le festival. » Ce week-end, il compte bien en profiter: nous lui avons demandé de dresser la liste des cinq concerts qu'il ne voudra pas manquer... avec quelques mentions spéciales de sa part.

Hasard du calendrier, Roberge n'a pas de concert de prévu ni la veille de sa scène à Osheaga ni le lendemain, lui donnant la chance de vadrouiller entre les six scènes érigées au parc Jean-Drapeau. Quelque chose comme une fin de semaine de congé pour le musicien

qui, depuis la sortie de son premier album *La nuit est une panthère* (Bonsound), enfile les concerts et collectionne les honneurs: Album francophone de l'année 2018 des critiques du *Devoir*, prix Félix-Leclerc récolté aux Francos, prix de l'Espoir décerné par le Festival d'été de Québec, prix Rapsat-Lelièvre remis conjointement par le Coup de cœur francophone et les Francofolies de Spa, d'où il rentrait d'ailleurs tout juste au moment de notre rendez-vous.

Sans compter les quelques bourses remportées ces derniers mois, une participation au South by South West d'Austin, au Texas, et cette récente nomination pour le prix Polaris. « Faut qu'on m'aide à me souvenir de tout ça, j'en perds le fil », rigole l'auteur-compositeur-interprète qui prépare la sortie d'un EP le 27 septembre prochain intitulé *Expansion Pack*, expression empruntée à l'univers des jeux vidéo et que l'on doit interpréter comme une collection de chansons inédites dans la continuité de son excellent album.

« Osheaga, ça fait quand même *big*, dans la lignée des festivals in-

ternationaux, et avec l'affiche de gros noms et tout. Y'a peut-être même pour moi un petit côté exotique à l'événement parce que je n'ai pas grandi ici, à Montréal, donc je ne le connais pas tant que ça, ce festival. » Roberge se familiarisera rapidement avec l'événement, qu'il suivra avec sa liste d'artistes à ne pas manquer :

Denzel Curry, vendredi 2 août, 15 h 50, scène de la Rivière

« Y'a quand même quelques grosses pointures du rap que j'ai envie de voir, mais le premier, c'est Denzel Curry », jeune rappeur originaire de Floride, étoile montante du trap. « Je n'ai pas encore écouté son nouveau disque, *Zuu*, j'ai juste pogné sa dernière chanson [*Ricky*, il en chante un bout]: "My daddy said, 'Trust no man but your brothers / And never leave your day ones in the gutter' / My daddy said, 'Treat young girls like your mother' / My mama said, 'Trust no ho, use a rubber'" ». Roberge éclate de rire: « Hé, c'est des belles valeurs familiales, ça! » En concert peu avant Les Louanges, « Young Thug, je pense que ça va être bien aussi, mais

j'ai surtout hâte d'entendre l'album qu'il va lancer avec J.Cole. Ceux deux-là ensemble, ça va être bon en *show*. »

FKJ, samedi 3 août, 18 h 15, scène de l'Île

« Ça m'intrigue de voir ce que ça donne, FKJ », ou French Kiwi Juice, musicien électronique-pop-R&B français, né Vincent Fenton, qui n'a qu'un album à son actif, paru il y a deux ans. « Je me demande à quel point ça peut lever son *show*, lui tout seul sur scène entouré de ses machines. J'aimerais voir ça *live* — j'ai vu souvent des sessions *live* [en studio] de lui, je veux le voir en vrai, devant public. Ça reste une musique de son temps, un peu de *beat*, quelques passes de jazz sur des rythmiques un peu hip-hop. J'aime ses chansons quand même, même si ça ne me remue pas au plus profond de moi, mais je suis curieux de voir comment il fait ça. »

Mac DeMarco, dimanche 4 août, 17 h 15, scène de la Rivière

« Kurt Vile & The Violators aussi, j'aimerais le voir, mais Mac De-

Culture



Vincent Roberge, mieux connu sous le nom de Les Louanges, participera pour la première fois à Osheaga, en tant qu'artiste invité.

PHOTOS VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Osheaga, ça fait quand même big, dans la lignée des festivals internationaux

LES LOUANGES



Marco, j'ai trop tripé sur lui pour être déçu de le voir en concert, même si son dernier disque [*Here Comes the Cowboy*, 2019] est un peu moins bon. Je trouve que y'a de quoi de beau [dans ses chansons], de vraiment dramatique, mais en même temps, il continue de faire le cave. L'album *This Old Dog* était vraiment excellent, ce gars-là reprend la grande tradition du *songwriting* — pas dans le style tout à fait, mais dans la maturité des Elton John et Peter Gabriel. Il s'enligne pour bien vieillir, lui, je pense, même si sur le dernier album, il est devenu plus bizarre. C'est normal, c'est Mac DeMarco, et on s'était habitués à le voir aller vers la pop.»

Tierra Whack, dimanche 4 août, 18 h 45, scène de la Vallée

«Si y'a une rappeuse américaine qui est malade, c'est elle, Tierra Whack», jeune auteure, compositrice, chanteuse et rappeuse de Philadelphie, révélée par le succès *Mumbo Jumbo* en 2017.

«Je l'ai vue à South by South West — bon, c'est sûr que dans ce contexte de vitrines, avec tous les artistes partout, c'est un peu la guerre, et à cause de son format de chansons qui durent une minute et demie, ça devient plus difficile. C'est pour ça que j'ai hâte de l'entendre dans un concert plus construit, plus officiel, parce que son album [*Whack World*, 2018] est phénoménal. Elle a vraiment quelque chose de spécial.»

Childish Gambino, dimanche 4 août, 21 h 35, scène de la Rivière

«C'est plus pop, mais je suis un fan de Donald Glover [nom civil du rappeur, acteur, scénariste et réalisateur]. En fait, je suis même fan de Glover en dehors de son travail de musicien. *Atlanta*, la série télé qu'il a conçue et dans laquelle il joue? J'élève ça au même niveau que *Série noire* dans mon palmarès des meilleures séries télé, et *Série noire*, dans ma tête, c'est le *Fargo* québécois. Avec *Atlanta*, il t'amène derrière les rideaux de la scène rap du sud des États-Unis. Pourquoi je trouve ça pop? Parce qu'il va y'en avoir à Osheaga, de l'Ontarien en shorts de couleur avec des mocassins qui vont chanter *This Is America* [son récent brûlot rap engagé]. On va tous être des Blancs qui vont chanter *This Is America*, ça va être tellement bizarre!»

Et en prime

Enfin, Vincent Roberge insiste pour que l'on ajoute ses mentions spéciales: «J'aimerais voir Joji, une superstar, *full pop-R&B*, son album s'appelle *Ballads*, il fait son beau garçon triste. Schoolboy Q, c'est un esti de *bum*, il est vraiment fort — il fait partie de la gang de Kendrick Lamar, Top Dog Entertainment. J'aimerais voir la gang d'Anemone aussi, de Montréal, du monde vraiment le *fun*. Y'a un autre rappeur aussi, Saba, un gars de Chicago qui fait aussi partie d'un groupe, le Pivot Gang... La prochaine fois qu'on parlera de musique, faudrait prévoir un rendez-vous de deux heures!»

visitez-les! **27 juillet - 4 août**
ATELIERS **OUVERTS**

Spécial 20 ans
1 circuit **+3 événements**

BROWNSBURG-CHATHAM
LACHUTE
GORE
SAINT-COLOMBAN
MIRABEL
SAINT-JOSEPH-DU-LAC
OKA
SAINT-PLACIDE
SAINT-ANDRÉ-D'ARGENTEUIL

LAURENTIDES.com

29 /artistes /artisans

ROUTE DES ARTS.ca

À VOIR NOUVEAU 1 JUIN AU 30 SEPTEMBRE
GALERIE-BOUTIQUE
76, rue Clyde, Lachute

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Présenté par
Hydro Québec

31 CONCERTS À PARTIR DE 10\$

LA VIRÉE CLASSIQUE OSM

8^e ÉDITION | 7 AU 11 AOÛT

PARCOURS LES GRANDS CLASSIQUES

SAMEDI 10 AOÛT

LE GRAND ORGUE PIERRE-BÉRIQUE EN RÉALITÉ VIRTUELLE GRATUIT

DE MOZART À MOUSSORGSKI ET LA NUIT SUR LE MONT CHAUVÉ
Sous la direction de Kent Nagano

LA MAJESTUEUSE SUITE N° 1 POUR VIOLONCELLE DE BACH

KENT NAGANO DIRIGE BARTÓK ET RAVEL

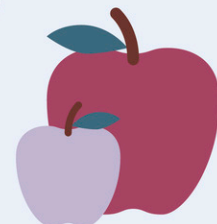
FAITES VITE!
Plusieurs concerts déjà complets!
osm.ca

En vente aussi à
placedesarts.com
HÔTE DE L'ÉVÉNEMENT

Québec Canada Taxes en sus

LE DEVOIR EN CLASSE

AUTOMNE 2019



Pour plus d'informations,
www.ledevoir.com/classe.

CONCERT



Amoeba Gig
★★★★ 1/2
Paul McCartney,
MPL / Universal

C'était le 27 juin 2017, un *show* absolument inespéré de Paul McCartney, en plein Amoeba Music Record Store, disquaire légendaire de Los Angeles. Un « *in-store* », comme on dit dans le jargon du métier. Non, je n'étais pas là, et les extraits jusqu'ici disponibles çà et là ne me donnaient pas ce que je voulais. À savoir : tout. Le spectacle entier, y compris les chansons jouées seulement pendant les tests de son. Pourquoi ? Parce que notre Paul, ce jour-là, s'est éloigné de sa liste habituelle de succès éprouvés comme il le fait rarement. Ainsi obtient-on l'exquise *Calico Skies*, la moins visitée *I'll Follow the Sun*, le ragtime *Baby Face*, jusqu'à *Matchbox*, le rockabilly de Carl Perkins, que Ringo Starr chantait avec les Beatles (en présence dudit Ringo dans les allées d'Amoeba, occasion ratée du jour). Des quatre albums en spectacle qui grossissent ces jours-ci en CD et en vinyles le catalogue rematriçé du canon McCartney, c'est de loin l'ajout le plus justifié. De quoi consoler un absent.

Sylvain Cormier

ÉLECTRO-POP



Ah! Quel cinéma!
★★★★ 1/2
Stereo Total,
Tapete Records

Est-ce que Stereo Total est un même ? Oui, totalement. Et alors ? Parfois, on dirait que tous les autres ont abandonné la course au n'importe quoi... Mais pas Françoise Cactus et Brezel Göring. Hé, c'est pas parce qu'on a des instruments à deux balles et zéro technique qu'il faut s'arrêter, même après 25 ans de concerts et d'albums aux mélodies simples et à la sono artisanale. Ce délire yéyé-ironico-dance-punk en trois langues, il appartient à une autre époque, c'est vrai. Maintenant, tout le monde veut une carrière bien montée, planifiée au quart de tour pour engendrer du *streaming*. Arrêtez, pitié ! La musique, ça doit rester jouissif, décomplexé, *fun* ! Outre l'existence même de ce disque, éternel retour d'un duo que l'on croyait occupé à taguer tous les nouveaux cafés prétentieux qui défigurent leur ville « pauvre mais *sexy* » (Berlin), point de surprise. *Ah! Quel cinéma!* reprend les codes connus de Stereo Total et ne contient pas de tubes aussi accrocheurs que *I Love You*, *Ono* ou encore *L'amour à trois*. Mais c'est bon de renouer avec lui, surtout pour faire assertion d'ascendance.

Sophie Chartier

CLASSIQUE



Gustav Mahler
★★★★
Orchestre symphonique de Bamberg, Herbert Blomstedt, Accentus, 2 CD, ACC 30477

Ce concert de juin 2018 associe Herbert Blomstedt à la veille de son 91^e anniversaire et à un orchestre bavarois d'excellente tenue et d'excellente réputation. Il est tentant de voir dans la rencontre entre l'adieu à la vie de Gustav Mahler et un chef au soir de sa carrière, qui n'a rien perdu de sa lucidité, un événement particulièrement émouvant qui, forcément, teinterait l'interprétation. Il faut cependant se garder de perturber un commentaire artistique par une pollution émotionnelle qui en dirait davantage sur celui qui écoute que sur celui qui dirige. Herbert Blomstedt est un intellectuel pragmatique plus qu'un sensuel. Cette *Neuvième* ne navigue donc ni dans les eaux du mysticisme lyrique de Bernstein ni dans celle de la plastique sculpturale de Karajan. Elle mise sur l'intransigeance du mouvement (deux volets centraux assez raides), la puissance de l'architecture et, surtout, une analyse des timbres sans concession à la joliesse. Plus moderne que bouleversante, cette *Neuvième* est une forme de testament artistique, dans un sens inattendu.

Christophe Huss

POP



The Lion King: The Gift
★★★★
Artistes variés,
Columbia

Hans Zimmer a signé la musique originale de la nouvelle version de *The Lion King*, mais c'est Beyoncé qu'on a chargée d'assembler cette trame musicale complémentaire, un travail semblable à celui qu'avait accompli Kendrick Lamar pour *Black Panther*. Tous deux mettent en vedette des artistes du continent africain, leurs rythmes dansants modernes, ainsi que des stars de la scène rap-R&B américaine (Jay-Z, Pharell Williams, Tierra Whack, entre autres). Avec pour résultat un disque disparate, plus posé que l'était la trame imaginée par Lamar, dont le principal mérite est aussi de donner une tribune aux Burna Boy (sa *Ja Ara E* est l'une des meilleures de l'album), à Mr Eazi, à Moonshine Sanelly, à Wizkid et à autres nouvelles voix de l'Afrique pop. Étrangement, les chansons les plus banales de l'album sont celles mettant justement Bey en vedette : *Bigger*, son anecdotique duo avec Lamar intitulé *Nile*, *Spirit* à la toute fin... *Find Your Way Back*, sur un rythme garage, et la balade *Otherside*, sont au moins à la hauteur de sa réputation.

Philippe Renaud

COUNTRY FOLK



Islands
★★★★ 1/2
Erin Durant,
Keeled Scales

Erin Durant est ce genre de pianiste qui n'hésite pas à transporter dans New York son propre piano — une bagatelle pesant 232 livres — pour éviter d'avoir à jouer sur un simple clavier. Cette fantaisie révèle le cœur (dans tous les sens du terme) de sa manière : le besoin de résonance, des instruments comme des mélodies. D'une production plus léchée, ce deuxième album exprime un fin dialogue entre dit et non-dit, surtout sur la sourde *Winterlude*. Avec sa voix de tête diffuse et douce, la musicienne originaire de La Nouvelle-Orléans dévoile des histoires de solitude avec une franchise désarmante, sans jamais se départir d'une tristesse malgré des atours parfois gais (*Highway Blues*). Ses airs, structurés au piano avec un certain abandon, intègrent maintenant avec élégance des vents, des cuivres, des percussions. Seul bémol : le rythme inégal des morceaux, longs et souvent coupés par une pause, qui finit par diluer l'émotion florissante de leur début. Mais dans un tissage aussi sensible, ce pas de côté est déjà pardonné.

Geneviève Tremblay

COMPILATION



Gold
★★★★
Hank Marvin,
Crimson /
Demon Group

Hank Marvin en solo : cinquante ans d'enregistrements, une vingtaine d'albums, des duos avec les plus grands guitaristes de la planète rock (David Gilmour, Jeff Beck, tant d'autres, tous fans finis de lui). Cet échantillonnage en 59 titres constitue néanmoins une parenthèse dans la carrière illustre du type à lunettes noires et Stratocaster rouge. Je dirais même plus : un à-côté, un loisir. Eh ! Le rock instrumental de ses années avec les Shadows, c'est la base. *Le blueprint* d'un univers. On a beau retrouver après 1969, à sa propre enseigne, le même fabuleux son, l'élégance inégalable du doigté, le maniement expert du bras de vibrato, c'est comme si ça comptait moins. Certes, les arrangements pâtissent ici et là des modes (Hank en jazz-fusion, pas sûr...), mais la finesse du jeu est intacte. Et la joie de jouer, contagieuse. Avec Brian May pour *We Are the Champions*, avec Duane Eddy pour *Pipeline*, avec Mark Knopfler pour *Nivram*, des rêves sont exaucés. Pour nous et pour eux. Célébrons.

Sylvain Cormier

ÉLECTRONIQUE

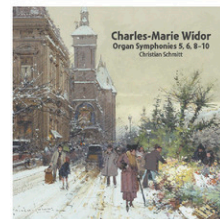


Liquid Colours
★★★★
CFCF,
BGM Solutions

Le compositeur montréalais Mike Silver, alias CFCF, l'avoue d'emblée, son septième album, *Liquid Colours*, est avant tout un exercice de style sur le thème de la « pop jungle corporative ». Pensez au moment où, au tournant du siècle, les beaux *grooves* drum & bass de LTJ Bukem ou d'Adam F ont été récupérés par les pubs d'automobiles pour devenir une *muzak* sans âme et sans saveur. C'est ça, *Liquid Colours* : quinze compositions s'écoulant comme une longue session dans un spa nordique, agrémentée de détours par la simili-samba new age (*Oxygen Lounge*, même ce titre est suranné !) et ces amusantes parodies de Boards of Canada (*Last Century Modern*) et Air (*Subdivisions*). Vapeurs de synthés, arpèges caractéristiques de l'époque, délicats coups de basses échappés entre deux *breakbeats*, Silver reproduit à la quasi-perfection cette musique, dont il assure éprouver « une affection sincère pour [le son] parce qu'il dégage une vitalité et une sincérité indéniables ». Sa version farcie de clichés nous donne plutôt envie de réécouter une bonne vieille compilation de l'étiquette Metalheadz.

Philippe Renaud

CLASSIQUE



Charles-Marie Widor
★★★★
Christian Schmitt
(orgue Cavallé-Coll), CPO 3,
SACD 777 706-2

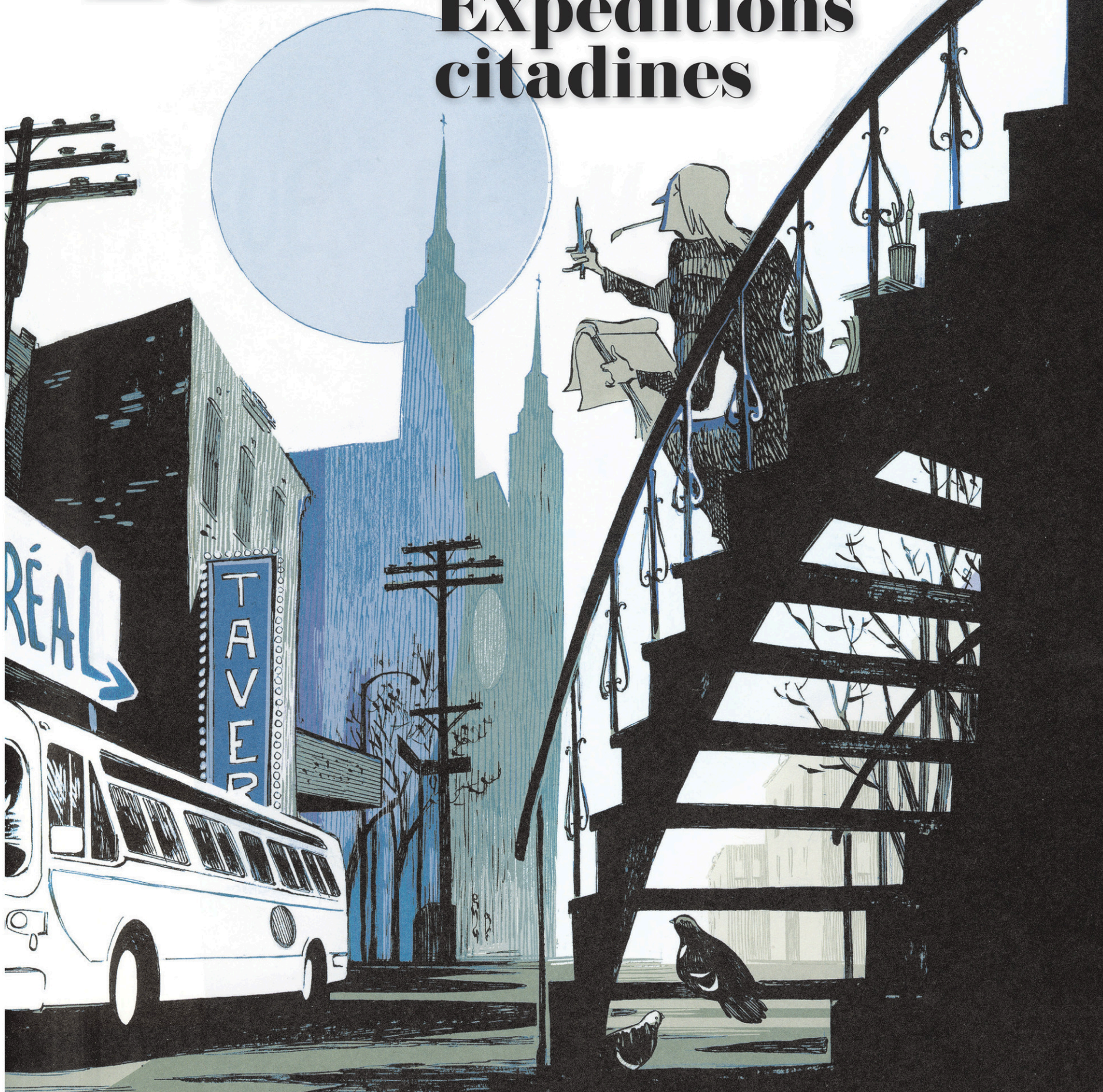
L'incendie de Notre-Dame de Paris a braqué les regards sur son orgue, un représentant de l'orgue symphonique français dont le Cavallé-Coll de l'abbatiale de Saint-Ouen de Rouen est un modèle. Christian Schmitt, organiste de Bamberg, une des figures les plus en vue dans le paysage des organistes allemands, a choisi cet instrument rouennais pour réaliser un coffret très utile regroupant les plus importantes des symphonies pour orgue de Widor (1844-1937) dans un enregistrement SACD multicanal qui, justement, prend le parti d'inscrire l'orgue de manière large dans son environnement acoustique. La symphonie « Gothique » (n° 9), notamment, est particulièrement impressionnante. Sur l'ensemble de son parcours, Schmitt défend une lecture très noble et rigoureuse de ces symphonies. On ne saurait parler d'austérité, mais la grandeur sans forfanterie est de mise. Cette réalisation vient donc concurrencer les disques de Ben van Oosten chez MDG, sur le même instrument mais sans l'avantage du multicanal.

Christophe Huss

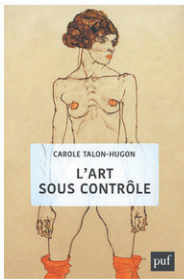
LI RE

Biographie Charles Manson,
épargnez-lui votre sympathie

Bédé Expéditions citadines



Graisser la machine morale



L'art sous contrôle

★★★

Carole Talon-Hugon,
Presses universitaires de France,
Paris, 2019,
144 pages

Une critique de l'essai d'Isabelle Barbéris *L'art du politiquement correct*, que nous signions ici au printemps, se terminait par la question: «Le secret du nouvel académisme anticulturel résiderait-il en ce qu'il tue en même temps l'académisme et la contre-culture?»

Le plus récent livre de la philosophe Carole Talon-Hugon triture nos méninges d'une interrogation similaire, en se penchant sur un glissement s'opérant dans le champ artistique: celui de la transgression vers le moralisme. Experte en la matière, elle s'étonne: «Il y a 10 ans encore, alors que je travaillais sur les relations de l'art et de la morale, la majeure partie du monde de l'art jugeait le sujet dépassé.»

Selon cette professeure à l'Université de Nice Sophia Antipolis, l'artiste indifférent ou provocateur a cédé la place à une autre figure: «celle de l'artiste sérieux, vertueux et engagé». Bien qu'art et morale ont longtemps été étroitement liés, le tournant éthique (et censeur) d'aujourd'hui ne renouerait pas avec le passé. «[L'artiste] endosse volontiers l'habit de l'archiviste, du sociologue ou de l'historien [...] Il ne se présente plus vraiment comme un être exceptionnellement talentueux, et encore moins comme un génie.»

Une question embaume ce court essai: l'art dit «sociétal», l'artiste engagé et le critique moralisateur ont-ils sérieusement les moyens de leurs ambitions lorsqu'ils se présentent sous les oripeaux d'activistes et de militants? Dans les faits, l'artisticité s'avère peut-être une nuisance qui risque de détourner l'attention vers le souci de la forme plutôt que le message.

Par ailleurs, si l'art faisait autrefois bel et bien partie d'un «programme moral général», sa cause était celle de l'humanité tout entière. Problème majeur: aujourd'hui, en cette ère post-avant-garde, «c'est moins la cause de l'humanité dans son ensemble que les causes particulières qui ressortent». Le tournant moralisateur de l'art contemporain conduirait-il inévitablement à une «balkanisation de la culture»? Pour Talon-Hugon, art et éthique ont sans doute plus à perdre qu'à gagner en graissant la machine morale.

Ralph Elawani



«Quand je regarde tout ce que j'ai écrit, je constate que j'ai parlé plus d'amour que d'autre chose», observe Raoul Duguay.
MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

L'essentielle utopie de Raoul Duguay

Pour l'artiste de 80 ans, «tu commences à mourir quand t'arrêtes de vouloir apprendre»

Ils ont tout vu, tout vécu et beaucoup écrit. *Le Devoir* repart cet été à la rencontre des doyens de notre littérature — des écrivains de 75 ans et plus — le temps d'une conversation au sujet de leur œuvre, du temps qui passe et d'un monde qu'ils ont vu se transformer.

ENTREVUE
DOMINIC TARDIF
COLLABORATEUR LE DEVOIR



Si, comme il le dit, «tu commences à mourir quand t'arrêtes de vouloir apprendre», Raoul Duguay pourrait très bien accéder à l'éternité. Devant sa voiture, où il nous a entraînés pour nous offrir un petit cahier contenant des reproductions de ses toiles, après plus de 90 minutes de (presque) monologue dans les bureaux du *Devoir*, le poète cite Eluard avant de reprendre la route et de rallier sa campagne de Saint-Armand:

«J'ai le dur désir de durer.»
Raoul Duguay ne vit pas pour autant dans le déni de sa propre mort. Comment pourrait-il ne pas y penser pendant que ses amis, comme Jean-Claude Labrecque, partent les uns après les autres? «Je vais mourir et le plus tard sera le mieux», écrivait-il dans son décoiffant essai *Entre la lettre et l'esprit* (Éditions Trois-Pistoles, 2001). Un souhait auquel il souscrit toujours 18 ans plus tard.

«Mais ce n'est vraiment qu'à partir de l'âge de 75 ans que je me suis rendu compte que je ne suis pas immortel», confie-t-il aujourd'hui à 80 ans. «Et je me demande maintenant: 80 ans, ça vaut quoi, au juste?» Vous aurez compris que Raoul Duguay a la générosité, en entrevue, de fournir à la fois les réponses et les questions — «À Saint-Armand, je suis dans le silence presque tout le temps.

Fauche quand je sors, j'en profite ! »

Alors, ça vaut quoi, 80 ans ? « D'une certaine manière, c'est infiniment petit. Heille, l'univers est grand en tabarnac ! [Raoul Duguay se lance dans une tirade très Raoul Duguay sur les milliards de galaxies que contient l'Univers. Il faut malheureusement vous en épargner des bouts ; le journal au complet y passerait.] On a le sentiment de ne rien valoir, que ce passage-là, c'est ridicule : t'as à peine le temps de lâcher un pet, pis si t'es chanceux, quelques personnes vont trouver que c'est un doux parfum... »

Il se jette à nouveau, très fiévreusement, dans une tirade sur la lumière des étoiles et le big bang, cite Albert Einstein et Hubert Reeves, avant que nous tentions de le rameiner parmi nous : n'est-ce pas angoissant, voire tragique que cette impression de n'avoir été rien pantoute ?

« Non ! L'important, c'est de se demander : quelles sont les questions que je me suis posées pendant que j'étais ici et quel est mon legs ? Ce qui m'intéresse, ce sont les générations qui suivent. Je me demande : qui va boire à mon eau puisque toute ma vie, j'ai bu à l'eau des autres et que tout ce que j'ai dit, je l'ai pogné de quelqu'un. »

Enfant de tout le monde

Il en va ainsi de ceux qui nous ont quittés : chaque jour nous éloigne un peu plus d'eux et, pourtant, Raoul Duguay n'a jamais autant pensé qu'aujourd'hui à son père, mort quand il n'avait que cinq ans. Parmi ses grands regrets : ne pas lui-même avoir eu d'enfant. « Donc j'ai décidé que tout le monde était mon enfant et que je suis l'enfant de tout le monde. »

Il s'explique sans que nous ayons à le supplier. « Je suis l'enfant de tout le monde, parce que tout ce que j'ai entendu, vu, touché, goûté, je l'ai reçu des penseurs, des poètes, des musiciens. Je suis un gars d'accueil, je suis vorace. L'univers, je le veux au complet ! » Il éclate de son rire de savant fou. « Ils ne m'ont pas encore enfermé, mais c'est juste parce que je suis encore capable de lacer mes souliers. » Il rit encore, puis reprend son sérieux.

« Dès que tu crées un lien avec un autre être humain, c'est certain que tu vas apprendre quelque chose. Celui qui t'a l'air de n'avoir rien à te donner peut t'offrir une leçon. C'est aussi dans ce sens-là que je suis l'enfant de tout le monde. » Et pourquoi tout le monde est-il votre enfant ? « Parce que si je te donne un livre, une chanson, une toile, c'est l'essence de ma vie que je te donne. »

« Si Chacun Commença par Réaliser en sa Propre Personne l'Œuvre d'Art Ambulante, Chacun Serait Environné d'Autonomie, d'Originalité », annonce Raoul Duguay en 1970 dans le *Manifeste de l'Infonie* (on affectionnait visiblement beaucoup les majuscules à l'époque). Près de 50 ans plus tard, le philosophe se contente modestement, malgré sa bonne santé, de réclamer cinq ans à la vie — « C'est de ça que j'ai besoin » — afin de terminer sa grande œuvre totale, *L'Étoile*, conjuguant musique, poésie et arts visuels.

« Quand je crée, je crée dans le silence. Le silence, c'est le royaume de la créativité. Quelqu'un qui n'est pas capable d'être en silence ne peut pas créer de grandes choses. Et il faut se concentrer longtemps, avoir le courage de rester devant la page blanche. Jamais je n'ai eu peur de ne pas être inspiré. Ça, c'est une connerie, quand on me demande : "Qu'est-ce qui t'inspire ? Es-tu inspiré ?" Assis-toi là, ferme ta gueule, écoute, regarde et ramasse ! Toutte est là. Mais si toi, t'es pas là, il n'y a rien qui va être là. »

L'utopie de la survivance

« Quand je regarde tout ce que j'ai écrit, je constate que j'ai parlé plus d'amour que d'autre chose », observe Raoul Duguay en énumérant ses trois grands combats : le pays, la paix dans le monde et l'environnement. Il devenait d'ailleurs en février Porteur d'eau pour la protection de l'Esque afin d'offrir son soutien aux groupes de citoyens qui craignent la pollution de cette source d'eau potable et réclament des audiences publiques du BAPE sur le projet de mine de lithium à ciel ouvert Authier, à La Motte, en Abitibi.

Aux dernières nouvelles, l'indépendance, la sauvegarde de la planète et la fin de la guerre n'étaient pas prévues pour demain matin, lui fait-on remarquer. Rien qu'il ne sait pas déjà.

« Je demeure un homme d'espérance, dit-il. Dans mon cœur, dans mon esprit, je donne toujours à l'espoir le 1% qui fait pencher la balance du bon bord. J'aime mieux rester utopiste, et l'utopie de l'humanité, actuellement, c'est sa survivance. On est avancés dans la marde, mais ce 1%, j'y tiens, parce que si je tombe dans la désespérance, si j'arrête de combattre, ça va aller encore plus vite de l'autre côté. J'ai l'espérance, parce que la jeunesse, c'est la richesse de l'espèce. »

L'important, c'est de se demander : quelles sont les questions que je me suis posées pendant que j'étais ici et quel est mon legs ? Ce qui m'intéresse, ce sont les générations qui suivent. Je me demande : qui va boire à mon eau puisque toute ma vie, j'ai bu à l'eau des autres et que tout ce que j'ai dit, je l'ai pogné de quelqu'un.

RAOUL DUGUAY



Faux calmes et grands vides

MAYA OMBASIC



Blaise Cendrars avait l'habitude de dire que seule la Patagonie convenait à son immense tristesse. Rien d'étonnant que les grands aventuriers, qu'ils aient été écrivains, artistes, aviateurs ou chercheurs d'absolu, aient toujours été attirés par les grands espaces vides qui les renvoie à leurs propres démons. Fuir le monde pour se retrouver face à ce qu'il y a de plus obscur chez l'être humain.

Or, il y a aussi des êtres humains qui naissent au cœur des immensités comme on naît dans un centre urbain. Survient inévitablement la démarche inverse pour s'accrocher à la Terre des hommes comme à une bouée de sauvetage. Maria Sonia Cristoff, auteure argentine de non-fiction, genre très prisé dans la littérature sud-américaine et dont elle est une fidèle représentante, raconte dans son dernier livre, *Faux calme* (Éditions du Sous-Sol, 2019), comment elle a fait le chemin à l'envers.

Née dans une famille bulgare au cœur d'une colonie galloise de l'immense plaine de la Patagonie, elle a fui l'effrayante immensité à l'âge de 18 ans. Mais c'est en vieillissant qu'elle a voulu revenir au pays natal pour mieux saisir le « trait patagonique » incarné par l'isolement.

En parcourant cinq villes fantômes, elle décide de se transformer en « antenne réceptrice », une espèce de « paratonnerre », pour raconter la vie des personnages insolites restés sur place, dont un schizophrène qui tient un kiosque et attend à l'infini un bus imaginaire ainsi qu'un mécanicien qui rêve de devenir aviateur en tombant sur une carapace d'avion. Dans ces villes, les histoires de cannibales dévorant des immigrants libano-syriens courent encore les rues, tandis que les chiens errants prennent parfois d'assaut toute une ville en chassant les hommes en dehors de leur territoire.

Si l'isolement rime toujours avec l'étrangeté, au fur à mesure qu'on avance dans le récit on assiste à la métamorphose de la narratrice. Raconter l'histoire des autres allait forcément la transformer et elle s'avoue à nouveau vaincue par l'espace qui force, inévitablement, à faire une profonde méditation sur soi.

« Pour l'écrivain, il n'est pas toujours facile de déterminer l'instant exact où le grillage qui circonscrit le lieu commence à se resserrer autour de lui — comme la peau qui génère du pus autour de l'élément étranger — avant de l'expulser définitivement. Le piège est tendu, l'écrivain n'est plus celui qui observe, mais celui qui est observé. »

Or, il y a aussi ceux dont l'enfance et l'identité ont été coupées de toute possibilité d'enracinement et d'appartenance à un lieu géographique précis, combien même il aurait été porteur d'immensités ou de petites choses géographiques. C'est le cas d'une autre Argentine, la poétesse Sara Cohen. Dans sa quête des origines, tout bouscule, l'acte poétique comme le sens de la transmission, au moment où sa propre fille lui demande son acte de naissance pour une formalité attestant son ascendance juive.

C'est alors qu'au milieu de son dernier recueil de poésie, *Murmure et incertitude* (Éditions de la Grenouillère, 2019), superbement bien traduit de l'espagnol par la grande écrivaine québécoise Louise Desjardins, Sara Cohen pose la question de l'enracinement de façon plus troublante : « Quand la fin arrive, est-ce la même n'importe où ? »

Pour y répondre, le poète interroge le peintre Felix Nussbaum, tombé amoureux d'Ostende, « ville pour laquelle j'ai eu un coup de foudre », mais qui hélas ! n'a pas voulu de lui au cœur de l'Europe hitlérienne. Et Sara Cohen de conclure : « Un artiste sans patrie, une patrie sans artistes. » Le monde entier devient alors un lieu métaphysique, le terrain de jeu pour des apatrides invertébrés, parce que quand la demeure est en péril, le poème devient l'unique endroit au monde où l'on peut encore se sentir chez soi.

Si « la disparition de la lumière est aussi lente que sont lents les adieux », heureusement pour les lecteurs, la grâce n'est jamais loin, car quand on écrit comme Cohen « sur le mode de l'espoir », il arrive qu'on tombe amoureux de lieux que l'on ne connaît pas encore. C'est ce qu'elle éprouve pour La Petite-Patrie.

« C'est curieux, m'a-t-il écrit, que dans mon entourage plusieurs personnes partent pour Buenos Aires, c'est curieux, m'a-t-il écrit, que j'éprouve de la nostalgie pour un endroit que je ne connais pas encore, ce pont, la poésie, est notre Petite-Patrie. »

Difficile de résister à ces auteurs qui ressentent le besoin de s'enraciner dans des géographies et des territoires impossibles parce qu'à l'origine leur rapport à la terre et aux racines est problématique. S'il est vrai qu'on ne choisit ni sa famille ni son lieu de naissance, l'art offre la liberté de choisir les rives sur lesquelles viendront s'écraser nos déferlantes poétiques et littéraires.

C'est le mérite de ces deux auteures argentines, Maria Sonia Cristoff et Sara Cohen, mais aussi de la Québécoise Louise Desjardins, qui raconte l'Argentine parfois mieux que les Argentins. Pour ceux qui n'ont pas encore choisi leurs lectures d'été, son dernier livre, *L'idole* (Édition Boréal, 2018), promet lui aussi les silences des temps suspendus dans les mythiques rues de Buenos Aires.

À petites doses de savoir

Trois documentaires jeunesse enrobés de poésie pour mieux comprendre la nature qui nous entoure

CRITIQUE CROISÉE
MARIE FRADETTE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Brouillant les frontières du genre, flirtant du côté du livre d'art, du conte ou encore de la poésie, le documentaire jeunesse se fait de plus en plus varié, coloré et graphiquement très beau, s'éloignant ainsi de l'objet austère et essentiellement pédagogique. Depuis le monde coloré des oiseaux du jardin, à celui des arbres, poumons de la Terre, la nature et le rapport que nous avons avec celle-ci se dévoilent sous quelques plumes attentives et poétiques.

Visite au jardin

Paolo est un toui, un tout petit perroquet bleu qui tient compagnie à Camille. Derrière les barreaux de sa cage, il observe le va-et-vient des oiseaux du jardin. Mais un jour, une porte mal fermée, une fenêtre ouverte et la visite impromptue d'un volatile éveillent en lui des idées nouvelles. Il

n'en faut pas plus pour que l'appel du dehors le tire hors de sa prison dorée. Son envolée au-dessus de la cour est prétexte ici à découvrir mésange bicolore, cardinal rouge, paruline, junco et autres roselins pourpres. C'est au total quelque 17 oiseaux qui croisent la route de cet évadé temporaire.

Fiction imaginée par Lucie Papineau, *L'escapade de Paolo* nous invite à découvrir les ailés colorés qui peuplent nos jardins, nos cours, nos ruelles. Si l'histoire bien ficelée permet la mise en scène de cette ménagerie, la force de cet ouvrage réside dans les illustrations à la fois réalistes, précises et enrobées d'une aura romantique de Lucie Crovatto. Le trait aérien de l'artiste, la variation des plans sont une invitation à suivre le parcours du toui et à savourer un instant, tout comme lui, ce moment de liberté. En prime, la jaquette du livre se déplie pour devenir une immense affiche sur laquelle se retrouvent tous les oiseaux rencontrés dans l'histoire. Voilà ce qu'on appelle joindre l'utile à l'agréable.



Illustration tirée du livre *L'escapade de Paolo*

LUCIE CROVATTO



D'arbres et de légendes

« Les arbres règnent sur notre planète depuis la nuit des temps. Les racines plongées dans le sol et la ramure bercée par les vents, les arbres, véritables poumons du monde, ont inspiré aux différents peuples de la Terre leurs plus beaux mythes. » Avec *Sous la canopée : arbres et légendes du monde entier*, Iris Volant et Cynthia Alonso proposent une sélection de 22 arbres, chacun accompagné d'une

Expéditions citadines

Montréal et New York revues à travers la bande dessinée

CRITIQUE CROISÉE
SARAH BOUMEDDA
LE DEVOIR

L'idée qu'on se fait d'une ville dépend à la fois de ses lieux et des souvenirs qu'ils détiennent à nos yeux — l'imposante stature de ses immeubles, les gens qui parcourent ses rues, les événements qui s'y déroulent... La ville comme lieu peut aussi, en quelque sorte, constituer un personnage en elle-même — c'est le pari, du moins, des parutions *Rues de Montréal* (Planches) et *Entrailles de New York* (L'Agrume).

Se voulant toutes deux comme une excursion dans ces villes à travers l'histoire de leurs lieux, ces deux bandes dessinées peignent toutefois des portraits illustrés aux tons très différents l'un de l'autre. Alors que *Rues de Montréal* mise surtout sur la nostalgie de l'histoire récente de la ville, *Entrailles de New York* s'attarde plutôt autour des immeubles, enseignes et bijoux cachés de la métropole américaine et des secrets d'histoire qu'ils recèlent.

Le Montréal du passé

Rues de Montréal fut d'abord une exposition urbaine, tenue dans certains parcs du Plateau Mont-Royal et de Rosemont-La Petite-Patrie dans le cadre du 375^e anniversaire de Montréal. Réunissant treize bédésistes et illustrateurs aux styles différents, le projet dévoile l'histoire se cachant derrière divers endroits emblématiques du centre de la ville, du marché Jean-Talon au parc La Fontaine, en passant par le Bain Saint-Denis. Parmi les plumes, on retrouve, entre autres, Boum, Cab, Jeik Dion et Marguerite Sauvage.

Maintenant disponible sous forme de recueil, *Rues de Montréal* se veut à la fois nostalgique et révélateur, selon le coin visité au fil des planches. Certaines sont vraisemblablement gorgées de souvenirs pas si lointains : les membres d'une famille se réunissant au Jardin botanique, comme lorsqu'ils étaient enfants. Un homme, maintenant âgé, se rappelant le Jardin des merveilles de sa jeunesse (et la douce, mais courte histoire d'amour qu'il y avait vécue pendant l'été de 1967).

Ces moments, touchants dans leur



Ci-contre : illustration tirée du livre *Rues de Montréal*. À droite : New York avant et après, tirées du livre *Entrailles de New York*.

DJIBRIL MORISSETTE-PHAN / JULIA WERTZ



À gauche : illustration tirée du livre *Jane Goodall*. À droite : illustration tirée du livre *Sous la canopée*. Arbres et légendes du monde entier. BEATRICE CEROCCHI / CYNTHIA ALONSO



Protectrice de la nature

Parue dans la collection « De petite à grande » aux éditions La courte échelle — laquelle permet de découvrir le parcours de femmes qui ont su sortir des sentiers battus — *Jane Goodall* nous plonge dans l'univers de cette scientifique passionnée des chimpanzés. Depuis sa tendre enfance — alors que son père lui donne un petit singe en peluche — jusqu'à l'âge de la renommée internationale qui fait d'elle la spécialiste mondiale de ces primates, son dessein est porté avant tout par l'amour et le respect qu'elle voue à la nature et à ses habitants.

courte description reliée à une légende, à une tradition, à une histoire créée par l'homme.

Ainsi, le cerisier, « petit arbre fruitier à feuilles caduques dont le fruit marque le début de l'été », est indissociable du *hanami*, tradition japonaise qui consiste à pique-niquer sous ses fleurs. Le baobab, ou l'arbre renversé, nous est raconté à travers une légende malgache, tandis que l'aubépine était, selon les Celtes, un refuge

pour les fées qui s'y réunissaient. L'abattre était impensable, car il attirait la malchance.

Si la présentation de chaque espèce reste brève et plutôt générale, le choix des histoires nous transporte hors des ornières et ouvre sur de nouveaux horizons. Les illustrations texturées et colorées de l'Argentine Cynthia Alonso reflètent l'essence des contes tout en invitant l'œil à découvrir mille et un détails qui se font narration.

Racontée par María Isabel Sánchez Vegara et traduit par Françoise Major, la biographie retrace ainsi avec simplicité, clarté et rythme les grands moments de la vie de cette femme. Le trait naïf, tendre et apaisant de l'illustratrice Beatrice Cerocchi épouse quant à lui le tempérament de cette personnalité enveloppante. Ce titre s'ajoute aux pertinents *Marie Curie*, *Amelia Earhart*, *Rosa Parks* et *Ada Lovelace* déjà publiés.



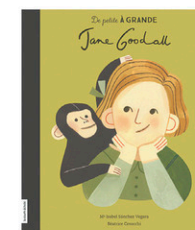
L'escapade de Paolo

★★★★
Lucie Papineau et Lucie Crovatto, La Bagnole, Montréal, 2019, 34 pages



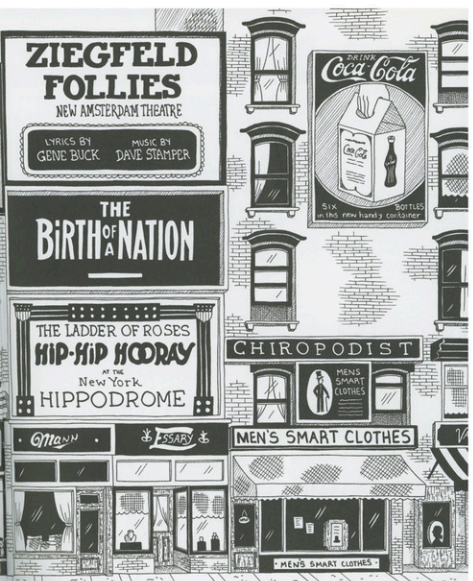
Sous la canopée
Arbres et légendes du monde entier

★★★★ 1/2
Iris Volant et Cynthia Alonso, Gallimard, Paris, 2019, 54 pages



Jane Goodall

★★★★ 1/2
María Isabel Sánchez Vegara et Beatrice Cerocchi, La courte échelle, Montréal, 2019, 34 pages



simplicité, sont ceux qui charment le plus facilement. Les styles des auteurs varient d'un endroit à l'autre, passant des couleurs vives et des formes indistinctes aux lignes foncées nettes et aux tons peu saturés, mais l'émotion qu'ils parviennent tous à véhiculer à travers ces souvenirs illustrés n'en diminue pas pour autant. Au contraire, c'est comme si l'on assistait à un partage de mémoires, à une conversation rassemblant des anecdotes des quatre coins de Rosemont.

On retrouve aussi des récits qui penchent plutôt vers l'historique, qui révèlent des secrets (pas si) bien

gardés de certains recoins de la ville — du Bordel de la police, avec ses planches aux allures d'infographie, à l'immeuble de la laiterie de J. J. Joubert, à l'histoire chargée d'ironie et aux dessins éclectiques. Encore là, ces témoignages sont brefs, uniques et toujours intéressants, bien qu'ils n'inspirent pas le même ton touchant et évocateur que d'autres planches.

Tout de même, ce contraste entre le factuel et l'imaginaire collectif fait de *Rues de Montréal* un recueil emblématique de ces rues, justement, où foisonnent à la fois histoires et moments oubliés.

New York décortiquée

Changement de ton dans *Entrailles de New York*, brique impressionnante où l'illustratrice américaine Julia Wertz dresse un portrait étoffé de la Grosse Pomme, sans pour autant emprunter la voie des endroits qui ont fait sa renommée. De fait, le livre se veut davantage une encyclopédie dessinée de New York, vue non pas par les habitants qui en sont natifs, mais par ceux, comme Wertz, qui ont décidé un beau jour de l'adopter comme bercail, pour le meilleur et malgré le pire.

Le détail est au cœur de ce livre plutôt imposant : les pages sont pour le moins assez chargées, soit de texte ou de dessins, ou des deux. Les lignes sont nombreuses et foncées — en fait, toute l'œuvre en entier est présentée en noir et blanc, ne s'aventurant jamais dans les tons de gris — et définissent ainsi les immeubles et rues de Manhattan, de Brooklyn ou du Bronx avec une précision religieuse. On prend plaisir à admirer ces détails, un doigt parcourant la page, histoire de voir si on ne pourrait pas y déceler des secrets cachés ou de petits cadeaux inédits.

Ce que Julia Wertz raconte à travers ces dessins est aussi intéressant, créant une anthologie bien étudiée du New York moderne, regroupant des coins et recoins pas si connus des visiteurs errants de la ville. Ici encore, les détails ne manquent pas : historique des lieux, de ses propriétaires, des changements subis par l'immeuble et

le quartier, et quelques anecdotes et notes de l'auteure qui ne manquent pas de faire sourire.

Ce qu'on aime le plus, ce sont les nombreuses comparaisons entre le New York d'hier et d'aujourd'hui, démontrant à quel point le visage de la métropole n'a cessé de changer dans le dernier siècle. Quelques photographies sont aussi présentes dans le livre, illustrant les quelques morceaux d'histoire que l'auteure ne peut nous décrire avec son coup de crayon.

Ce New York raconté par Wertz ne repose toutefois pas sur un récit linéaire : il s'agit plutôt d'un dictionnaire illustré, en quelque sorte, voire d'un mémoire à la multitude de lieux inusités au cœur de cette ville qui ne dort jamais.



Rues de Montréal

★★★★ 1/2
Collectif dirigé par Olivier Jobin, Revue Planches, Montréal, 2019, 142 pages

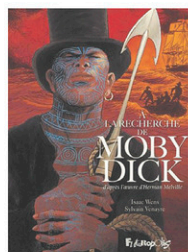


Entrailles de New York

★★★★
Julia Wertz, traduit de l'anglais par Aude Pasquier, L'Agrume, Paris, 2019, 284 pages

L'homme contre la peur

Sylvain Venayre et Isaac Wens
revisitent le chef-d'œuvre de Melville



À la recherche de Moby Dick

★★★ 1/2

D'après le roman d'Herman Melville. Sylvain Venayre et Isaac Wens, Futuropolis, Paris, 2019, 224 pages

CRITIQUE
FRANÇOIS LEMAY
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Pour qu'une œuvre, littéraire dans le cas qui nous occupe, devienne un classique, elle doit être en mesure de nous offrir, entre autres, une cartographie de l'âme humaine. C'est pourquoi les grands textes sont si souvent adaptés, parce qu'ils savent nous remettre en face de ce que nous sommes, peu importe l'époque. C'est le cas de *Moby Dick*, paru en 1851, dont nous célébrons ces jours-ci le bicentenaire de naissance de son auteur, Herman Melville. Quelle belle occasion, donc, de voir si ce récit a encore des choses à nous dire. Et, à en croire *À la recherche de Moby Dick*, nouvelle adaptation en bédé signée Isaac Wens (dessin) et Sylvain Venayre (scénario), il semble bien que oui.

Mais loin du duo l'idée de n'offrir qu'une énième relecture littérale de ce combat mythique entre l'homme et la nature. Il fallait trouver un autre angle, ce qui est ici fait de deux façons. La première consiste à concentrer la trame narrative sur la relation entre les êtres humains, ici l'équipage du *Péquod* et son capitaine, Achab, et ce qu'ils considèrent comme étant l'ultime monstre marin, telle que racontée originalement dans le roman par le matelot Ismaël. La seconde façon, elle, consiste en l'ajout d'une couche narrative racontant l'histoire d'un journaliste radio, travaillant chez France Culture, qui interviewe un metteur en scène qui

s'est vu contraint d'abandonner une adaptation théâtrale de *Moby Dick*.

En ce sens, les deux histoires servent de moteur l'une pour l'autre. La première, qui se rapproche du roman original, sert de point d'ancrage aux commentaires recueillis par le journaliste qui, lui, met en perspective l'éternel combat entre l'homme et une créature qu'il ne comprend pas. Et ce que l'on ne comprend pas effraie. On va donc, de cette manière, directement dans l'un des thèmes du livre original: le désir de vaincre sa propre peur, personnifiée ici par cette immense baleine blanche.

L'idée est, à la base, judicieuse puisqu'elle évite à cette adaptation de n'être qu'une relecture des meilleurs moments du texte original tout en conservant une partie de son essence. Par contre, cette bédé n'échappe pas à l'un des pièges inhérents à ce genre d'exercice: si, au départ, il est difficile de choisir quelles parties de l'intrigue il faut conserver, il l'est encore plus de couper dans un texte aussi important. En conséquence, on a affaire à des dialogues parfois un peu lourds, qu'une calligraphie grasse rend encore plus difficiles à la lecture.

Le dessin de Wens, lui, est coupé au couteau. Les traits sont à la fois durs et brouillons et les couleurs, froides. Cela donne à l'ensemble un aspect de dessin documentaire au mouvement fluide, esquissé sur le vif. On a presque l'impression que cela a été dessiné sur un bateau, en pleine tempête.

Au final, l'adaptation est plus qu'honnête, si on tient compte de l'ampleur de la tâche à effectuer. Aller directement au cœur d'une telle œuvre n'est pas une chose simple. Toutefois, il faut aussi éviter de tomber dans certains pièges, dont celui de donner l'impression que le dessin ne sert, parfois, que de support au texte, ce qui arrive un peu trop souvent ici, ce qui n'empêche pas cette bédé d'être assez réussie pour en valoir la peine.



Détail d'une illustration d'Isaac Wens
ISAAC WENS

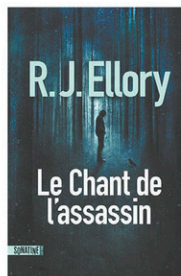


Étonnant qu'un Britannique ait une telle intuition de l'Amérique profonde.

FRANÇOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

La loi du silence

De l'avant-guerre jusqu'aux années 1970, R.J. Ellory fait se révéler le Texas profond dans sa tragique complexité



Le chant de l'assassin

★★★ 1/2

R.J. Ellory, traduit de l'anglais par Claude et Jean De-manuelli, Sonatine, Paris, 2019, 492 pages

CRITIQUE
MICHEL BÉLAIR
COLLABORATEUR LE DEVOIR

L'Amérique profonde se pare de tous les styles par les temps qui courent: armée toujours, plus ou moins raciste et silencieuse, gazouillante ou non, elle incarne depuis longtemps l'inertie qui plombe le continent. Elle est multiple, partout présente, intemporelle. Encore plus dans certains États du sud. Comme ici, le Texas des années 1940 à 1970, où R.J. Ellory fixe l'action de son tout nouveau récit.

La petite ville de Calvary, tout à l'ouest du Texas, semble figée dans le temps lorsque s'y pointe un ex-taulard venu porter une lettre à la fille de l'homme dont il a partagé la cellule pendant trois ans. Henry Quinn découvre rapidement que la ville vit sous la coupe du shérif Carson Riggs, le frère justement de son ancien compagnon de baigne. Personne ne peut lui dire où est la Sarah à qui il apporte un message de son père, et tous ceux qu'il rencontre le renvoient au shérif. Calvary est recouverte d'une sorte de dôme de silence, et Carson Riggs en détient la seule clé.

La rencontre entre les deux hommes ne dure pas très longtemps: le shérif s'empresse de faire comprendre à Quinn que Sarah a été

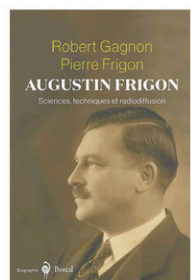
mise en adoption il y a longtemps, que personne ne sait où elle est et, surtout, qu'il se fiche éperdument de son frère prisonnier. Accessoirement, Riggs invite donc l'ancien pensionnaire du pénitencier de Reeves à quitter Calvary dès le lendemain. Mais Quinn est entêté; il a fait la promesse à Evan Riggs de remettre sa lettre à sa fille, et rien ne l'en empêchera. Sauf qu'il prend rapidement conscience qu'il a mis le pied dans un énorme nid de guêpes.

Carson Riggs se maintient en poste depuis une bonne trentaine d'années à Calvary et on s'étonne de sa mauvaise foi dans cette affaire... jusqu'à ce que l'on saisisse qu'elle est au cœur même d'une véritable tragédie grecque redéfinie à la texane. C'est, échelonné sur toute une vie, le conflit entre les deux frères et leur attirance pour la même femme qui est à la source de la colère tue du shérif tout comme de la vaste toile d'araignée qui emprisonne la majorité de ceux que l'on rencontre dans ce pays perdu entre le soleil et le désert.

En s'appuyant sur des personnages complexes, R.J. Ellory décrit ce coin de pays et les relations entre les hommes qui l'habitent de façon saisissante: son sens du tragique et la justesse de ses observations, le souffle puissant de son écriture aussi sombre que lumineuse, tout cela trace un portrait insupportablement juste. Étonnant quand même qu'un Britannique ait une telle intuition de l'Amérique profonde; depuis *Seul le silence*, le roman qui a lancé sa carrière de façon fulgurante en 2008, Ellory a campé une bonne partie de ses histoires dans ce territoire aussi vaste que mal dessiné. Une fois de plus, on découvrira ici que le malheur ordinaire est souvent à la source des pires aberrations.

Ingénierie et radio pour libérer

À Polytechnique et à CBC/Radio-Canada, Augustin Frigon changea le Québec



Augustin Frigon
Sciences,
techniques et
radiodiffusion

★★★★

Robert Gagnon
et Pierre Frigon,
Boréal, Montréal,
2019, 248 pages

CRITIQUE

MICHEL LAPIERRE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

La société d'ingénieurs-conseils SNC-Lavalin fait beaucoup parler d'elle, mais pas toujours sur un ton louangeur. Il reste qu'elle a hissé le Québec au rang international dans le domaine des sciences appliquées. En 1911, Augustin Frigon, à l'École polytechnique de Montréal, a favorisé son essor avec Arthur Surveyer et ensuite avec la firme Lalonde et Valois en remédiant à notre grave infériorité par rapport aux Anglo-Saxons.

Né à Montréal, Augustin Frigon (1888-1952), ingénieur en électricité, sera le premier Canadien français à obtenir un doctorat en sciences appliquées de l'Université de Paris. Professeur à Polytechnique, il s'associe en 1912 à une firme, pour planifier des projets hydroélectriques, avec Arthur Surveyer, petit-fils du libraire patriote Édouard-Raymond Fabre, l'ami de Louis-Joseph Papineau. Les biographes Robert Gagnon et Pierre Frigon font découvrir avec éclat cet émancipateur sous-estimé.

Directeur des études à Polytechnique de 1923 à 1935, puis principal de 1935 à 1952, Augustin Frigon, qui n'a pas froid aux yeux, rehausse le prestige de l'École en invitant à Montréal, en 1930, sans être « à la remorque » de la rivale anglophone McGill, précisent les biographes, l'American Society for the Promotion of Engineering Education pour qu'elle y tienne son congrès annuel. Il donne ainsi de la reconnaissance continentale à la formation d'ingénieurs offerte en français.

Dans le même esprit, en occupant des postes importants au sein de l'organisation de l'enseignement au Québec, il encourage l'apprentissage méthodique des travaux manuels dès l'école primaire afin d'initier la jeunesse aux sciences et techniques pour, écrit-il, la préparer « aux positions de commande de la vie économique et industrielle de

notre pays ». Il déplore en 1942 que les Canadiens français jouent « le rôle de subalternes, tandis que nos compatriotes de langue anglaise dirigent tout ».

Devenu en 1936 directeur général adjoint de CBC/Radio-Canada, que l'on venait de fonder, et maître d'œuvre du réseau français, il a incité le nouvel organisme à créer l'émission d'éducation populaire *Radio-Collège* (1941-1956), qui aura un succès phénoménal et qui, soulignent avec justesse Gagnon et Frigon, annonce la Révolution tranquille. À cause de sa compétence technique supérieure, Augustin Frigon aurait dû être le directeur général tout court de l'organisme. Il ne le deviendra qu'en 1944.

Le ministre fédéral Ernest Lapointe lui avait pourtant dit : « Les Anglo-Canadiens n'accepteraient jamais de voir un Canadien français — et catholique — à la tête de l'organisme appelé à jouer un rôle prépondérant dans l'unification du pays. » Mais Frigon restait imperméable à l'atavisme anglo-protestant, au point d'estimer que les versions françaises d'émissions anglophones s'éloignaient de l'originalité culturelle québécoise.



Né à Montréal, Augustin Frigon (1888-1952), ingénieur en électricité, sera le premier Canadien français à obtenir un doctorat en sciences appliquées de l'Université de Paris.

JACK LINDSAY

Platon bio

LOUIS
CORNELLIER



En lisant les passages les plus exigeants de l'œuvre de Platon, on est parfois tenté de donner raison à Cioran, qui se demandait, dans *Syllogismes de l'amertume*, pourquoi il faudrait fréquenter ce philosophe « quand un saxophone peut aussi bien nous faire entrevoir un autre monde ». Amusant, le bon mot du penseur roumain aurait sûrement laissé sa victime de glace puisque, selon la tradition, Platon ne riait jamais.

Dans le monde de la philosophie, la boutade de Cioran constitue une exception. Souvent critiqué, Platon reste considéré, malgré tout, comme un monument incontournable. Le philosophe anglais A. N. Whitehead (1861-1947) affirmait, dans une formule devenue célèbre, que toute l'histoire de la philosophie occidentale consistait « en une série de notes au bas des pages de Platon ».

Dans sa *Breve histoire de la philosophie* (Champs, 2011), Roger-Pol Droit salue le génie philosophique et littéraire de Platon avant de conclure « que même ses ennemis, finalement, habitent chez lui ». En d'autres termes, quand le saxophone ne nous suffit pas et qu'on veut faire de la philosophie, on n'échappe pas à Platon, serait-ce pour s'y opposer.

Retrouver l'homme

On sait pourtant peu de choses de sa vie. Né à Athènes en 428 ou 427 avant Jésus-Christ dans une famille aristocratique près du pouvoir, Platon — un surnom qui signifie « large d'épaules », mais qui renvoie aussi à une largeur de vue intellectuelle —, de son vrai nom Aristoclès, est mort en 347 av. J.-C., à l'âge de 81 ans. Entre ces deux dates, il y a l'œuvre, composée de 28 livres, et beaucoup de zones d'ombre, souvent comblées par des légendes.

Le romancier et biographe français Bernard Fauconnier a voulu jeter un peu de lumière sur cette histoire en écrivant son *Platon* (Folio biographies, 2019, 272 pages). L'écrivain, à qui l'on doit déjà des biographies de Cézanne, de Beethoven, de Flaubert et de Jack London, a du métier. Tant mieux, parce que raconter la vie d'un homme mort il y a plus de 2000 ans n'est pas une mince tâche, comme le montrent les débats concernant le Jésus historique.

Fauconnier le souligne, en parlant de Platon. « Les récits ou « témoignages » que l'on connaît sur sa vie sont, pour la plupart, très postérieurs à sa mort », note-t-il. Diogène

Laërce, souvent cité à cet égard, a écrit au III^e siècle après Jésus-Christ, c'est-à-dire sept siècles après la mort de Platon. Il reste donc, comme sources principales, les livres du philosophe, sa fameuse lettre VII, un écrit autobiographique dont l'authenticité est contestée, mais généralement admise par « les meilleurs spécialistes », et la tradition.

Quelques éléments anecdotiques semblent faire l'unanimité. Platon n'était pas un boute-en-train, pratiquait le végétarisme, condamnait l'excès d'alcool tout en acceptant l'ivresse modérée, bon adjuvant des échanges intellectuels, selon lui, et, bien que célibataire endurci, « aurait cependant mené une vie amoureuse active, résolument bisexuelle », tout en condamnant l'homosexualité dans *La République*. Son existence, insiste le biographe, est somme toute « peu spectaculaire » et « se concentre sur l'écriture de ses livres ».

Sauver Socrate

Ces derniers doivent presque tout à Socrate. Quand les deux hommes se rencontrent, Platon a 20 ans et Socrate, 60. Le jeune homme, qui rêvait de gloire littéraire, devient philosophe au contact de son modèle. Quand celui-ci est injustement condamné à mort, en 399 av. J.-C., par la démocratie athénienne, Platon se lance dans l'œuvre de sa vie, dont tout l'enjeu, selon André Comte-Sponville, est de « donner raison à Socrate ». Ainsi, la cité juste imaginée dans *La République* est celle, renchérit Roger-Pol Droit, « où Socrate ne pourrait être condamné ». Elle est donc dirigée par des aristocrates philosophes.

Platon écrit donc pour donner la parole à son maître qu'on a fait taire, mais, ce faisant, il invente un Socrate qui parle le platonisme. Le disciple a peut-être abandonné la tragédie et la poésie, qu'il condamne souvent, au profit de la philosophie, mais c'est, écrit Fauconnier, pour mieux inventer un genre, le théâtre philosophique, dans lequel ses qualités littéraires brillent de tous leurs feux.

Les thèses de Platon restent fortes, même si elles n'ont plus cours. Qui croit encore que le monde sensible n'est qu'illusion par rapport au monde intelligible des Idées? Qui pourrait penser qu'une république autoritaire, dirigée par un philosophe éclairé, vaut mieux qu'une démocratie imparfaite? Platon, malgré tout, demeure une inspiration pour ceux qui croient que l'atteinte de la vertu passe par l'exercice du dialogue et que, dans cet effort, les qualités littéraires constituent un indispensable viatique. « L'histoire de la philosophie est un long dialogue, critique et fécond, avec l'œuvre de Platon, jusqu'à l'époque moderne », conclut Fauconnier. Poursuivons la discussion.

Pas de sympathie pour le diable

Charles Manson par lui-même est le suicide nécessaire d'un mythe créé par les médias

CRITIQUE
RALPH ELAWANI
COLLABORATEUR LE DEVOIR

On n'ouvre pas grand-mère sur la table de la cuisine pour le plaisir. Sur une table de dissection, dans le cadre d'une autopsie, c'est une autre histoire. La voilà, la différence entre le sensationnalisme et l'analyse critique; l'exploitation et la recherche de la vérité. Tout est affaire de contexte. C'est ce qui justifie la légitimité de plongeurs vertigineux dans les noirs confins de la psyché humaine.

C'est aussi ce qui justifia de tendre le micro à Charles Manson, sans contredit le plus célèbre criminel que l'Amérique d'après-guerre ait connu. Un homme qui, à la manière de Freddy Krueger, frappa là où les parents ne pouvaient protéger leurs enfants: dans leurs rêves. Subséquemment, quelques-uns de ces enfants allaient en retour frapper au cœur de la machine à produire du rêve: Hollywood.

Au cours de sa vie, Manson n'accorda sa confiance qu'à un biographe: Nuel Arnold Emmons. Un ancien codétenu devenu journaliste, qui, de 1979 à 1985, recueillit les récits du gourou. Mort le 19 novembre 2002, 15 ans jour pour jour avant Manson, il n'aura pas pu voir son livre, *Manson in His Own Words*, traduit en français par la journaliste Laurence Romance.

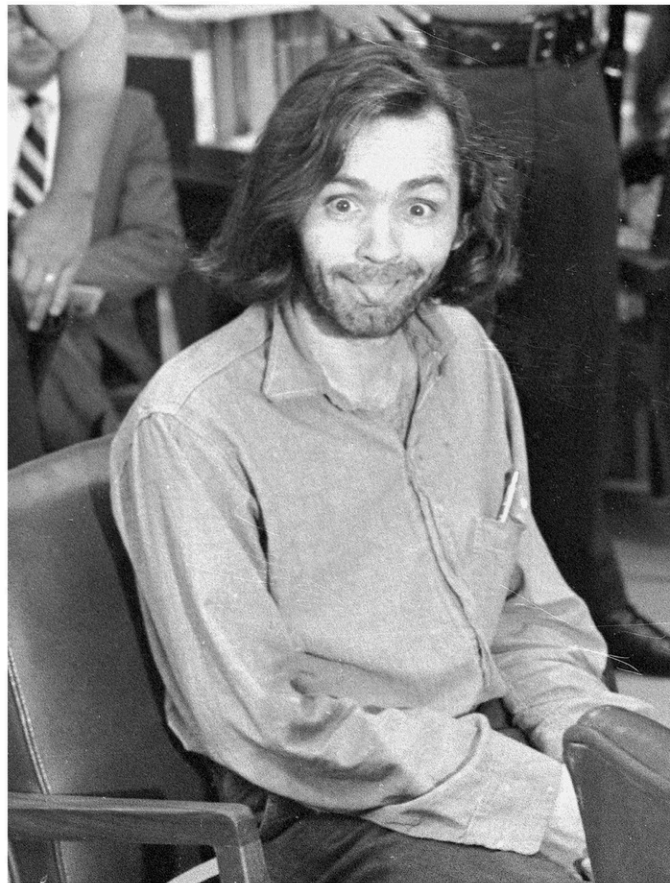
A quelques semaines du 50^e anniversaire des meurtres sordides commis par la «Famille Manson», tout porte à croire que l'initiative d'Emmons et, qui plus est, celle de Romance étaient pleinement justifiées: détruire le mythe, passer les gros titres au Kärcher, découvrir de quoi Manson était la somme et pourquoi l'Amérique semblait attendre ce Messie.

Un pays vieux, sale et maudit

«L'Amérique n'est pas jeune: le pays était déjà vieux et sale et maudit avant l'arrivée des pionniers, avant même les Indiens. La malédiction est là qui guette de tout temps», écrivait William S. Burroughs en 1959. A la sortie de *Charles Manson in His Own Words*, en 1986, le même écrivain affirmait: «Manson ne sera jamais libéré tant que quelqu'un doté d'une once de bon sens pourra lire ce livre.»

Que fut essentiellement Charles Manson sinon un gourou psychédélique? Dans ses propres mots: «[U]n moins que rien qui savait à peine lire et écrire, qui [...] ne connaissait que les prisons [...], n'était pas assez bon musicien pour s'imposer sur le marché [...] et haïssait aux tripes tout ce qui ressemblait à une structure familiale établie.»

En 1969, une semaine après les révélations du *L.A. Times* au sujet des meurtres Tate-LaBianca, voilà que ce



Charles Manson lors de son procès pour le meurtre de George Hinman en 1970 à Santa Monica
ASSOCIATED PRESS



Charles Manson par lui-même
★★★★
Nuel Emmons, traduit de l'anglais par Laurence Romance, Séguier, Paris 2019, 384 pages

cancre était devenu «un génie capable d'endoctriner les gens et de leur faire accomplir toutes ses volontés». En somme: le pauvre type avait su s'entourer.

«Tous les hommes perdus s'appellent Charles Manson [...] ils n'ont pas raté leur vie, ils en ont fait un enfer, ce qui est autre chose», soutient Simon Liberati, auteur de *California Girls* et préfacier de *Charles Manson par lui-même*. En lisant les mots du principal intéressé, on est loin de pouvoir affirmer la même chose.

En effet, si l'éditeur de cet ouvrage effarant explique en avant-propos qu'on a répété depuis 50 ans que les talents d'orateur de Manson sont pour beaucoup dans l'emprise exercée par celui-ci et que ce livre est l'occasion de le constater, on comprend assez vite que le gaillard de 1,64 m était surtout doué pour exprimer sa vision déterministe de la vie, en renvoyant constamment ses agissements à la maltraitance dont il fut victime dès l'enfance. De là peut-être l'idée de Liberati voulant que cette œuvre qui capte la parole sulfureuse de Manson ne soit pas un tissu de mensonges, mais pire: «Un délicat mélange de la matière la plus intime et du mensonge le plus enfantin.»

Rôle secondaire

Charles Manson aura joué un rôle plutôt épisodique dans l'aventure hippie. Celui qui allait être condamné

à mort avant de voir sa peine commuée en prison à vie (la peine capitale ayant été abolie dans l'État de Californie en 1972) n'a en effet passé que deux ans parmi les *flower children*.

Dès sa sortie du bain, en 1967, il fut confronté à un monde nouveau. Il explique: «La génération qui peuplait désormais les rues de Frisco venait d'une autre planète. En taule, des types me disaient: "Mec, si t'es enfermé depuis 1960, tu vas pas en croire tes yeux [...]".»

Pour reprendre la phrase rimbaldienne, Manson ne fut donc peut-être jamais réellement le seul à posséder la clé de cette parade sauvage. Ainsi, au procureur Vincent Bugliosi, coauteur du livre *Helter Skelter* (ouvrage de *true crime* le plus vendu de l'histoire), qui affirmait que Manson s'était donné pour mission de «corrompre la jeunesse du pays», ce dernier répond: «Ces gamins connaissaient déjà tout de la vie. C'était moi le bébé.»

Les mille visages de Manson

On a souvent postulé que deux événements ont tué les *sixties*: les meurtres de la famille Manson et le concert d'Altamont, où quatre personnes trouvèrent la mort. Au-delà de l'éthos *peace & love* que l'on a fait porter à la décennie comme un costume d'Halloween, la période fut dominée par des violences tangibles et omniprésentes. C'est ironiquement ce qui poussa Manson à fuir Haight & Ashbury.

«Charlie» prit ainsi son herbe, ses filles (parfois mineures), sa guitare et ses rêves de gloire et partit pour Los Angeles, où le mal l'attendait avec de la bière froide. «C'est dans cette maison [de L.A.] que notre philosophie [...] s'est peut-être métamorphosée pour prendre le visage de la folie qui finirait par nous englober», dit-il, en parlant de la Spirale Staircase, auberge espagnole psychédélique où la faune s'adonnait aux sciences occultes et aux drogues dures. Le reste allait suivre, une fois la troupe exilée à Death Valley, dans le désert des Mojaves.

Animaux assoiffés de sang

Au sujet des meurtres commis par la Famille, Nuel Emmons explique: «Ces assassinats témoignaient d'une sauvagerie bestiale, sauf que les animaux ne tuent pas avec des fusils et des couteaux — pas plus qu'ils n'écrivent de messages avec le sang de leurs victimes.» Intitulée «Sans conscience», la dernière partie de cette autobiographie s'intéresse au moment où tout bascule pour ces végétariens pacifiques obsédés par l'album *The Beatles*.

C'est précisément là que le récit oblige le lecteur à faire un choix: ou bien l'on suit Manson lorsqu'il affirme «Je ne suis pas à l'origine de tout ce qui a été conçu et entrepris [au] Spahn [Ranch]», ou bien on ne le suit pas. Si l'on décide de le suivre, la dégringolade commence par ce que l'homme croit être le meurtre d'un *dealer* appartenant aux Black Panthers (il apprendra plus tard qu'il n'était ni mort ni membre du groupe).

«Peut-être que, après l'assassinat [...] j'avais délibérément instillé chez ces jeunes la peur des Noirs...» souligne-t-il, avant de rejeter l'idée des meurtres Tate-LaBianca sur quelques éléments de sa cohorte. «[Les filles] étaient tombées d'accord sur un truc: si de nouveaux meurtres se produisaient, alors Bobby [Beausoleil] ne serait plus dans le collimateur de la police [...] Je leur ai dit qu'elles étaient folles et que la police ne marcherait pas là-dedans.»

Les pages finales sont sans doute les plus fortes, tant elles donnent corps à la schizophrénie et au mode paranoïaque sur lequel l'homme aura fonctionné jusqu'à la fin de sa vie. Des passages où Manson s'adresse au lecteur («C'est votre monde qui est responsable de ça»), à ceux où il explique avec froideur la nature pratiquement aléatoire des meurtres Tate-LaBianca («Il fallait qu'on donne l'impression d'une guerre totale contre les Blancs»), on sent non seulement le «talent» de conteur du fou furieux, mais aussi celui du journaliste, et ce, malgré quelques fragments un brin trop franchouillards (au hasard: «qui t'es et de putain de quoi tu veux me parler»).

Le dernier mot du livre revient d'ailleurs à Emmons, qui réaffirme qu'aussi grandiloquentes soient-elles, les déclarations de Manson expliquent en partie pourquoi celui-ci a validé ce livre: son profond désir de se montrer au monde tel qu'il se voit, lui-même. Quel pauvre type.



Avec *Homebound*, Jim Doxas propose un album ponctué avant tout d'inclinations pour l'improvisation de chacun de ses complices, et de lui-même évidemment.

GUILLAUME LEVASSEUR
LE DEVOIR

Quand Ochoa croise Doxas

La joie de vivre de la tromboniste se mêle très bien à la modernité du batteur

BILLET

SERGE TRUFFAUT
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Cette semaine, on a été témoin de la rencontre entre la joie de vivre et sa complice sympathie avec la modernité dans sa version intense. Oui, oui, oui, elles se sont bel et bien entrecroisées, pour ne pas dire entrecroisées. Vous doutez? Écoutez: si, dans un de ses poèmes, Queneau assure que «L'aut'jour boulevard de la Villette / Vlà que j'rencontre le bœuf à la mode / J'lui dis...» Si le bipède Queneau rencontre un bœuf, qui plus est, à la mode, la joie de vivre peut bien serrer la pince de la modernité, non?

La joie de vivre a pour nom propre Audrey Ochoa. Elle joue du trombone. Elle compose, elle arrange et elle produit. Son pignon sur rue est situé à Calgary. La raison sociale de la modernité, elle, s'appelle Jim Doxas, batteur émérite qui, lui aussi, compose, arrange et produit. Son pignon à lui? Montréal. La première a publié il y a quelque temps déjà *Afterthought* sur l'excellente étiquette albertaine Chronograph Records. Le second propose depuis peu *Homebound*, publié par un label de qualité: Arté Boréal.

Allons-y d'abord avec Ochoa. Son *Afterthought*, notre tromboniste l'a réalisé en trio. Le batteur a pour nom Sandro Dominelli, le contrebassiste celui de Mike Lent. Parfois,



La tromboniste
Audrey Ochoa
CHRONOGRAPH
RECORDS

Ochoa a ajouté une couche de claviers «électronisés», on ne sait plus comment dire. On insiste, il y en a peu. En fait, ces claviers sont là pour l'ambiance.

Ce qu'elle a fait avec ses complices rappelle un peu, même beaucoup, Roswell Rudd ou Ray Anderson davantage que Steve Turre ou Craig Harris. Elle rappelle les premiers par l'esprit davantage que par le parti pris esthétique ou le style, purement et simplement. Car sa musique est pleine de... surprises! Il y a énormément de séduction dans cet album fait uniquement, c'est à retenir, de ses compositions.

La fluidité qui caractérise sa manière de décliner ses notes, ses gammes et tout le bazar grammatical inhérent à la musique est en fait la mise en relief parfaite pour produire ce je-ne-sais-quoi qui, on le répète, surprend. En d'autres mots, Audrey Ochoa est la prêtresse de l'étonnant, si on peut dire les choses ainsi.

Avec *Homebound*, Jim Doxas propose un album ponctué avant tout d'inclinations pour l'improvisation de chacun de ses complices, et de lui-même évidemment. Le saxophone ténor est entre les mains d'Al McLean, qui joue à merveille de la puissance, la trompette entre celles de Lew French, qui joue avec passablement de vivacité, et la contrebasse est entre celles d'Adrian Vedady, qui assure la rythmique avec un sens inné pour les nuances.

Des pages et des notes

Avis aux littéraires: le contrebassiste Ron Carter s'est allié récemment à un poète beatnik qui s'appelle Danny Simmons. En fait, à la demande de ce dernier, Carter et ses collègues ont traduit en musique le livre que Simmons avait publié sous le titre *The Brown Beatnik Tomes* et qu'il avait consacré aux beatniks afro-américains. La sortie de cette collaboration est annoncée pour bientôt.

La plupart des pièces ont été écrites par le batteur, deux par le trompettiste, une par le contrebassiste et une par le ténor. Intitulée *Home*, tout simplement, cette dernière est à notre avis le sommet de cet album par ailleurs excellent. Il y a dans ce morceau une douceur, une lenteur quasi hypnotique. En tout cas qui frappe. Les autres compositions sont autant d'occasions de dialogues pour des artistes qui sont dans les faits comme dans la réalité de sacrées peintures.

Si vous avez aimé les débordements d'un Eric Dolphy, d'un John Lurie et autres hussards de l'improvisation, alors vous allez adorer ce *Homebound*.

30 | Culture Écrans

LES FILMS À VOIR À LA TÉLÉ

Source : Mediafilm

SAMEDI

DÉTACHEMENT

(4) (Detachment), É.-U. 2011. Drame de Tony Kaye avec Adrien Brody, Marcia Gay Harden, James Caan. - Suppléant dans une école secondaire du Bronx, un enseignant imperturbable tente d'aider une élève à se sortir de la prostitution. **ARTV 12h**

PRETTY WOMAN

(5) É.-U. 1990. Comédie sentimentale de Garry Marshall avec Julia Roberts, Richard Gere, Laura San Giacomo. - Une prostituée de Los Angeles ayant tiré d'affaire un financier new-yorkais est invitée à passer, contre rémunération, quelques jours avec lui. **CTV 14h**

LE ROI PÊCHEUR

(3) (Fisher King, The), É.-U. 1991. Comédie dramatique de Terry Gilliam avec Jeff Bridges, Robin Williams, Amanda Plummer. - Une ancienne vedette de la radio, qui a tout lâché à la suite d'une tragédie, se lie d'amitié avec un clochard excentrique à la recherche du Saint Graal. **ARTV 14h**

LA FACE CACHÉE DE MARGO

(4) (Paper Towns), É.-U. 2015. Drame sentimental de Jake Schreier avec Nat Wolff, Cara Delevingne, Austin Abrams. - Au lendemain d'une virée nocturne avec sa voisine qui l'a toujours fasciné, un adolescent part à la recherche de cette dernière, disparaue en laissant derrière elle une série d'indices. **V 14h**

CLOVERFIELD

(4) É.-U. 2008. Science-fiction de Matt Reeves avec Michael Stahl-David, Odette Yustman, T.J. Miller. - Un groupe de jeunes New-Yorkais tente de survivre à l'attaque de la ville par un monstre gigantesque. **FOX (WUTV) 16h**

LA GRENOUILLE ET LA BALEINE

(4) Can. 1988. Comédie dramatique de Jean-Claude Lord avec Fanny Lauzier, Denis Forest, Marina Orsini. - Un jeune couple aide une fillette qui a une affinité particulière avec la vie marine à lutter contre des spéculateurs. **TQ 18h**

XXX

(5) É.-U. 2002. Drame d'espionnage de Rob Cohen avec Vin Diesel, Asia Argento, Marton Csokas. - Un criminel casse-cou est forcé par les services secrets américains d'infiltrer à Prague un gang d'anarchistes russes ayant conçu une redoutable arme chimique. **V 18h30**

RENOIR

(4) Fr. 2012. Drame biographique de Gilles Bourdos avec Michel Bouquet, Christa Theret, Vincent Rottiers. - À l'été 1915, sur la Côte-d'Azur, l'aspirante actrice Andrée Heuschling devient la muse du peintre Auguste Renoir et de son fils Jean. **ARTV 20h**

X-MEN. PREMIÈRE CLASSE

(4) (X-Men - First Class), É.-U. 2011. Science-fiction de Matthew Vaughn avec James McAvoy, Michael Fassbender, Kevin Bacon. - Un jeune professeur télépathe monte une équipe de mutants afin de neutraliser un congénère qui a orchestré la crise des missiles de Cuba pour déclencher une troisième guerre mondiale. **TVA 20h45**

LIRE ET DÉTRUIRE

(3) (Burn After Reading), É.-U. 2008. Comédie de Joel Coen avec George Clooney, Frances McDormand, Brad Pitt. - En voulant tiner profit d'un manuscrit compromettant pour la CIA, deux gagne-petit déclenchent une série de drames et de malentendus. **TQ 21h**

IL RESTE DU JAMBON?

(5) Fr. 2010. Comédie sentimentale de Anne Depetrini avec Anne Marivin, Ramzy Bedia, Marie-France Pisier. - L'histoire d'amour compliquée entre une journaliste télé issue de la bourgeoisie parisienne et un urgentiste maghrébin qui vit avec sa famille dans une banlieue défavorisée. **TFO 21h**

TORNADE

(4) (Twister), É.-U. 1996. Film catastrophe de Jan De Bont avec Helen Hunt, Bill Paxton, Jami Gertz. - Des scientifiques tentent de percer le mystère des tornades en les étudiant de près, souvent au risque de leur vie. **MAX 22h**

DÉTACHEMENT

(4) (Detachment), É.-U. 2011. Drame de Tony Kaye avec Adrien Brody, Marcia Gay Harden, James Caan. - Suppléant dans une école secondaire du Bronx, un enseignant imperturbable tente d'aider une élève à se sortir de la prostitution. **ARTV 23h**

STRAIGHT OUTTA COMPTON

(4) É.-U. 2015. Drame biographique de F. Gary Gray avec O'Shea Jackson Jr., Jason Mitchell, Corey Hawkins. - En 1986, dans un quartier très dur de Los Angeles, cinq jeunes Afro-Américains forment un groupe de rap contestataire qui connaît un succès planétaire. **TVA 0h**

DIMANCHE

LA GRENOUILLE ET LA BALEINE

(4) Can. 1988. Comédie dramatique de Jean-Claude Lord avec Fanny Lauzier, Denis Forest, Marina Orsini. - Un jeune couple aide une fillette qui a une affinité particulière avec la vie marine à lutter contre des spéculateurs. **TQ 12h**

LE SIGNE DES TROIS

(5) (Sign of Three, The), G.-B. 2014. Drame policier de Colm McCarthy avec Benedict Cumberbatch, Martin Freeman, Amanda Abbington. - Le jour du mariage de son meilleur ami, le détective privé Sherlock Holmes découvre qu'un des invités serait la cible d'un tueur. **ARTV 12h**

BATMAN

(3) É.-U. 1989. Drame fantastique de Tim Burton avec Michael Keaton, Jack Nicholson, Kim Basinger. - Un justicier mystérieux qui se donne l'apparence d'une chauve-souris géante entre en lutte contre des criminels. **V 14h**

THE VIRGIN SUICIDES

(3) É.-U. 1999. Comédie dramatique de Sofia Coppola avec Kirsten Dunst, James Woods, Kathleen Turner. - Dans une banlieue cossue, des adolescents sont fascinés par leurs voisines, des beautés blondes surprotégées par leurs parents. **FOX (WUTV) 14h30**

SHERLOCK HOLMES

(4) G.-B. 2009. Drame policier de Guy Ritchie avec Robert Downey Jr., Jude Law, Rachel McAdams. - Le détective Sherlock Holmes et son fidèle associé, le médecin John Watson, cherchent à neutraliser un meurtrier mégalomane ressuscité d'entre les morts. **MP 15h30**

L'INCONNU DE LAS VEGAS

(3) (Ocean's Eleven), É.-U. 2001. Thriller de Steven Soderbergh avec George Clooney, Brad Pitt, Julia Roberts. - Un criminel réunit autour de lui dix experts dans différents domaines pour cambrioler trois casinos à Las Vegas. **V 16h45**

IRON MAN

(4) É.-U. 2008. Drame fantastique de Jon Favreau avec Robert Downey Jr., Jeff Bridges, Gwyneth Paltrow. - Transformé par une éprouvante expérience, un riche marchand d'armes se consacre désormais au Bien en se glissant dans une armure superpuissante de son invention. **MP 18h**

LE RETOUR DE DANNY OCEAN

(4) (Ocean's Twelve), É.-U. 2004. Comédie policière de Steven Soderbergh avec George Clooney, Brad Pitt, Catherine Zeta-Jones. - Un cambrioleur et sa bande doivent perpétrer divers casses en Europe pour rembourser une ancienne victime qui n'entend pas à rire. **V 19h15**

MISSION: IMPOSSIBLE III

(4) É.-U. 2006. Drame d'espionnage de J.J. Abrams avec Tom Cruise, Philip Seymour Hoffman, Michelle Monaghan. - Un ex-agent secret doit reprendre du service pour combattre un redoutable trafiquant d'armes qui a kidnappé son épouse. **TVA 19h30**

NOS ÉTOILES CONTRAIRES

(4) (Fault in Our Stars, The), É.-U. 2014. Drame sentimental de Josh Boone avec Shailene Woodley, Ansel Elgort, Willem Dafoe. - À l'occasion d'une réunion d'un groupe de soutien pour jeunes cancéreux, une adolescente solitaire tombe amoureuse d'un garçon de son âge, amputé d'une jambe. **MP 20h30**

LES ROIS DU DÉSERT

(4) (Three Kings), É.-U. 1999. Drame de guerre de David O. Russell avec George Clooney, Mark Wahlberg, Ice Cube. - À la fin de la guerre du Golfe, quatre soldats américains partent à la recherche d'or koweïtien stocké dans des bunkers irakiens. **TQ 21h30**

ON HER SHOULDERS

(3) É.-U. 2018. Documentaire d'Alexandria Bombach. - Survivante du génocide de la communauté yézidie en Irak et rescapée des camps de Daesh, Nadia Murad milite pour les droits des femmes et des minorités religieuses à l'ONU. **PBS (WCFE) 23h**

LES FEMMES DE SES RÊVES

(4) (Heartbreak Kid, The), É.-U. 2007. Comédie sentimentale de Bobby Farrelly avec Ben Stiller, Malin Akerman, Michelle Monaghan. - Se découvrant mal marié, un quadragénaire flirte avec une autre femme durant son voyage de noces au Mexique. **TVA 23h30**

SOUS SURVEILLANCE

(4) (Company You Keep, The), É.-U. 2012. Thriller de Robert Redford avec Robert Redford, Shia LaBeouf, Julie Christie. - Démasqué par un journaliste d'enquête, un ex-militant radical recherché par le FBI prend la fuite dans le but de retrouver la complice susceptible de rétablir sa réputation. **RC 23h37**

LES VOIES DU DESTIN

(4) (Railway Man, The), Aust. 2013. Drame de Jonathan Teplitzky avec Colin Firth, Nicole Kidman, Jeremy Irvine. - Un ex-prisonnier de guerre anglais part confronter son tortionnaire japonais qui, 40 ans plus tôt, l'a forcé à participer à la construction d'un chemin de fer en Asie du Sud-Est. **RC 1h37**

LUNDI

LES VIEUX LIONS

(4) (Secondhand Lions), É.-U. 2003. Comédie dramatique de Tim McCanlies avec Haley Joel Osment, Michael Caine, Robert Duvall. - Dans les années 1960, au Texas, un garçon doit passer les vacances d'été chez deux grands-oncles bourrus au passé d'aventuriers. **TVA 9h29**

SON DERNIER COUP D'ÉCLAT

(5) (His Last Vow), G.-B. 2013. Drame policier de Nick Hurrant avec Benedict Cumberbatch, Martin Freeman, Amanda Abbington. - Alors qu'il enquête sur un magnat de la presse, maître-chanteur à l'occasion, le détective privé Sherlock Holmes renoue avec Watson, mais découvre des secrets sur la femme de son ami. **ARTV 12h**

L'EMPIRE DU SOLEIL

(3) (Empire of the Sun), É.-U. 1987. Drame de guerre de Steven Spielberg avec Christian Bale, John Malkovich, Miranda Richardson. - À Shanghai en 1941, un jeune Anglais qui a été séparé de ses parents est capturé par les Japonais et enfermé dans un camp d'internement. **TQ 21h**

HERCULE

(4) (Hercules), É.-U. 2014. Aventures de Brett Ratner avec Dwayne Johnson, Rufus Sewell, Ingrid Bolso Berdal. - À la demande d'une princesse, le demi-dieu Hercule se rend au royaume de Thrace afin d'y mettre fin à la guerre civile. **TVA 23h08**

PIÉGÉE

(4) (Haywire), É.-U. 2011. Thriller de Steven Soderbergh avec Gina Carano, Ewan McGregor, Michael Fassbender. - Une super soldate à la solde d'une agence privée entreprend de découvrir l'identité de ceux qui ont tenté de la compromettre. **TVA 1h08**

DÉTACHEMENT

(4) (Detachment), É.-U. 2011. Drame de Tony Kaye avec Adrien Brody, Marcia Gay Harden, James Caan. - Suppléant dans une école secondaire du Bronx, un enseignant imperturbable tente d'aider une élève à se sortir de la prostitution. **ARTV 2h30**

MARDI

LE PASSAGE

(4) (Holes), É.-U. 2003. Comédie dramatique d'Andrew Davis avec Shia LaBeouf, Sigourney Weaver, Jon Voight. - Dans un camp de travail pour délinquants situé en plein désert, un garçon apprend que la directrice recherche activement un trésor. **MP 17h**

L'INCROYABLE HULK

(4) (Incredible Hulk, The), É.-U. 2008. Science-fiction de Louis Leterrier avec Edward Norton, Liv Tyler, Tim Roth. - Un scientifique qui se mue en géant violent lorsque son pouls s'accélère tente d'échapper à l'armée américaine qui veut l'utiliser comme arme guerrière. **MP 21h**

LA TRAVERSÉE DE PARIS

(3) Fr. 1956. Comédie dramatique de Claude Autant-Lara avec Jean Gabin, Bourvil, Louis de Funès. - En 1942, les tribulations de deux hommes mêlés à des opérations de marché noir. **TFO 21h**

LES DEMOISELLES DE ROCHFORD

(2) Fr. 1967. Comédie musicale de Jacques Demy avec Catherine Deneuve, Françoise Dorléac, Gene Kelly. - Deux sœurs jumelles font la conquête d'un jeune marin et d'un musicien américain. **TFO 23h30**

LE CYCLOTRON

(3) Can. 2016. Thriller d'Olivier Asselin avec Lucille Fluet, Mark Anthony Krupa, Paul Ahmarani. - En 1944, une scientifique française a pour mission d'éliminer un ex-amant suisse, qui aurait mis au point une bombe atomique pour le compte des Allemands. **TQ 1h**

UNE ORGIE TRADITIONNELLE

(5) (Good Old Fashioned Orgy, A), É.-U. 2011. Comédie de Peter Huyck avec Jason Sudeikis, Leslie Bibb, Michelle Borth. - Avant que son père ne vende leur vaste demeure, un jeune homme organise une orgie, convoquant ses amis des deux sexes. **TVA 1h08**

MERCREDI

MATCH PARFAIT

(4) (Fever Pitch), É.-U. 2005. Comédie sentimentale de Bobby Farrelly avec Jimmy Fallon, Drew Barrymore, Ione Skye. - Un instituteur passionné de baseball doit choisir entre son équipe préférée et sa nouvelle petite amie. **VIE 13h**

AMITIÉS SINCÈRES

(4) Fr. 2012. Comédie dramatique de Stéphane Archinard avec Gérard Lanvin, Jean-Hugues Anglade, Vladimir Yordanoff. - Très attaché à sa fille de 20 ans et à ses deux meilleurs amis, un restaurateur parisien, homme de grands principes, tombe de haut quand il découvre leurs mensonges. **RC 14h**

LE SIGNE DES TROIS

(5) (Sign of Three, The), G.-B. 2014. Drame policier de Colm McCarthy avec Benedict Cumberbatch, Martin Freeman, Amanda Abbington. - Le jour du mariage de son meilleur ami, le détective privé Sherlock Holmes découvre qu'un des invités serait la cible d'un tueur. **ARTV 20h**

LE SIÈGE

(4) (Siege, The), É.-U. 1998. Drame politique d'Edward Zwick avec Denzel Washington, Annette Bening, Bruce Willis. - À New York, un agent du FBI lutte contre des terroristes arabes alors que l'armée occupe le district de Brooklyn. **Z 21h**

LA TERRE PROMISE

(4) (Salvation, The), Dan. 2014. Western de Kristian Levring avec Mads Mikkelsen, Eva Green, Jeffrey Dean Morgan. - Au Far West, un honnête colon danois, qui a vengé la mort de sa femme et de son fils aux mains de truands, est à son tour traqué par le chef de ces derniers. **TQ 21h**

ENNEMI DE L'ÉTAT

(4) (Enemy of the State), É.-U. 1998. Drame d'espionnage de Tony Scott avec Will Smith, Gene Hackman, Jon Voight. - Un jeune avocat devient la cible de la Sécurité nationale lorsqu'il est soupçonné de posséder une vidéo incriminant un haut dirigeant de l'agence. **MP 21h**

LA CONJURATION

(4) (Conjuring, The), É.-U. 2013. Drame d'horreur de James Wan avec Vera Farmiga, Patrick Wilson, Lili Taylor. - Un démonologue et une médium sont appelés à secourir une famille de fermiers terrorisée par une puissante entité démoniaque. **TVA 23h08**

LOCKE

(4) É.-U. 2013. Drame psychologique de Steven Knight avec Tom Hardy, Olivia Colman, Ruth Wilson. - À la suite d'un appel téléphonique, un entrepreneur en construction, père de famille aimant, prend immédiatement la route pour rejoindre à Londres une femme fragile qui a besoin de lui. **TQ 0h43**

JEUDI

GAMINES

(4) Fr. 2009. Chronique d'Éléonore Faucher avec Amira Casar, Sylvie Testud, Zoé Duthion. - Élevée avec ses deux sœurs par sa mère d'origine italienne, une fillette lyonnaise rêve de retrouver son père, dont elle ne possède qu'une photo volée dans l'armoire maternelle. **RC 9h**

CHEF

(4) É.-U. 2014. Comédie dramatique de Jon Favreau avec Jon Favreau, Sofia Vergara, Emjay Anthony. - Pour donner un second souffle à sa carrière d'artiste culinaire, un célèbre chef ouvre un camion-restaurant avec son fils et son aide-cuisinier. **TVA 09h29**

BEAN

(5) G.-B. 1997. Comédie de Mel Smith avec Rowan Atkinson, Peter MacNicol, Pamela Reed. - Un musée londonien se débarasse d'un employé gaffeur en l'envoyant à Los Angeles en tant qu'expert pour y présenter un célèbre tableau. **V 20h**

FULL METAL JACKET

(2) É.-U. 1987. Drame de guerre de Stanley Kubrick avec Matthew Modine, Adam Baldwin, Vincent D'Onofrio. - Dans un camp des Marines américains, des recrues subissent un entraînement rigoureux en vue de combattre au Vietnam. **TQ 21h**

APRÈS MAI

(4) Fr. 2012. Drame d'Olivier Assayas avec Clément Métayer, Lola Créton, Félix Armand. - Au début des années 1970 en France, les espoirs et les déceptions d'un aspirant artiste et de ses copains de lycée. **TFO 21h02**

LA CONJURATION 2

(4) (Conjuring 2, The), É.-U. 2016. Drame d'horreur de James Wan avec Madison Wolfe, Vera Farmiga, Patrick Wilson. - En 1977, un démonologue américain et son épouse médium aident une Londnienne célibataire, dont la fille cadette semble possédée par un esprit malin. **TVA 23h05**

FROST/NIXON

(4) É.-U. 2008. Drame historique de Ron Howard avec Michael Sheen, Frank Langella, Matthew MacFadyen. - En 1977, l'animateur de talk-show anglais David Frost obtient une série d'entrevues exclusives avec l'ex-président américain Richard Nixon. **TQ 1h**

VENDREDI

L'AILE OU LA CUISSE

(4) Fr. 1976. Comédie de Claude Zidi avec Louis de Funès, Coluche, Julien Guiomar. - L'éditeur d'un guide gastronomique est en lutte contre le président d'une chaîne de restaurants. **RC 9h**

LE MONDE DE CHARLIE

(4) (Perks of Being a Wallflower, The), É.-U. 2012. Drame sentimental de Stephen Chbosky avec Logan Lerman, Emma Watson, Ezra Miller. - Rentré d'un long séjour en institut psychiatrique, un adolescent doué et solitaire réussit à se tailler une place au sein d'un petit groupe d'*outsiders* de son école. **RC 14h**

LE BON CÔTÉ DES CHOSÉS

(3) (Silver Linings Playbook), É.-U. 2012. Comédie dramatique de David O. Russell avec Bradley Cooper, Jennifer Lawrence, Robert De Niro. - Un enseignant bipolaire récemment sorti de l'hôpital psychiatrique fait la connaissance d'une jeune veuve à l'équilibre mental fragile déterminée à le conquérir. **RC 19h30**

LE MÉCANO

(5) (Mechanic, The), É.-U. 2011. Thriller de Simon West avec Jason Statham, Ben Foster, Tony Goldwyn. - Après avoir été forcé d'assassiner son mentor, un tueur à gages apprend le métier au fils du défunt assoiffé de vengeance, qui ignore sa responsabilité dans ce meurtre. **TVA 20h**

VICTORIA

(3) Fr. 2016. Comédie dramatique de Justine Triet avec Virginie Efira, Vincent Lacoste, Melvil Poupaud. - La vie d'une avocate est mise sens dessus dessous lorsque son ex-conjoint entreprend d'écrire un livre sur leur union et qu'elle doit défendre en cour un ami accusé d'agression. **TVA 20h**

L'ÉTAT LIBRE DE JONES

(4) (Free State of Jones, The), É.-U. 2016. Drame biographique de Gary Ross avec Matthew McConaughey, Gugu Mbatha-Raw, Mahershala Ali. - Durant la guerre de Sécession, un déserteur du Mississippi et des esclaves forment une milice pour combattre le surtaxage des fermiers et fonder un État égalitaire. **MAX 20h**

JUNO

(3) É.-U. 2007. Comédie dramatique de Jason Reitman avec Ellen Page, Michael Cera, Jennifer Garner. - Une jeune fille tombée enceinte par inadvertance décide de trouver des parents adoptifs pour l'enfant qu'elle porte. **V 20h**

CHUCK

(4) É.-U. 2016. Drame sportif de Philippe Falardeau avec Liev Schreiber, Naomi Watts, Elisabeth Moss. - L'ascension et la déchéance du boxeur Chuck Wepner, dont la défaite, digne et résiliente contre Mohammed Ali en 1975, avait inspiré le film *Rocky*. **MAX 23h**

NÉ QUELQUE PART

(4) Fr. 2013. Comédie dramatique de Mohamed Hamidi avec Tewfik Jallab, Jamel Debbouze, Fatsah Bouyahmed. - Né en France de parents algériens, un étudiant se rend dans le pays de ses ancêtres, où il n'a jamais mis les pieds, afin d'empêcher la démolition de la maison de son père. **TFO 23h41**

Légende

(1) Chef-d'œuvre; (2) Remarquable; (3) Très bon; (4) Bon; (5) Moyen; (6) Pauvre; (7) Minable

SUR VOS ÉCRANS - EFFETS D'ÉCRANS

AMÉLIE GAUDREAU
LE DEVOIRGloutonnerie de séries
et conséquences

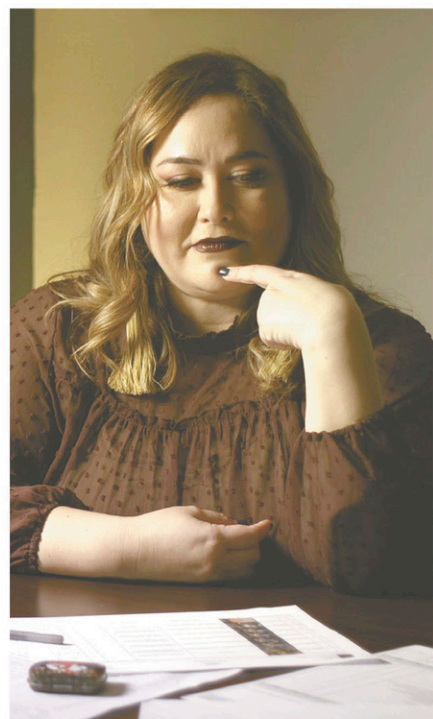
Il n'y a pas si longtemps, nos fictions télévisuelles préférées se consumaient uniquement à doses hebdomadaires. Tout cela est tombé en désuétude pour une grande partie des «sériephiles» depuis l'avènement du DVD et surtout du visionnement en continu, qui permet d'enchaîner les épisodes jusqu'à épuisement des stocks, une pratique que l'on appelle dans la langue des voisins le «binge watching».

Le documentariste français Olivier Joyard s'est intéressé dans ce chouette documentaire aux origines de ce phénomène de consommation frénétique, mais surtout aux conséquences de ce dernier sur la façon dont sont imaginées, écrites et produites les séries de fiction actuelle. Pour répondre à cette vaste question, le cinéaste a fait appel à un impressionnant aréopage d'auteurs-producteurs, de scénaristes et de producteurs de séries prestigieuses dont Shawn Ryan, créateur de *The Shields*, John Landgraf, ancien patron de l'audacieuse chaîne américaine FX, et Krista Vernoff, auteure-productrice de *Grey's Anatomy*.

Le film, truffé de très belles scènes de séries marquantes (principalement américaines) des dernières années, porte un regard critique sur cette façon expéditive d'apprécier les œuvres, mais aussi sur les dangers de la surabondance de nouvelles productions, la fameuse «Peak TV» et sur ses conséquences positives en matière de diversité d'origine de ses artisans. Un film passionnant pour les sériephiles, qui porte à réflexion sur notre régime télévisuel.

Binge Mania

Canal+ International, lundi, 21h27



Le visionnement en continu

Cette adaptation de la série de *comic books* du même titre de Garth Ennis (*The Preacher*), développée par les irrévérencieux Seth Rogen et Evan Goldberg (*Superbad*, *The Interview*), est une comédie noire et ultraviolente qui nous entraîne dans un monde où les superhéros existent et

sont de véritables célébrités plus ou moins corrompues, dont les nobles intentions se sont émoussées avec le temps et la renommée. Une cellule clandestine de la CIA a pour mission de faire le ménage (généralement sanglant) dans ce golgotha de justiciers pas toujours bien intentionnés.

Ceux qui pourraient tirer plaisir de voir ainsi l'iconographie du superhéros égratignée avec une certaine délectation comique trouveront peut-être un peu pénible l'avalanche d'hémoglobine. A vos risques et périls!

The Boys

Prime Video, dès maintenant



Traquer l'injurieux

Non, les trolls dont il est question dans ce reportage de la BBC ne sont pas ces mignonnes créatures dotées d'une chevelure colorée, mais plutôt des utilisateurs de réseaux sociaux qui se plaisent à insulter, à harceler, à importuner d'autres abonnés de ces mêmes plateformes, souvent avec une violence verbale (et picturale) très dérangeante. Ils sont toutefois difficiles à identifier et à localiser puisqu'ils utilisent souvent des pseudonymes. Dans cette enquête fort intéressante, mais inutilement étirée par longs moments, une blogueuse londonienne qui se fait abondamment insulter sur les réseaux sociaux tente de comprendre les motivations de ces trolls à travers les expériences d'autres femmes publiques victimes de ce genre de harcèlement, les témoignages de gens qui ont vécu des tragédies provoquées par ce type d'attaques, et tente surtout de trouver un de ces trolls afin de le confronter au sujet de ses motivations.

Les grands reportages.

Les chasseurs de trolls

RDI, mardi, 20h

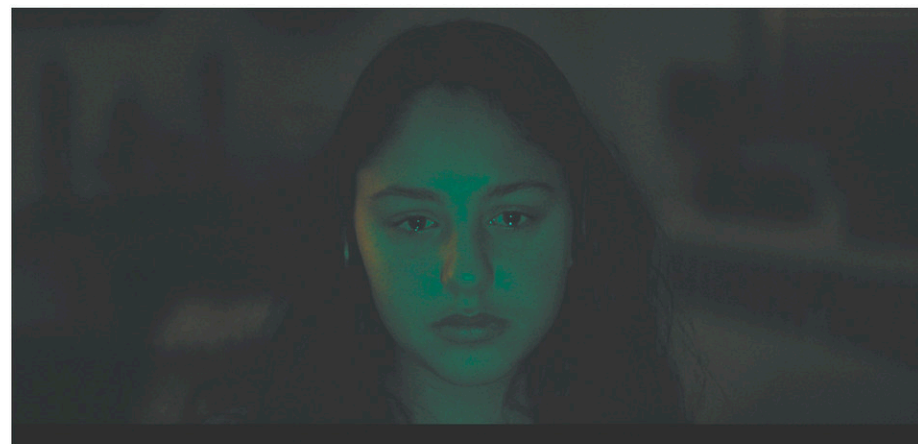
Lendemain angoissants

Difficile de rester indifférent devant ce premier long métrage de la réalisatrice Pippa Bianco, une adaptation d'un court pour lequel elle a été récompensée au Festival de Cannes en 2015, qui raconte les lendemain amers et angoissants d'une soirée trop arrosée pour une adolescente, qui découvre à travers une vidéo propagée sur les réseaux sociaux qu'elle a été victime d'une agression sexuelle dont elle ne se souvient pas et dont

elle ignore l'ampleur. Entre la honte et la peur de représailles après une plainte à la police, la jeune Mandy, interprétée avec toutes les nuances nécessaires par Rhianna Barreto, semble s'égarer entre l'angoisse de l'isolement, l'envie de tout oublier et le désir de savoir ce qui s'est vraiment passé. Une histoire de violence sourde, banalisée, dérangeante, qui nous hante longtemps après le générique.

Share

HBO, samedi, 22h





PBS

Plus qu'une auteure de science-fiction

Portrait d'une écrivaine qui ne voulait pas qu'on la cantonne dans un genre

CRITIQUE
AMÉLIE GAUDREAU
LE DEVOIR

Avouons-le d'emblée : à l'exception des articles à son sujet lors de son décès en janvier 2018, l'auteure de ses lignes ne connaissait rien de l'auteure américaine Ursula K. Le Guin ni son œuvre immense et audacieuse. Ce très beau documentaire consacré à cette pionnière de la littérature américaine, plus particulièrement de la science-fiction, à travers laquelle elle a pu aborder des enjeux politiques d'identité sexuelle, permet de combler cette lacune et donne envie de se plonger dans son œuvre foisonnante.

Le film d'Arwen Curry déjoue la recette classique des biographies d'auteurs, malgré une exploration chronologique de l'œuvre de Le Guin grâce aux commentaires éclairants et critiques de l'auteure sur son propre travail, sur ses inspirations, sur sa volonté de ne pas être cataloguée en tant qu'écrivaine de science-fiction. À ces propos récoltés sur le cours d'une décennie, qui montrent toute la fougue et la curiosité de cette grande dame, s'ajoutent les réflexions d'auteurs qu'elle a inspirés, dont Margaret Atwood, mais aussi celles de jeunes lecteurs d'aujourd'hui qui commentent certains de ses ouvrages phares, dont *La main gauche de la nuit* et *Les dépossédés*.

La réalisatrice et scénariste a d'ailleurs eu la très bonne idée de nous faire découvrir ces romans-cultes à travers de magnifiques séquences d'animation, ce qui ajoute sans contredire un supplément d'âme à cette très belle introduction à une œuvre d'exception.

American Masters : Worlds of Ursula K. Le Guin

PBS, vendredi, 21h

MARDI

07/30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy	Des squelettes	S' aime chien	Docteur Foster	Bonsoir bonsoir!	Le Téléjournal	Sports/ Révolte				
TVA	TVA nouvelles	Sucré Salé	Lâchés louses	Malaises	Complexe G	L'arme fatale / Fruits défendus	TVA nouvelles	22h35 Sucré	Cinéma		
TQ	Passe-Partout	Cochon dingue	Conseils	Génial!	Point doc	House of Cards (v.f.)	22h10 House of Cards (v.f.)	23h10 Cabane			
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Rire et délire	COUP DE FOUDRE A PARIS (2017)	Rebecca Romijn.	CSI: Miami	911			
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60	Les grands reportages	Le Téléjournal	Le Téléjournal	Le National				
TV5	17h50Champion	Journal FR	Cap Sud-Ouest	Partir Autrement	en famille	Stupéfiant! / Spéciale reconstruction	Profilage / Charnel	Journal/ L'invité			
CANAL D	Douanes	Douanes	Douanes	Douanes	Cauchemar sur l'autoroute	Les rois de la ferraille	Routiers de l'Outback	Fous bateaux			
CANAL VIE	Encan et flip au Texas	Texas	Maison jackpot	Luxe au bord	Mini-maisons	Mini-maisons	Idées grandeur	Idées grandeur	Faites-nous	Faites-nous	Flashpoint
RDS	Sports 30	Sports 30	ATP Tennis - Citi Open (D)				Sports 30	Sports 30	UCI Cyclisme		
HISTORIA	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars
ICI ARTV	17h30Cormoran	Cormoran	Quelle famille!	Alys Robi	Alys Robi	Alys Robi	Notre vie / Question d'influence	Victoria			
EXPLORA	Animo	S' aime chien	Habitations animales / Le nid	Pharmachien	Détourner	Fabuleusement gai	Alex+Tyler, éco	Recyclage	Soldats du feu		
Z	BattleBots: Combats de robots	Les Brown / Une virée en ville	Péril en haute mer	Docu-D / Voyageurs du temps	Vice Principals	Vice Principals	Transporteur				
sav-media	De garde 24/7	Gardiste	Musée/ Métiers	Musée/ Art	Face à Face	Le grand	Kebec/ Gardiste	L'écran roi	22h50 Art	Archi branchés	
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S./ Métiers	Les sapiens	Top! / Top!	20h25 ONFR+ BRBR	LA TRAVERSE DE PARIS (1956)	Jean Gabin.	L'empreinte	Tombe		
Planète	17h30 Solidrea	Style Très Spécial	Planète Safari				Made In France / Le Moyen-Age	Observer			
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Still Standing	Coronation St.	Kim's	Still Standing	Schitt's Creek	Workin' Moms	CBC News: The National	CBCNews	
CTV	CTV News Montreal	eTalk	The Big Bang	Love Island	The Amazing Race Canada		The Beaver	The Big Bang	CTV National		
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	FBI / Cops and Robbers	NCIS / Boom	Blood & Treasure	Global News			
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	The Connors	Am.Housewife	Modern Family	Black-ish	News		
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.	Evening News	Ent. Tonight	Love Island	NCIS / Boom		Blood & Treasure	News			
PBS (33)	PBS NewsHour	Places to Love	Recon.Roots	American Experience / Chasing the Moon	Beyond a Year in Space	Amanpour					
UNIS	Echappe	Chair de poule	Ma vie made in Canada	LES SCENES FORTUITES (2017)	Valérie Cadieux.	Ciné tout court	Rire à l'autre				
HB01	17h15 MEDITATION PARK	18h55 Stolen Daughters	20h20 Years and Years	21h20 Divorce	21h50 Euphoria	22h50 My Dad	Wrote a Porno				
TVA Sports	Les partants	Equipes rêve	Avant-match	LMS Soccer - Concours d'habileté (D)	Kevin Raphael	Le TVA sports	Le TVA sports	Le TVA sports			

MERCREDI

07/31	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy	Des squelettes	L'Epicerie	Deuxième chance / Suzie	Bonsoir bonsoir!	Le Téléjournal	Sports				
TVA	TVA nouvelles	Sucré Salé	Rénos d'Hugo	Boomerang	La recrue / Le défi	Esprits criminels	TVA nouvelles	22h35 Sucré	Cinéma		
TQ	Passe-Partout	Cochon dingue	Conseils	Génial!	Point doc	LA TERRE PROMISE (2014)	Mads Mikkelsen.	22h40 Un chef à la cabane			
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Rire et délire	BONS COPAINS, MAUVAIS PLAN (2001)	Steve Zahn.	CSI: Miami	911			
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60	Les grands reportages	Le Téléjournal	Le Téléjournal	Le National				
TV5	17h50Champion	Journal FR	24 heures: Danger!	Complément d'enquête	21h20 13h15, le samedi	Peuples des mers	Journal/ L'invité				
CANAL D	Tanked (v.f.)	Transports	Cauchemar	La ruée vers l'or: Dakota Boys	Dian Fossey: Secrets	Accident de star / Gloria Estefan	Au pays des				
CANAL VIE	Encan et flip au Texas	Texas	Les gratteux	Projection	Simplement vedette	Design V.I.P.	Design V.I.P.	Flashpoint			
RDS	Sports 30	Sports 30	LMB Baseball (D)				Sports 30	Sports 30	Images/Sec.		
HISTORIA	Fièvre encans	Fièvre encans	De l'acier et du feu	De l'acier et du feu	De l'acier et du feu	De l'acier et du feu	De l'acier et du feu	L'acier et feu			
ICI ARTV	17h30Cormoran	Cormoran	Moi et l'autre	Sherlock / Le signe des trois			Sherlock / Son dernier coup d'éclat				
EXPLORA	L'Amérique à l'état sauvage	Habitations animales	Cerveau	Cerveau	Les casse-cous du web	Planète techno	Jeu science	Titans mers			
Z	BattleBots: Combats de robots	Déroute	Comédie	Talk show	Roast Battle	LE SIEGE (1998) avec Annette Bening, Denzel Washington, Bruce Willis.					
sav-media	Grand chapitre	18h50 Biblioth	Pensées	Encore plus	L'ère robots	Monde sans	21h25 Métiers	Saviez-vous	Couple nerds	Couple nerds	Question santé
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S./ Métiers	Les sapiens	Top! / Top!	20h25 ONFR+ BRBR	LES DEMOISELLES DE ROCHEFORT (1966)	Catherine Deneuve.				
Planète	Energy Observer	Puissante planète	L'enquête de ma vie	Faites entrer l'accusé			Autour du monde				
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Still Standing	Coronation St.	The Great British Baking Show	Burden of Truth	CBC News: The National	CBCNews			
CTV	CTV News Montreal	eTalk	The Big Bang	Love Island	MasterChef / Let Them Eat Cake	Match Game	CTV National				
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Private Eyes / Aye Aye, Tonya	Big Brother	The InBetween	Global News			
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Press Your Luck	Card Sharks	Match Game	News			
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.	Evening News	Ent. Tonight	Love Island	Big Brother	S.W.A.T. / Jack	News				
PBS (33)	PBS NewsHour	Crossroads	Outdoor	Ancient Skies	Nova / Jupiter	The Farthest: Voyager in Space					
UNIS	Echappe	Chair de poule	Web Thérapie	Web Thérapie	La galère	Double identité	Le p'tit cabaret	Vétérinaire			
HB01	18h20 Last Week Tonight	Divorce	SHARE (2019)	Rhianne Barreto.	Unmasking JihadJohn	Years and Years / Episode 6					
TVA Sports	Les partants	Avant-match (D)	LMS Soccer - Match des étoiles	Etoiles de la MLS c. Atletico Madrid (D)	Kevin Raphael						

JEUDI

08/01	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy	Des squelettes	Les pêcheurs	Le grand rire	Bonsoir bonsoir!	Le Téléjournal	Sports/ Réelle				
TVA	TVA nouvelles	Sucré Salé	Pot Inc.	LOL :-)	SEXY ET EN CAVALE (2015)	21h45 Vlog 15	TVA nouvelles	22h35 Sucré	Cinéma		
TQ	Pat'Patrouille	Cochon dingue	Conseils	Génial!	180 jours	FULL METAL JACKET (V.F.) (1987)	Matthew Modine.	Chef cabane			
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Rire et délire	BEAN (1997) avec Peter MacNicol, Rowan Atkinson.	CSI: Miami	911				
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60	Les grands reportages	Le Téléjournal	Le Téléjournal	Le National				
TV5	17h50Champion	Journal FR	Champions	Vingt-cinq	19h55 Racines et ailes / Sur les routes du Midi toulousain	Noces rouges	Journal/ L'invité				
CANAL D	Cauchemar sur l'autoroute	Enchères	Enchères	Enchères	Enchères	Enchères	Docu-D / Charles Manson: Son témoignage				
CANAL VIE	Encan et flip au Texas	Texas	Meilleur que le chef!	Divorce	Ouvrez, jamais	Déco Top	Déco Top	Flashpoint			
RDS	Sports 30	Sports 30	LCF Football / Blue Bombers de Winnipeg	c. Argonauts de Toronto (D)	Fous bolides	Fous bolides	Fous bolides	Fous bolides	Hors-jeu 2.0		
HISTORIA	FantomWorks	FantomWorks	Defier la magie	Moi et l'autre	Lumière sur...	Toutànkhamon	LAC MYSTERE				
ICI ARTV	17h30 Downton Abbey	Habitations animales	Alex+Tyler, éco	Recyclage	Pharmachien	Détourner	Habitations				
EXPLORA	Animal Fight Club (v.f.)	Les Stupéfiant	DES PHILOTES EN L'AIR II (1993)	Charlie Sheen.	HYP-GAGS						
Z	BattleBots: Combats de robots	Couple nerds	Couple nerds	En mouvement	20h50 Art	Saviez-vous	L'ère robots	Génie d'ici	Génie d'ici	Grand chapitre	
sav-media	Monde sans	18h55 Métiers	19h20 Top!	19h35 Top!	19h55 ONFR+ BRBR	APRES MAI (2012) avec André Marcon, Clément Métayer.	AmourRo				
TFO	Maxi/ Mirette	S.O.S./ Métiers	Planète Chefs	Pavlopetri, la cité engloutie	Le visiteur de l'Histoire	Or maison	Planète Safari				
Planète	CBCNews	JFL: Gags	Still Standing	Coronation St.	Dragons' Den	CBC Docs POV / Spaceman	CBC News: The National	CBCNews			
CTV	CTV News Montreal	eTalk	The Big Bang	Love Island	The Big Bang	The Big Bang	MasterChef	CTV National			
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Holey Moley	Big Brother	Elementary / Unfriended	Global News			
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Holey Moley	Family Food Fight	Reef Break	News			
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.	Evening News	Ent. Tonight	Love Island	Big Brother	Elementary / Unfriended	News				
PBS (33)	PBS NewsHour	Henry David Thoreau: Surveyor of the Soul	Hooké	Joe Bonamassa: British Blues Explosion Live	Amanpour						
UNIS	Pas plus bêtes	Chair de poule	Bouffe en cavale	Les fermiers / La fin de l'été	Hooké	Main à la pâte	Web Thérapie	Web Thérapie	Peaky Blinders		
HB01	16h40GreyGard.	18h25 THE IMMORTAL LIFE OF HENRIETTA...	Unmasking JihadJohn	Succession / Celebration	22h35 Succession						
TVA Sports	Les partants	LMB Baseball / Blue Jays de Toronto c. Orioles de Baltimore (D)									

VENDREDI

08/02	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy	Pharmachien	LE BON COTE	DES CHOSSES (2012) avec Jennifer Lawrence, Bradley Cooper.	Le Téléjournal						
TVA	TVA nouvelles	Sucré Salé	Du talent à revendre	LE MECANO (2010) avec Ben Foster, Jason Statham.	TVA nouvelles	22h35 Sucré	Cinéma				
TQ	Pat'Patrouille	Passager	Cuisine futée,	McSween	De garde 24/7	Banc public	Y'a du monde à messe	Chef cabane			
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Rire et délire	JUNO (2007) avec Michael Cera,	Jennifer Garner, Ellen Page.	CSI: Miami				
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60	Les grands reportages	Le Téléjournal	Le Téléjournal	Le National				
TV5	17h50Champion	Journal FR	Partir Autrement en famille	VICTORIA (2016) Virginie Efira.	21h50 Voisins	Les flots / Ténérite	Journal/ L'invité				
CANAL D	La ruée vers l'or: Dakota Boys	Fugitifs / L'évadé-chat	Motard espion	Scènes de crime	Idées-grandeur	Idées-grandeur	Idées-grandeur	Idées-grandeur	Flashpoint		
CANAL VIE	Encan et flip au Texas	Marriages	Maison flot.	SPCA en action	SPCA en action	Idées-grandeur	Idées-grandeur	Idées-grandeur	Flashpoint		
RDS	Sports 30	L'avant-match	LCF Football / Ottawa RedBlacks	C. Alouettes de Montréal (D)	Les montagnards	Les montagnards	Les montagnards	Montagnards			
HISTORIA	Haute tension / Et que ça saute!	Appellez mon agent	Pour emporter / Virginie Fortin	ICI on chante	Rétroviser	Mr Bean	Cinéma				
ICI ARTV	Moi et l'autre	Moi et l'autre	Les soldats du feu	Repousser / Detox	Terres de glace						
EXPLORA	Le mystère de Yellowstone	Devenir lion	Top Gear / Rallye Monte-Carlo	Les Brothers (v.f.)	Les Brown / Une virée en ville	Péril en mer					
Z	BattleBots: Combats de robots	Americars / Rambler délabrée	Maitres	20h50 Métiers	Civilisations	21h50 Art	Musée/ Art	Musée/ Art	23h20 Thèse		
sav-media	Génie d'ici	Génie d'ici	Ombre doute	19h50 Métiers	Mix métiers	Doc/20h45 Doc	21h05 LES ARDENNES (2015)	Kevin Janssens.	22h45 Le déni	Mallette	
TFO	Amélie	18h25 Amélie	Subito texto	Top! / Top!	Nous demain	Oman, le trésor de Mudhmar	Hemingway, sa vraie nature	Les Robinsons			
Planète	Planète Safari	Still Standing	Coronation St.	The Nature of Things	The Detectives	CBC News: The National	CBCNews				
CBC	CBCNews	JFL: Gags	The Big Bang	Love Island	Agents of SHIELD / The Sign	Blue Bloods / Past Tense	CTV National				
CTV	CTV News Montreal	eTalk	S.W.A.T. / Shaky Town	Hawaii Five-0 / Ke ala o ka pu	Ransom / Broken Record	Global News					
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Agents of SHIELD / The Sign	Hawaii Five-0 / Ke ala o ka pu	Blue Bloods / Past Tense	News			
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Love Island	American Masters	Remembering Leonard Nimoy	Amanpour			
CBS	Channel 3 News at 6:00 p.m.	Evening News	Ent. Tonight	Whole Truth	Vermont Week	Galaxie près	Galaxie près	D'un rire à l'autre	Chars		
PBS (33)	PBS NewsHour	Le p'tit cabaret / Lenni-Kim	Years and Years / Episode 6	Divorce	Real Time With Bill Maher	Jett			</		

Dans le ventre de Marseille

La plus vieille ville de France et sa région célèbrent la cuisine provençale à l'occasion d'un gargantuesque rendez-vous gourmand

REPORTAGE
CAROLYNE PARENT
COLLABORATRICE LE DEVOIR
À MARSEILLE



C'est l'année de la gastronomie en Provence. Depuis mai et jusqu'en décembre prochain, Marseille, son littoral, des Saintes-Maries-de-la-Mer à La Ciotat, et jusqu'à Aix-en-Provence font saliver les becs fins à l'occasion de quelque 1000 manifestations liées à la table locale — rencontres avec des chefs, expositions au musée, grands dîners et autres animations au potager urbain.

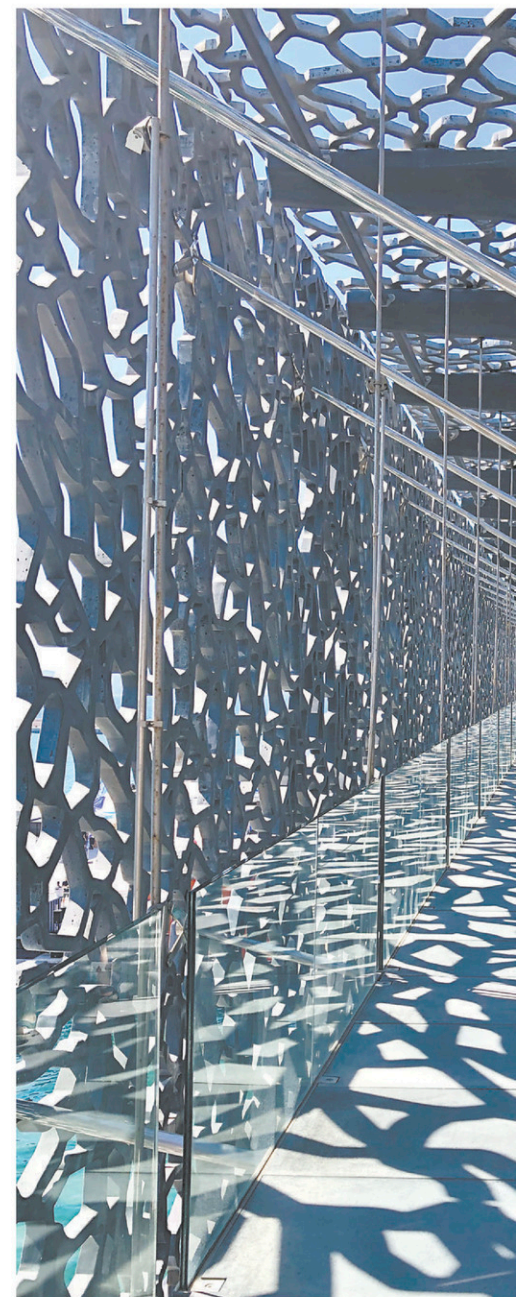
Alléchant « buffet » s'il en est, Marseille Provence Gastronomie 2019 (MPG2019) est le premier événement d'envergure célébrant la cuisine provençale. Compte tenu de sa richesse, la chose étonne. Étant donné la sale réputation dont la ville portuaire a pâti pendant des années, tout s'éclaire. Le vent commença à tourner pour elle avec la mise en route d'un énorme chantier de rénovation urbaine, qui la dota d'infrastructures modernes, certaines franchement spectaculaires, tel le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM). Tant et si bien qu'en 2013, elle décrochait le titre de « capitale européenne de la culture ». Résultat : Marseille est aujourd'hui de tous les palmarès des

plus belles villes de France. Les chiffres sont également éloquentes : avant 2013, elle recevait deux millions de touristes annuellement ; depuis, cinq millions.

« Pourquoi MPG2019 ? Mais pour écraser Lyon ! » lance à la blague le chef étoilé Lionel Levy, l'un des ambassadeurs de cette grande fête qui fédère agriculteurs, producteurs, chefs de cuisine, gourmets et gourmands. Le 28 juin dernier, il donnait d'ailleurs, dans le Vieux-Port, un cours de cuisine autour de la sardine à 1000 apprentis cuisiniers ! « Le but de MPG, c'est la valorisation de la cuisine provençale, avec ses épices, ses herbes, ses influences méditerranéennes, et la valorisation de la convivialité de notre table, poursuit le cofondateur de Gourméditerranée, une association de chefs qui vise à faire de Marseille LA capitale de la cuisine méditerranéenne. C'est un événement concret pour montrer notre savoir-faire et un événement important pour les touristes, qui ont envie de découvrir les spécialités du terroir. »

Quand ça bout, abaisse le feu

Et quelles spécialités ! Il y a bien sûr la bouillabaisse, sans laquelle Marseille ne serait pas Marseille, peuchère ! Le saviez-vous ? On la doit initialement aux femmes des pêcheurs. « Autrefois, ces derniers leur don-



naient les poissons abîmés, qu'ils ne pouvaient vendre au marché, pour qu'elles les cuisinent », raconte-t-on chez Miramar, l'un des restaurants à l'origine de la Charte de la bouillabaisse. Née du désir de préserver l'authenticité de ce mets, la charte décrit jusqu'à la façon de le servir, soit d'abord la soupe avec ses croûtons frottés d'ail et sa rouille, puis l'assiette de poissons de roche, cinq au minimum.

Le chef Levy, aux commandes de toute la restauration à l'InterContinental Hôtel-Dieu, l'a réinventée non sans faire valider sa version allégée par « les mamans de Marseille » ! Accompagné d'une paille de parmesan, son « *milkshake* de bouille-abaisse » superpose rouille, cappuccino d'œufs et de mascarpone, puis écume de soupe de poissons. Sans surprise, c'est l'entrée la plus populaire au menu de la brasserie Les Fenêtres. « Il faut aussi goûter à ces spécialités et produits exceptionnels que sont la poutargue [poche d'œufs de poisson salée et pressée], les pieds paquets [pieds et panses d'agneau] et les alouettes sans tête [paupiettes de bœuf au lard] », ajoute le chef.

Marseille serait-elle devenue une ville de gastronomie ? « Elle est assu-



Cassis, pour ses pointus, ses calanques et son bon vin !

CAROLYNE PARENT



Le MuCEM et les marchés de Marseille, où les produits du terroir s'étirent à l'infini sur les étals.

PHOTOS
CAROLYNE PARENT

rément devenue une ville où l'on mange très bien et à différents prix, à la poissonnerie comme au restaurant étoilé, en passant par la pizzeria », dit-il. Au nombre de ses adresses préférées, il y a notamment Sépia, « où Paul Langlère fait un boulot fabuleux avec un rapport qualité-prix défiant toute concurrence ».

Pour ce chef passionné, MPG2019 doit être le début de l'histoire : « Il faut que ces rendez-vous autour de la

nourriture soient pérennes et qu'il y ait ici de grands événements [gastro-nomiques] comme il y en a à Paris, à Lyon et dans d'autres grandes villes du monde. » Pour nous, c'est l'occasion de laisser Marseille et la Provence nous prendre par le ventre !

Carolyn Parent était l'invitée de Provence Tourisme, de l'Office de tourisme et des congrès de Marseille et de l'Office de tourisme de Cassis.

Papilles en goguette aux Goudes et à L'Estaque

Aux Goudes, quartier de Marseille aux portes des calanques, Christian Qi swingue la bouillabaisse dans l'fond du cabanon ! En clair, ce chef cuisinier aux racines vietnamiennes y concocte un festin qui témoigne de sa passion du poisson. « En Asie, le poisson a plusieurs dimensions, dit-il. C'est la santé, l'énergie, la spiritualité, la beauté et la gourmandise, et tout ça me rejoint. » Au menu : ce qu'il aura trouvé au marché du quai des Belges et une ambiance du tonnerre sous la tonnelle. (Réservation par texto uniquement : 06 80 92 98 65)

À L'Estaque, fief du cinéaste Robert Guédiguian, place à la cuisine de rue ! On y grignote en effet panisses (galettes de pois chiches frites) et tortillons de pâte appelés « chichis frégis », legs de l'immigration italienne. Au kiosque Chez Freddy, la serveuse rougira en expliquant que dans la langue du pays, ça signifie « sexe d'homme frit ». Ouch !

On se rend aisément aux Goudes comme à L'Estaque en navette, au départ du quai des Belges.

Des rendez-vous savoureux

À Marseille, des expos : *De la table au tableau* réunit des œuvres appétissantes des XIX^e et XX^e siècles qui racontent l'art de recevoir local, tandis que les créations contemporaines de *L'art mange l'art* surprennent. Oh, les mises en scène de fromages du photographe Jean-Jacques Pallot ! Au musée Regards de Provence, respectivement jusqu'au 22 septembre et 13 octobre. *Psitt !* au MuCEM voisin, il y a *Jean Dubuffet, un barbare en Europe*, jusqu'au 2 septembre.

À Cassis, les Vendanges étoilées : au cœur de ce port de pêche pittoresque, voisin de Marseille, une cinquantaine de chefs renommés et Meilleurs Ouvriers de France animeront démonstrations culinaires et cours de cuisine les 20, 21 et 22 septembre. Également au programme : des marchés de producteurs et des menus spéciaux dans les restaurants.

À Cassis, des tapas dans les vignes : au Clos d'Albizzi, on déguste le bon blanc produit sur place, accompagné de fromage et de cochonnailles. Le saviez-vous ? Cassis fut la première AOC de France (1936). Pour quoi une production essentiellement en blanc (marsanne, clairette) ? « Parce que déjà, on avait conscience du besoin de se distinguer du reste de la Provence et de son petit rosé dont on disait à l'époque qu'il donnait mal à la tête ! » lance Jérôme Paret, à la tête du vignoble voisin, le Domaine de la Ferme blanche.

Informations utiles

Y aller : avec Transat pour ses forfaits avion-hôtel avantageux (jusqu'à fin octobre).

Se loger : à Marseille, face à la Grande Bleue, au superbe hôtel Nhow, où les friands de beau design sont comblés. À Cassis, au Mahogany, un hôtel qui, avec sa vue sur le cap Canaille et la baie, rassasie les affamés de mer.

Deux guides à emporter : *Un grand week-end à Marseille* de Céline Faucon (Hachette, 2018), touffu, et *Explorez Marseille et la Provence* de Sarah Meublait (Ulysse, 2016), pour des tuyaux sur le meilleur de la région.

Renseignements : mpg2019.com, myprovence.fr, marseille-tourisme.com, ot-cassis.com, marseille.intercontinental.com



La cueilleuse chevronnée Ruthie Cummings, à gauche, et des chasseuses de denrées sauvages

PHOTOS
SYLVIE ST-JACQUES

À la chasse aux trésors boréals

À la ferme Heriter, la chef et cueilleuse Ruthie Cummings initie les visiteurs aux vertus des denrées sauvages

REPORTAGE
SYLVIE ST-JACQUES
COLLABORATRICE LE DEVOIR
EN ONTARIO

D

es chaussures de marche, du chassemoustiques en masse, un panier vide et une bonne dose de curiosité : c'est ainsi armé qu'un petit groupe de chasseuses de denrées sauvages, mené par la chef et cueilleuse chevronnée Ruthie Cummings, part à la chasse aux trésors qui foisonnent sur les 165 acres de la ferme Heriter, à Maribank, dans le sud de l'Ontario. Une escapade de fin juin qui éveille nos papilles aux saveurs méconnues de la forêt boréale et se conclut avec un festival de mouches à feu.

En compagnie d'une joyeuse meute de chiens, nous défions des nuages de maringouins et les branches coriaces d'un territoire au sol réputé riche en

carbone, donc très fertile. « Tu vois cette feuille ? C'est de la racine sanguine. Les Autochtones savaient manipuler cette plante et l'utiliser à des fins médicinales. Par contre, si tu l'ingères sans préparation adéquate, elle peut t'empoisonner », lance Valencia Bédard, propriétaire de la ferme Heriter.

Sur des sentiers tracés par des chevreuils, nous marchons à la queue leu leu derrière Ruthie Cummings, qui se fie à son instinct et à sa vaste connaissance de la forêt pour repérer des denrées comestibles sauvages qui poussent entre arbres et buissons. Les chiens, eux, s'en donnent à cœur joie, pataugent dans un étang, dénichent des coquilles d'œufs aux origines mystérieuses. « Ce sont des œufs de serpent », décrète notre guide, qui nous somme d'être aux aguets et de bien repérer les excréments que nous croisons sur la route. « C'est comme

ça qu'on peut savoir quel animal est passé par ici », dit celle qui nous avertit de la potentielle présence d'ours dans les parages. En réalité, nos principaux ennemis sont les voraces moustiques qui nous attaquent malgré les couches de citronnelle et les vêtements longs.

La semaine précédente fut généreuse en morilles, jure Ruthie Cummings. Mais ces jours-ci, alors que les nuits sont devenues plus chaudes, il faut garder l'œil ouvert pour des chanterelles. Pas de chance : seuls quelques tristes spécimens un peu fanés s'offrent à nous...

« Soyons patientes. Je suis certaine que nous trouverons des tonnes de bonnes choses », annonce la cueilleuse enthousiaste qui sait tenir ses promesses. Quelques pas plus tard, c'est la manne : baies de genièvre pour faire des thés, teintures et gelées,

Pour Ruthie Cummings, la cueillette sauvage n'est ni plus ni moins qu'une seconde nature



En haut : la ferme Heriter, à Maribank, dans le sud de l'Ontario. En bas à gauche : Ruthie Cummings enseigne à départager les champignons toxiques et comestibles. En bas à droite : une orchidée sauvage joliment nommée « Old Lady Mocassin ».

feuilles de stellaires pour agrémenter nos salades, chanvre sauvage, camomille sauvage au goût d'ananas, thé du Labrador et grande ortie remplissent nos paniers.

Retour à la forêt

Pour Ruthie Cummings, fille d'immigrants allemands ayant grandi à Kingston, dans le sud de l'Ontario, la cueillette sauvage n'est ni plus ni

moins qu'une seconde nature. Dans une vie antérieure, elle a fait prospérer ses talents de chef et sommelière sur la très fréquentée rue Danforth, au cœur de Toronto, où elle tenait les rênes du gastro-pub Das Gasthaus. En 2015, elle s'est départie de son gastro-pub pour revenir dans sa ville natale de Kingston. Mais si elle a abandonné la vie de restauratrice pour les prés du sud de l'Ontario, Ruthie Cummings

n'a pas perdu sa passion pour les explorations culinaires.

Dans un coin de la forêt d'Heriter Farm, elle a planté du gingembre sauvage. Avec les herbes, baies et champignons récoltés lors de ses escapades sauvages, Ruthie concocte sirops, sauces, fermentations qu'elle vend les dimanches au marché fermier du Memorial Center de Kingston. Ses sorties en forêt s'accompagnent d'une initiation à

Tu vois cette feuille ? C'est de la racine sanguine. Les Autochtones savaient manipuler cette plante et l'utiliser à des fins médicinales. Par contre, si tu l'ingères sans préparation adéquate, elle peut t'empoisonner.

VALENCIA BÉDARD



la préparation des denrées sauvages, ainsi que de nombreuses explications sur leurs maintes vertus médicinales.

Notre escapade boréale est aussi ponctuée par un réel ravissement floristique : au milieu de nulle part, des orchidées sauvages apparaissent tel un mirage. Oui, des orchidées fleurissent bel et bien au pays de Doug Ford. « Ce sont des espèces protégées, qui prennent plusieurs années à pousser », nous informe Ruthie Cummings, trop contente d'apercevoir au moins une demi-douzaine de ces précieuses fleurs joliment nommées « Old Lady Mocassin ».

Nous poursuivons notre promenade vers une clairière où notre récolte devient subitement quasi miraculeuse. Ruthie cueille quelques touffes de camomille sauvage à l'arrière-goût d'ananas, déniche quelques tiges d'asperges, de hauts plants d'orties aux vertus médicinales et quelques beaux champignons coprins chevelus. Pendant que nous y sommes, elle nous apprend que les fleurs d'asclépiades que nous apercevons sont tout à fait comestibles et ont un peu le goût du rapini.

Nous terminons cette journée en fouillant dans les guides et herbiers de Heriter Farm, en quête de noms latins et de descriptions des précieuses plantes que nous avons cueillies, avec le sentiment d'être un peu mieux équipées pour la survie en forêt.

À l'autre bout du Québec

Au bord du golfe du Saint-Laurent, les Innus d'Unamen-Shipu reçoivent les visiteurs dans un campement traditionnel sur la toundra

REPORTAGE

NATHALIE SCHNEIDER
COLLABORATRICE LE DEVOIR
À UNAMEN-SHIPU

L

a route ne va pas jusqu'à Unamen-Shipu. Trop loin. Passé Kegaska, à l'est de Natashquan, les petits villages qui s'égrènent le long de la Basse-Côte-Nord vivent au rythme du passage du *Bella Desgagnés*. En attendant le prolongement de la 138, le *Bella*, comme on l'appelle ici, fait chaque semaine l'aller-retour entre Rimouski et Blanc-Sablon, et fait escale dans les 10 communautés isolées pour ravitailler les quelques milliers de Nord-Côtiers qui y vivent encore.

Le cargo assure aussi le transport des quelques touristes qui viennent y chercher l'isolement et le charme de la toundra. Bien sûr, il y a l'avion aussi, quelques sauts de puce enchaînés depuis Montréal ou Québec, mais le prix du billet est plutôt salé. En hiver, ce sont les motoneigistes qui empruntent la route Blanche qui se déroule le long de la côte. Autant dire que se rendre dans ce coin du Québec est déjà une aventure en soi.

Développement par le tourisme

Unamen-Shipu est une communauté de 1600 Innus qui vivent collés aux 150 Blancs de La Romaine. Hydro-Québec a bien promis le raccordement à l'électricité, mais pour l'instant, ce sont les génératrices qui produisent l'énergie nécessaire — avec des interruptions parfois. Unamen-Shipu, c'est 10 000 ans d'occupation du territoire et une croissance démographique fulgurante. La preuve, la moyenne d'âge y est de 25 ans et un vent de construction souffle sur le village. Ainsi, chaque année, les nouvelles résidences poussent, et l'Innuberge, quatre chalets grand confort avec accès à la plage, sera inaugurée d'ici quelques semaines. C'est le premier projet touristique de la communauté et, en prime, piloté par une femme : Dolorès Bellefleur. Le tourisme, on y croit dur comme fer ici tant on est convaincu de détenir ce qu'il faut pour attirer les fans de nature et d'authenticité, avec un gros penchant pour l'aventure.

« Le tourisme, c'est une façon de soutenir nos jeunes, explique Edmond Mesténapéo, ancien chef du village et



La pourvoirie Etamamiou est célèbre pour la pêche au saumon.

NATHALIE SCHNEIDER



maître d'œuvre du développement touristique. C'est travailler sur l'avenir, c'est durable. » Depuis l'an dernier, l'instigateur de Tourisme Winipekut nature propose des « séjours d'expériences en grande nature avec la culture millénaire innue », des forfaits de trois heures dans la communauté ou de quatre jours sur le territoire, au choix. Bien sûr, ils sont majoritairement Français, ceux qui font le voyage jusque-là, dans l'espoir de voir les fameux « Indiens » qui les fascinent tant. Mais pas seulement.

L'incursion dans la culture innue débute par une visite guidée du *shaputuan* installé dans le port, puis des dégustations de gelée de chicoutais ou de thé du Labrador, suivies de rencontres avec les artisans locaux. La pourvoirie Etamamiou, à droits exclusifs, propriété du conseil de bande, est célèbre pour la pêche au saumon. Mais c'est l'exploitation du site touristique situé sur l'île Apinipehekat, à une vingtaine de minutes de zodiac, qui constitue le produit innovant de la communauté.

L'être humain, cette découverte

Sur l'île Apinipehekat, on vous reçoit comme on est, sans artifice ni tentative

de reconstitution folklorique. Ce camp de base, fait de tentes traditionnelles tout confort, est un lieu sacré cerné d'un paysage renversant. On s'assoit autour du feu et voilà que l'aventure commence. Les échanges avec l'équipe de guides et de cuisiniers se tissent à la façon innue : dans l'économie de mots et dans la fraternité. Et dans la fierté aussi de voir nos hôtes nous dévoiler le Nitassinan sur 360 degrés. Il y a Edmond, bien sûr, mais aussi Stanley, Daniel, Benoit, Miguel. Des jeunes et des moins jeunes, le multigénérationnel faisant partie de l'expérience. Il y a aussi Dao, cuisinier tunisien que l'amour a amené jusqu'ici, Natasha la ricaneuse, Rosanne, artiste du cuir et des perles.

Dans la tente-cuisine branchée au propane, ils composent des prouesses gastronomiques : tourtière au caribou, steak d'orignal, gâteau aux fruits rouges glanés sur la toundra. Et, un beau matin, voilà qu'Anastasia et Joséphis, couple d'octogénaires d'Unamen, viennent faire leur tour sur l'île. À l'époque lointaine des mariages arrangés, elle est tombée sous le charme de ce chasseur d'ours, joueur de tambour, qui trouve l'inspiration de ses poèmes



Sur l'île Apinipehekat, on vous reçoit comme on est, sans artifice ni tentative de reconstitution folklorique



En haut : Unamen-Shipu, l'endroit idéal pour les touristes recherchant l'isolement et le charme de la toundra. À gauche : un camp traditionnel où les Innus d'Unamen Shipu accueillent les touristes.

PHOTOS NATHALIE SCHNEIDER

Le tourisme, c'est une façon de soutenir nos jeunes. C'est travailler sur l'avenir, c'est durable.

EDMOND MESTENAPÉO



dans ses rêves. « Ce que mes rêves me disent aujourd'hui, c'est qu'il faut limiter la chasse aux caribous », murmure Joséphis le sage. Le soir, à la veillée, on écoute religieusement ses chants au rythme obsédant du *teueikan* (tambour sacré) et on rêve, à notre tour, d'un monde où tout ne serait qu'harmonie : les êtres humains et les bêtes, le ciel, la terre et la mer.

Le golfe comme terrain de jeux

La mer, parlons-en ! Les Innus d'Unamen-Shipu ont peut-être les pieds bien posés sur le territoire, il n'en demeure pas moins qu'ils ont les yeux braqués sur la mer. L'une des activités phares de Tourisme Winipeukut nature, c'est d'amener les visiteurs à observer toutes les richesses du golfe du Saint-Laurent en bateau.

Dans l'archipel Sainte-Marie, où se profile l'idée d'un parc national sous législation innue (sur le modèle du parc Assinica, à Oujé-Bougoumou), on découvre les refuges d'oiseaux marins sur l'île Ouapitagon, d'où l'on décroche la plus belle vue sur les caps, avec le ballet incessant des eiders, macareux, sternes et fous de Bassan. Parmi les activités, on peut opter pour l'observation des baleines ou la pêche traditionnelle au homard, que nos guides attrapent à l'épuisette en observant leurs traces au fond de l'eau. Des homards grands comme ça, « à volonté », les petits et les femelles étant aussitôt rejetés à l'eau. Ce qu'on ne mange pas sur l'île part directement pour nourrir la communauté d'Unamen. Une exploration du lieu de mémoire Makuanut, où les Innus des environs et les Malécites se rassemblaient pour les baptêmes et les mariages, est aussi au programme.

Où, l'accès à la mer est bien la valeur ajoutée de cette communauté. Et les projets ne s'arrêtent pas là : « Dans les années à venir, nous voulons proposer des excursions en canot sur la rivière Coucouctchou et à Unamen avec des guides formés, prédit Edmond Mestenepeo. Du kayak aussi. Et trois jours de randonnée sur l'île Ouapitagon avec camping rustique. » Sans compter un séjour de mieux-être en nature sur le Nitassinan. Des projets assez inspirants pour nourrir les rêves d'Unamen-Shipu.

Infos pratiques Le forfait de trois nuits à Unamen-Shipu a lieu du mercredi au samedi. Tarif : 890 \$ en occupation double (avec transport sur le *Bella* depuis Kegaska). La visite guidée d'Unamen-Shipu : 60 \$ par personne. Une superbe carte-récit est disponible à winipeukut.ca.

LES APPLICATIONS DE LA SEMAINE

Deux (autres) jeux de chatons

On m'a dit que vous les aimez, les chats ? Replongeons alors dans l'univers des jeux où ça miaule et ça ronronne... juste pour le plaisir.

L'usine des chats

Il y a de ces jeux où on essaie de comprendre, mais on n'y arrive pas. *Cat Condo 2* en fait glorieusement partie. Ici, on accumule les félins au sein d'un arbre à chat géant où ils produisent régulièrement, par leur labeur affectif, une sorte de monnaie permettant... d'acheter d'autres chatons. Prenez deux chats identiques et fusionnez-les : ils généreront plus de profits. Plus de profits, plus de chats ; plus de chats, plus de profits. Allégorie marxienne ou passe-temps un peu hétéroclite ? On vous laisse deviner.

Cat Condo 2

Offerts pour iOS et Android

Être chaton

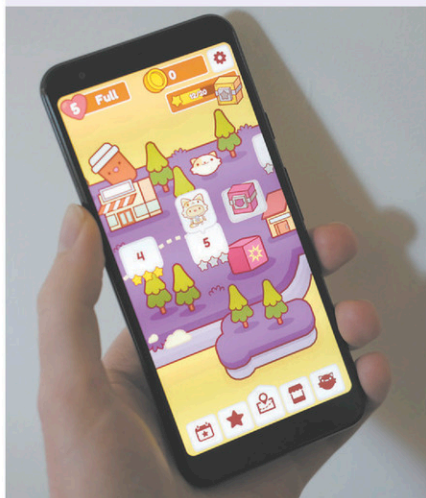
Certains adorent les chatons plus que tout. C'est le cas du jeune protagoniste de *Piffle*, un garçon tellement passionné par les félins qu'il se costume lui-même, de même que son chien... en chat. Pour avancer au travers des 375 niveaux, on doit lancer des ballons-chats sur des briques jusqu'à ce qu'elles disparaissent toutes. *Piffle* ne réinvente pas la roue, certes, mais il s'agit d'un casse-brique intéressant, ne serait-ce que pour son design adorable.

Piffle

Offert pour iOS et Android

Olivier Sylvestre

Le Devoir veut savoir ce que vous faites sur votre téléphone ! Faites parvenir vos histoires et une capture de votre écran d'accueil à osylvestre@ledevoir.com.



OLIVIER SYLVESTRE LE DEVOIR



Sur le site, tout est très prometteur, plaisir des yeux et plaisir anticipé des papilles.

Õréa, ou la renaissance du 400, rue Notre-Dame Est

Le chef Jérémie Passat et sa brigade se sont installés sous les hauts plafonds de l'ancien resto Les 400 coups

CRITIQUE
JEAN-PHILIPPE TASTET
 COLLABORATEUR LE DEVOIR

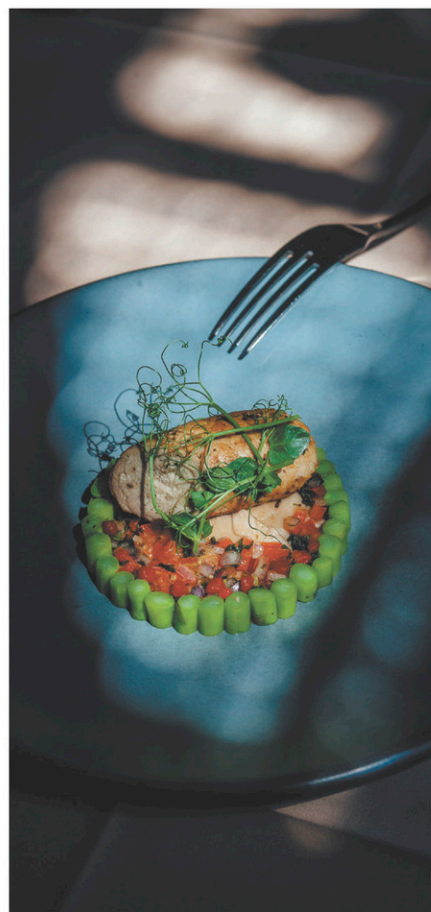
C

ette adresse, sous le nom Les 400 coups, a déjà accueilli du bien beau monde en cuisine, comme le duo Patrice Demers—Marc-André Jetté, Guillaume Cantin ou Jonathan Rassi, pour ne mentionner que ces quatre-là. Aujourd'hui, le premier a sa propre pâtisserie (Patrice Pâtissier), le deuxième, son restaurant (Hoogan & Beauport), et le troisième dirige un petit bijou d'entreprise (La Transformerie) qui cuisine des invendus d'épicerie et en fait de délicieuses conserves et autres tartinades. Quant au quatrième, j'ai perdu sa trace après son bref passage ici.

La maison avait fermé ses portes et tout le monde regrettait de ne plus pouvoir s'attabler sous ses hauts plafonds. Le chef Jérémie Passat, que l'on a déjà croisé en cuisine au Kitchenette (voir *Le Devoir* du 18 novembre 2016), a installé ici poêlons et casseroles et rebaptisé l'endroit Õréa. Sur le site, très soigné malgré les fautes d'orthographe, tout est très prometteur, plaisir des yeux et plaisir anticipé des papilles. J'avais bien un peu sursauté en voyant une entrée intitulée « La tomate » détaillée à 19 \$, mais j'avais mis cela sur le compte de ma méconnaissance du cours actuel des tomates.

Rendez-vous pris sous un nom d'emprunt pour un vendredi soir caniculaire. À 19 h, la salle résonne du bavardage de convives heureux. Accueil sympathique et installation pour étude de la carte. « Nous prendrons deux menus dégustation végétariens, » dit mon ami trompette.

Le chef Jérémie Passat, que l'on a déjà croisé en cuisine au Kitchenette, a installé ici poêlons et casseroles et rebaptisé l'endroit



Escalope de veau en ballotine farcie aux champignons avec salsa de tomates et ketchup maison.

PHOTOS VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

« Ah, Monsieur, je suis désolée, je crois que ce menu ne peut être pris que par toute la tablée », dit notre serveuse sur un ton désolé. Après enquête auprès de la cuisine, l'aménagement est accepté et les deux autres personnes peuvent choisir autre chose.

Tout au long de la soirée, plusieurs petites anicroches comme celle-ci donnent l'impression que la maison a besoin d'être mieux tenue en main. La gentillesse du personnel ne peut pas tout pallier. Dans une maison bien tenue, le client ne devrait pas avoir à faire un effort pour rester de bonne humeur en recevant son gaspacho en même temps que son plat principal. La bonne humeur de la clientèle, c'est

quand même important, même lorsque le gaspacho et le plat principal sont délicieux. Le client n'avait pas prévu de prendre son gaspacho en pré-dessert...

Les assiettes, me direz-vous. De « Pas mal » à « Intéressante » ; rien pour se pâmer, mais rien de désagréable non plus. En entrées, par exemple, cette belle assiette de pétoncle tranché finement, cuit au yuzu et accompagné de petits pois verts frais, de pousses de citrus et de noix de pin grillées était ravissante, équilibrée et délicieuse. L'œuf mollet et croustillant, asperges vertes du Québec, mayonnaise maison a soulevé quelques « oh ! » et autant de « ah ! »

Le chef gagnera à doser plus parcimonieusement l'huile de truffe qui



Tarte au citron déstructurée.

noie son assiette de champignon. Le carpaccio de portobello, pistache croustillante au curry, se serait contenté de quelques gouttes plutôt que de cette rasade étourdissante.

Détail comtable tout aussi intéressant, « La tomate, cerise et confite, au vinaigre balsamique vieilli, mousse de burata di bufala » était passée à 14 \$. Au vu des assiettes scrupuleusement nettoyées, tant à notre table qu'à la table voisine, cette coquette somme était un bon investissement.

Bianca, jeune cantatrice, épouse de mon ami aux joues gonflées comme celles de Dizzy Gillespie, a failli défailir lorsque le jeune homme au service, après avoir déposé devant elle son assiette de pétoncles, a soulevé la cloche de verre couvrant ladite assiette, libérant un nuage de fumée. Les trois pétoncles, grillés à la plancha, étaient accompagnés d'une succulente polenta de tomates séchées et d'une intrigante salsa de poires japonaises aux baies roses et coppa vieillie. Bianca est extrêmement sensible à la beauté des choses. Et, en plus des pétoncles dodus, il faut bien avouer que ce grand jeune homme avait fort belle allure.

En manque de viande depuis des mois et en grand appétit, j'avais choisi « Le bœuf », pensant voir arriver une partie conséquente de la bête. Est arrivé un modeste filet — peut-être un peu trop saisi à mon goût, mais comme on ne m'avait pas demandé mon avis au préalable, j'ai consommé en faisant comme si — surmonté de quelques brindilles de thym frais. En lieu et place des « salisifs à la confiture » annoncés au menu, sous le petit filet, trois petites pâtes en demi-lunes tout aussi délicieuses une fois la surprise passée.

Je ne vous dirai rien du « Risotto vieillit (sic) 7 ans au pecorino safrané ». Parfois, ne rien dire est suffisant. Par contre, je vous dirai le plus grand bien des desserts : Tarte aux figues (quoique mon épouse pâtissière ait dit du mal du fond de tarte, dur comme l'âme d'un actuaire), Fondant au chocolat noir et Tarte au citron « déstructurée ».

Je vous dirai également de bonnes choses sur le service tout le long du repas et sur la vivacité d'esprit du jeune homme responsable des bouteilles.

En plus de la carte et des deux menus dégustation de cinq et neuf services, respectivement à 58 \$ et à 96 \$, la maison a la délicatesse de proposer un excellent menu dégustation végétarien de cinq services pour 45 \$. Une aubaine.

Ōréa

★★★ 1/2, \$\$\$ 1/2

400, rue Notre-Dame Est, Montréal,

☎ 514 844-1001

Ouvert midi et soir, du mardi au samedi. Table d'hôte du midi à 26 \$, entrée + plat, ou plat + dessert.

En soirée, six entrées de 9 \$ à 19 \$; cinq plats principaux de 22 \$ à 34 \$. Avec deux bouteilles d'eau minérale gazeuse et une d'un très approprié Gaillac blanc, ce souper aura coûté 68,75 \$ par personne, avant taxes et service.

LA RECETTE DE LA SEMAINE

Soupe froide au concombre, aux petits pois et au gin

Quoi de mieux que la fraîcheur du concombre et un soupçon de gin pour survivre à la canicule ?

Soupe

3 concombres anglais, coupés en dés

3 tasses de petits pois frais, blanchis (ou surgelés)

1 1/2 tasse d'eau

2 c. à table de gin

1 c. à table de jus de citron

1 gousse d'ail finement râpée

Sel et poivre

Garniture

Yogourt

Persil frais

Zestes de citron

Huile d'olive

Sel et poivre

Dans un mélangeur, réduire tous les ingrédients de la soupe en purée lisse. Ajouter de l'eau au besoin. Saler et poivrer. Réfrigérer.

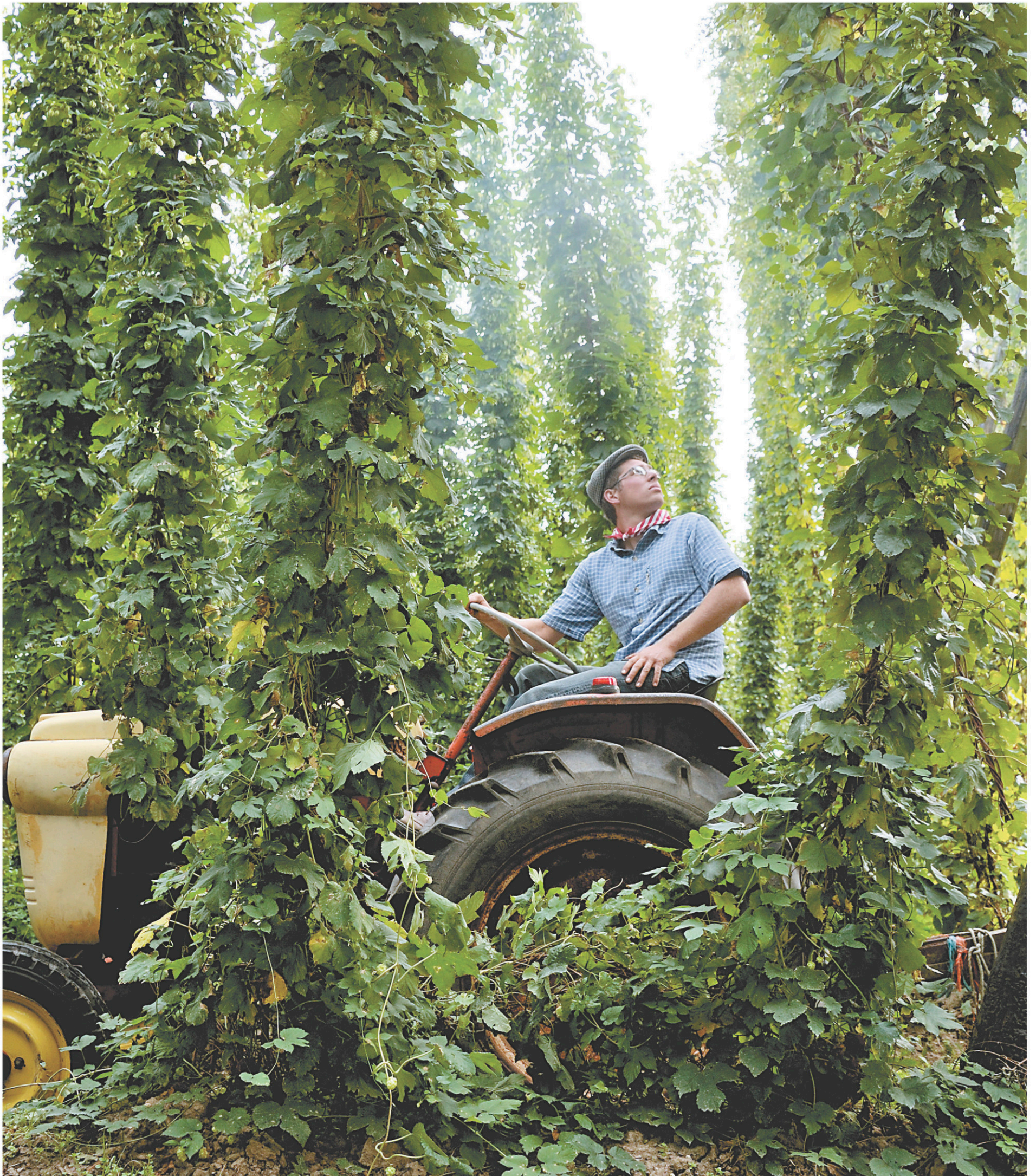
Garnir de yogourt nature, de zestes de citron, d'huile d'olive et de quelque feuille de persil frais (ou fines herbes de votre choix).

Michael Tozzi est chef du Dandy, situé au 244, rue Saint-Jacques, dans le Vieux-Montréal.



Soupe froide au concombre

MICHAEL TOZZI



Un cultivateur de houblon près de la ville de Bailleul, au nord de la France. En 2018, 18,8 % des emplois de l'agroalimentaire en France ont été créés par les brasseries, signe de l'engouement grandissant pour la bière et de la croissance de sa production au pays.

PHILIPPE HUGUEN AGENCE FRANCE-PRESSE

Et si la mousse détrônait la bouteille de vin en France ?

La bière artisanale bleu-blanc-rouge a le vent en poupe au pays

REPORTAGE
ALICE MARIETTE
COLLABORATRICE LE DEVOIR
EN FRANCE

Chaque jour, une nouvelle brasserie ouvre ses portes sur le territoire français. D'ailleurs, avec ses quelque 1600 brasseries, la France en compte même plus qu'au Royaume-Uni ! « La France est en train de devenir une terre brassicole, tout comme l'Espagne, qui, en une dizaine d'années, est passée d'une terre de vin à une terre de bières », lance le biéologue Emmanuel Gillard, auteur du site *Projet Amertume* et du livre *La bière en France*.

Pour celui qui publie un annuaire des brasseries françaises, il s'agit d'une véritable tendance de fond. Ce n'est d'ailleurs pas le fruit du hasard : l'Hexagone comptait 3360 brasseries au début du XX^e siècle. « La France a toujours été une terre de bières ; bien avant le vin, on buvait des boissons fermentées à base de céréales. La bière fait partie de notre patrimoine, mais nous l'avons oublié », estime de son côté Jacqueline Lariven, directrice de la communication des Brasseurs de France, syndicat professionnel de la brasserie française. C'est notamment dans les années 1980 que le pays voit ses brasseries fermer une

à une — on n'en compte plus qu'une trentaine ! — et ses produits se standardiser. « Le marché a décliné à ce moment-là, car l'offre se résumait à une bière blonde de soif », estime M^{me} Lariven.

Pourtant, depuis une dizaine d'années, les brasseries artisanales sont de plus en plus nombreuses et la consommation a tendance à croître. D'une moyenne de 30 litres de bière par an en 2009, elle a grimpé à 33 litres en 2018. Évidemment, les Français restent fidèles au vin — chaque adulte boit 51,2 litres de vin par an, selon les statistiques de l'Organisation internationale du vin (OIV) —, mais sa consommation ne cesse de diminuer : en moins de 20 ans, elle a chuté de plus de 20 %.

Du point de vue d'Emmanuel Gillard, les Français vont finir par préférer la bière au vin. « On peut prendre l'exemple de l'Espagne : plus de 600 brasseries ont ouvert en deux ans et aujourd'hui, on y boit plus de bière que de vin », mentionne-t-il. Selon lui, nul doute, la France suit le même chemin.

Un secteur qui se met en place

« Le développement des créations de brasseries en France est phénoménal par rapport à ce que l'on aurait pu imaginer il y a 10 ans. C'est le cas dans d'autres pays, mais en revanche, on est les seuls à avoir un nombre



Une cuve à bière

TLS POUR LES BRASSEURS DE FRANCE

important aussi rapidement », croit quant à elle Élisabeth Pierre de Bierissima, zythologue (de *zythos* : « bière ») et rédactrice en chef du magazine *Bières & Mets*.

Selon Jacqueline Lariven, les Français se réconcilient avec la bière. « La bière a rénové son image, les petits producteurs comme les plus gros ont fait beaucoup d'efforts pour cela », constate-t-elle. Un avis partagé par Élisabeth Pierre, qui rappelle que les brasseurs développent des gammes de bières de plus en plus importantes, aussi inspirées par ce qui se fait à l'international.

La preuve que le secteur en France est en pleine effervescence : 18,8 % des emplois de l'agroalimentaire en 2018 ont été créés par la brasserie française,

selon Les Brasseurs de France, et le marché global est en hausse constante. « Cela bouge à une vitesse absolument phénoménale, on peut aussi le constater dans les supermarchés. L'année passée, c'est le rayon qui a connu la plus grosse explosion du chiffre d'affaires, +11 % en un an. Donc la plupart des chaînes sont en train de repenser leur rayon bières pour qu'il soit plus beau et plus qualitatif », explique Emmanuel Gillard.

Pourtant, les brasseurs français partent de loin, car la plupart des écoles ont fermé. Pendant longtemps, pour se former, il fallait se rendre en Allemagne, en Belgique ou au Royaume-Uni. « Actuellement, plusieurs centres de formation se mettent en place et face à l'engouement, il y a de nouvelles écoles qui ouvrent, avec des formations certifiantes et reconnues », présente le biéologue.

Bières locales

L'engouement pour les brasseries artisanales vient aussi de la volonté du public de consommer local et en circuit court. « On veut consommer des produits qui sont à côté de chez nous. Dans cette mouvance, on va boire la bière de son village ou de sa région », relate M^{me} Lariven. D'ailleurs, l'arrivée massive — et rapide — des brasseries dans les grandes villes, de Paris à Marseille, en passant par Lyon et Bordeaux, le montre bien. Puisque tout est fabriqué sur place, il n'y a aucun intermédiaire. De plus, les brasseries urbaines s'inscrivent souvent dans un projet plus large que simplement produire de la bière.

« Les brasseries de centre-ville ont la volonté de s'implanter culturellement dans la ville, elles doivent s'impliquer et impliquer les habitants », pense M. Gillard. Dans certains cas, ce sont des villages entiers qui ont pu renaître grâce à leur brasserie locale. C'est le cas de Chargey-lès-Gray, en Haute-Saône, où la brasserie artisanale de la Rente rouge a totalement redynamisé l'activité locale.

À TABLE



Suggestion EN IMPORTATION PRIVÉE

Bocelli Tenor Red, Toscane, Italie
34% Cabernet sauvignon, 33% Sangiovese, 33% Merlot

S'exprime sur des notes de cerises, cassis et cacao.

L'accord parfait : Pappardelle frutti di mare avec crevettes, palourdes, pétoncles et sauce pomodoro.



À déguster au :

329 Rue Saint-Charles Ouest, *Messina*
Longueuil, QC J4H 1E5

ÉDONIA
signature

Pour commander :
info@edoniasignature.com

POUR ANNONCER DANS CE GROUPEMENT APPELEZ AU 514 985-3399



BON VOYAGE



NEW YORK

Originale
et célèbre

Si elle est célèbre pour ses icônes : statue de la Liberté, Empire State Building, Times Square et Central Park, New York est aussi originale pour ses rues qui sont continuellement transformées pour demeurer vibrantes et actuelles.

À partir de 205 \$*

Départs
tous les vendredis

BOSTON

À partir de 265 \$*

Départs : plusieurs départs sont offerts
jusqu'en octobre

RÉSERVEZ
TÔT

Pour les départs de la fête du Travail et de l'Action de grâce.
Possibilité de réserver vos places avec un léger dépôt de 100 \$ par personne.

Inclus : autocar grand tourisme,
hôtels 3,5 étoiles (ou plus), petits déjeuners,
guides experts et circuits captivants.

VACANCES
Beltour vous amène ailleurs.
AGENCE DE VOYAGES

514 336-0033 / 1 866 235-8687 | www.beltour.ca

* Par personne. Chambre d'hôtel en occupation quadruple. Toutes taxes incluses. Fonds d'indemnisation des clients des agents de voyage FICAV inclus.
Prix valide pour tous les départs en 2019. Permis du Québec (702378).

LES VINS DE LA SEMAINE



Moins de 16 \$

★★★ 1/2

Atma blanc 2018, Apostolos Thymiopoulos, Grèce (15,30 \$ - 13476201)

S'il n'est pas le fruit du hasard, l'assemblage des cépages malagousia et xinomavro permet aux fruités respectifs de ne s'épouser que pour le meilleur. Le premier par sa rondeur parfumée et le second par sa vitalité un rien délinquante. Certes, le résultat réjouit simplement, mais avec caractère et originalité. C'est sec, léger, parfaitement maîtrisé. (5)



La surprise

★★★★ 1/2

Orgion 2017, Sclavos Evriviadis, Céphalonie, Grèce (26,95 \$ - 13988038)

Le pianiste Alain Lefèvre et moi nous rejoignons sans doute à la fois pour l'amour de la musique classique et pour la Grèce, surtout pour ses hommes et ses vins. Ce mavrodaphné est une musique à mon palais. Coloré, vigoureux, au boisé tenace d'agrumes, d'épices et de résines, ce rouge enrichit la partition, sans fausses notes. (5+) ©



Le blanc

★★★★

Pazo de Villarei 2018, Rias Baixas, Galicie, Espagne (19,20 \$ - 14005873)

La lecture seule du mot « albarino » déclenche chez moi, à l'image du célèbre réflexe pavlovien, un relâchement inhabituel des glandes salivaires, dont le ruissellement n'est pas sans évoquer les crues après une forte pluie. Le fruité y vibre avec une fréquence haut perchée, avec cette sensation sèche et saline qui relance sans cesse le palais. (5)



Le rouge

★★★★ 1/2

Gilda 2017, Bairrada, Tiago Teles, Portugal (25,50 \$ - 13629001)

Je tombe chaque fois sous le charme quand les castelao, alfocheiro et autres tinta barroca célèbrent cette culture nationale du goût portugais. Surtout mis en lumière sous le doigté habile et précis de Tiago Teles. L'expression fruitée est juvénile et naturelle alors que l'ensemble, souple et vivant, est d'une digestibilité hors norme. Servir frais. (5) ©



Le bio

★★★ 1/2

Piedra Negra Rosado 2019, François Lurton, Argentine (15 \$ - 13964503)

L'hyperactif bordelais François Lurton a tout juste le temps d'expédier sa production de l'hémisphère sud qu'il pratique déjà le palissage dans le Sud-Ouest et le Languedoc français sur ses parcelles de sauvignons blancs et autres. Ce pinot gris est réglé comme le veut son auteur : vif, précis, substantiellement fruité, judicieusement calibré. (5)

(5) à boire d'ici cinq ans

(5+) se conserve plus de cinq ans

© devrait séjourner en carafe

Pas jojo la crise

Le dérèglement climatique menace la croissance des vignes partout en France

BILLET

JEAN AUBRY

COLLABORATEUR LE DEVOIR

Le regard de Lucien (nom fictif) était d'une désespérance à vous donner des frissons du côté de l'empathie. C'était au journal télévisé cette semaine. Ce même regard, sans doute, qu'affichaient ses ancêtres plus d'un siècle plus tôt (112 ans exactement), pendant que la crise éclatait, que les ventres étaient creux et que le vin avait ce goût de vinasse que la situation rendait plus dégueulasse encore.

Languedoc-Roussillon 1907 et Languedoc-Roussillon 2019. La crise n'est plus la même, mais déchire tout autant. À l'époque, à la suite d'épidémies de phylloxéra, maladie de la vigne causée par l'insecte du même nom, dès 1863, la demande pour le vin est en hausse et les autorités encouragent fortement les viticulteurs à planter. De tout et n'importe quoi. On y fait pisser une vigne qui gonfle alors les volumes d'une production de gros rouge déjà alimentée par des pipelines entiers de vins algériens transbordés du port d'Oran.

La surproduction est telle qu'elle fournit alors aux bistrotiers locaux l'idée de vendre le vin de comptoir au « compteur », c'est-à-dire « à l'heure » et non au litron, laissant le soifard ingurgiter tout ce qu'il peut pour noyer le temps qui passe. La ration de deux à trois litres par jour pour chaque homme a moins bon goût que le mot même de modération, qui était encore loin d'être une mesure d'hygiène sociale.

La crise, prise deux

Si le Gard, l'Aude, l'Hérault et les Pyrénées-Orientales fournissent à eux seuls près de 45 % de la production française de vin dans la première moitié du XXe siècle, elle amorce tout de même un déclin que viendra combler, quelques décennies plus tard, sur le marché international cette fois, l'arrivée d'une production chilienne et, surtout, australienne, rompue à une mise en marché abonnée aux prix bas pour des vins commercialement attrayants et immédiatement accrocheurs.

Une situation qui inquiète moins Lucien, vu au journal télévisé, que cette nouvelle crise, climatique celle-



là, qui fait les frais d'une région qui en a déjà pourtant vu d'autres. Situation d'autant plus ironique d'ailleurs que, depuis une ou deux décennies à peine, le Languedoc-Roussillon a vu la qualité de sa production atteindre des sommets. Avec des prix, faut-il en convenir, que peut difficilement soutenir l'offre mondiale équivalente.

Qu'est-ce qui plombe Lucien et ses collègues, en Languedoc comme en France ou ailleurs ? Ces contrastes climatiques qui affectent directement leur subsistance et dont ils ont l'impression d'être des spectateurs face à une très mauvaise pièce de théâtre. C'est qu'ils n'y peuvent rien. L'extrême sécheresse qui sévit actuellement dans l'Hexagone, avec des nappes phréatiques anémiques et des blocages de maturité persistants, n'est rien pour rassurer. Pour le dire simplement, je décelais ni plus ni moins dans le regard de Lucien un homme déjà déraciné de son histoire en attendant l'arrachage irréversible de ses vignes qui lui servent de gagne-pain.

Les plus cyniques diront que le malheur des uns participe au bonheur

Des grenaches photographiés au printemps avant la sécheresse estivale qui s'abat actuellement sur l'Hexagone

JEAN AUBRY

guideaubry@gmail.com

Fraîcheur des cantons

Un verre d'Oxalis ou de La P'tite Batince pour combattre la soif en pleine canicule

REPORTAGE
PHILIPPE RENAUD
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Pour nous rafraîchir le gosier, allons faire un petit tour dans les Cantons-de-l'Est, l'une des régions québécoises les mieux desservies en brasseries artisanales. Destination Cookshire-Eaton, où fut inaugurée, il y a un an à peine, la brasserie rurale 11 Comtés, pour goûter à l'Oxalis, délicate kettle sour, puis Coaticook, où la microbrasserie du même nom propose une bière aux allures de panaché-canneberges, La P'tite Batince.

Oxalis, kettle sour, 11 Comtés brasserie rurale. Ouverte depuis le 28 juin 2018, 11 Comtés brasserie rurale se targue de proposer des recettes « du terroir » à base d'ingrédients québécois, malts (ceux des malteries Innomalt à Sherbrooke et de la Malterie Frontenac à Thetford Mines), houblons (Houblon des Jarrets noirs en Beauce, Bastien à Terrebonne). « Même la levure est produite ici, au Centre de développement bioalimentaire du Québec, à La Pocatière », précise Mathieu Garceau Tremblay, chef brasseur et cofondateur de la brasserie qui se démarque déjà par des produits singuliers, tels qu'une stout de blé (Hiver des corneilles) ou un vin d'avoine (manière barley wine, baptisé Lune des récoltes).

Les petits fruits et aromates utilisés dans ses recettes sont aussi de la région. La rhubarbe, par exemple, qui parfume une version de sa kettle sour nommée Oxalis (comme dans *Oxalis montana*, oxalide de montagne, petite plante à fleur blanche et rose indigène à nos forêts), servie exclusivement sur la terrasse de la brasserie. Les détaillants spécialisés vous offriront cependant l'Oxalis originale en canette de 473 ml, une des premières bières de soif brassées par Garceau Tremblay.

« L'an dernier, pendant qu'on attendait l'installation de l'équipement de brassage industriel, on a fait beaucoup de recherche et développement sur notre petit kit de brassage de 300 litres », recherche qui a abouti à cette kettle sour d'autant plus facile à boire qu'elle ne titre que 3,5 % d'alcool par volume — un autre excellent antidote à la canicule ! « L'été, j'adore boire des bières sûres, et celle-ci est vraiment le type de bière sûre la plus simple à fabriquer. »

Prenons un moment avec le brasseur pour départager les catégories de bière : quelle différence y a-t-il entre une sure et une kettle sour, pour peu qu'il y en ait une ? « Pour franciser le terme, j'appelle ça une bière surie à la marmite. La sure est une bière qui mûrit à l'aide de bactéries lactiques, parfois acétiques, quoique ce soit plus rare. Traditionnellement, on évoquerait des styles comme la berliner

weisse ou la gose, deux styles allemands qui ont été réinventés par les brasseurs américains : les Allemands ne faisaient pas surir leur bière à la marmite, mais plutôt par fermentation mixte, et en prenant le temps qu'il faut. »

« En revisitant cette tradition, poursuit notre chef brasseur érudit, les Américains ont développé cette méthode dans les années 1990 pour surir la bière en la faisant lactofermenter directement dans la bouilloire avant de cuire [le moût]. Le reste de l'industrie a ensuite récupéré cette méthode dont l'avantage est de fabriquer des bières aux saveurs acidulées plus rapidement » que les berliner weiss.

Certes, ce procédé économique ne permet pas aux kettle sour d'atteindre le raffinement et l'équilibre des bières sûres traditionnelles d'Allemagne, mais cette Oxalis demeure hautement agréable à boire, légère et finement acidulée, avec de délicates notes « rappelant la poire ou la pomme verte » induites par la levure. Comme une berliner weiss, le chef brasseur emploie une majorité de blé malté (80 %) et termine avec un malt de base pale ale fourni par Innomalt « qu'on est les seuls à utiliser parce qu'il est un peu compliqué à produire ». Quant au houblonnage, « j'utilise ici du Triple Pearl, descendant du houblon noble allemand Perle, un houblon herbacé, un peu épicé, et qui s'est bien acclimaté à la culture au Québec ».

« L'acidité de cette bière est super-rafraîchissante, et avec le soleil qu'on a ces jours-ci, c'est un peu comme boire une bonne limonade ! » assure le chef brasseur.

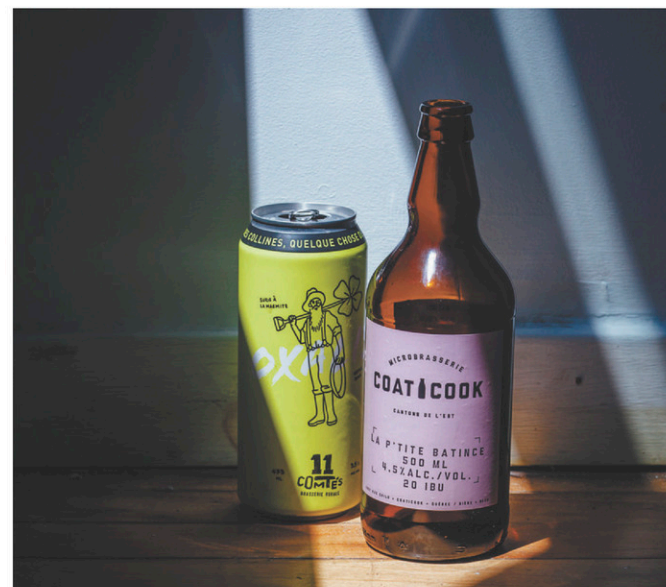
La P'tite Batince, blonde belge aux canneberges, Coaticook. Dans le verre, La P'tite Batince dévoile sa robe claire et rosée. Au nez, le parfum de la canneberge se révèle d'emblée, mais son acidité est bien équilibrée

en bouche, à peine sucrée, très désaltérante avec ses 4,5 % d'alcool. « En été, elle est extrêmement populaire ! » assure le fondateur de la microbrasserie Coaticook et créateur de cette recette, Réjean Corbeil.

Elle porte officiellement le descriptif d'une blonde belge, mais le brasseur a plutôt ici développé un hybride entre plusieurs styles de bière, qu'il décrit ainsi : « Il s'agit d'une bière blonde de type kölsch, une blonde très douce, sur le plan de l'apparence comme sur celui du goût, pour pouvoir laisser beaucoup de place à la canneberge. » La kölsch, bien sûr, est une recette d'ale blonde de tradition allemande, « mais s'il faut se fier à la règle de la pureté allemande, une vraie kölsch ne doit comporter que quatre ingrédients, l'eau, la céréale, le houblon et la levure. Notre recette suit de très près la kölsch, mais en plus de la canneberge, nous utilisons une souche de levure belge. »

Le brasseur veut garder confidentiels les détails de cette recette, mais reconnaît qu'il ajoute une proportion de blé à son malt d'orge pâle, « pour donner une petite rondeur au goût de la bière ». Il demeure muet sur les variétés de houblon utilisées dans La P'tite Batince, mais indique que celles-ci doivent présenter un profil aromatique discret, « genre Golding ou Saaz », pour que le fruit prenne toute sa place. « Enfin, on se procure du jus pur et pasteurisé de canneberges récoltées à Saint-Louis-de-Blandford ».

La canneberge est indéniablement la vedette de cette bière, mais Réjean Corbeil tenait à ne pas « y aller à outrance avec l'acidité mordante de la canneberge. On voulait une bière accessible et agréable à boire. Vous savez ce qu'on fait parfois ici ? On prend un pichet rempli de glace, on le remplit aux trois quarts de P'tite Batince et on ajoute un quart de jus de canneberge. C'est tellement rafraîchissant ! »



Les bières de la semaine : l'Oxalis, une kettle sour, et La P'tite Batince, une ale aux canneberges

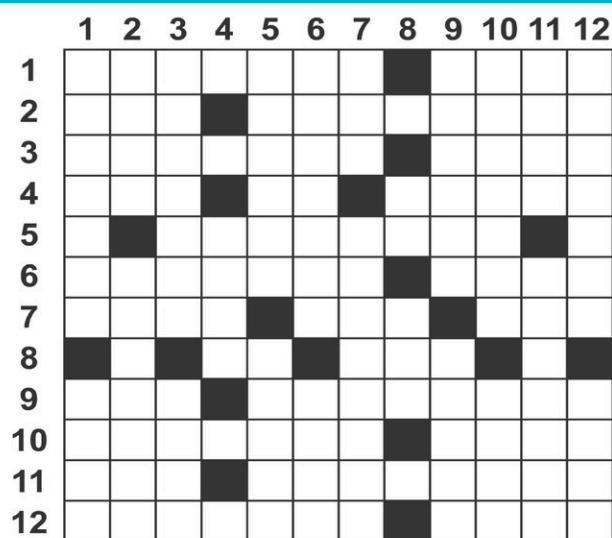
VALÉRIAN
MAZATAUD LE
DEVOIR



des autres. La région de champagne vendange près d'un mois plus tôt qu'il y a 30 ans ; les beaux millésimes se multiplient en Bourgogne (mais avec tout de même des défis constants en ce qui a trait à la « réelle » finesse des pinots) ; la production de mousseux anglais rivalise désormais avec celle de la Champagne sur le plan qualitatif, alors qu'ici, au Québec, la période entre la floraison et la maturité des fruits trouve un équilibre encore impensable il y a quelques décennies de cela.

Cette crise climatique déjà vérifiable sur le terrain ne fera pas de cadeau, bien qu'elle mette à l'œuvre l'ingéniosité des cerveaux pour en limiter les effets. Mais il y a des limites à l'imagination déployée pour s'en sortir. Acheter du vin et en boire relève presque de la banalité aujourd'hui. Les marges de ceux qui les élaborent sont minces. Quand vous boirez votre prochain verre de vin, regardez-le droit dans les yeux. Vous pourriez y croiser le regard de Lucien. Quoi qu'il en soit, buvez. Demain demeure incertain. Il l'est en tout cas pour Lucien.

GRILLE INTERMÉDIAIRE



Etienne Hannequart-Ferron www.hannequart.com

4133

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAÎNE ÉDITION DU DEVOIR

HORizontalement

- Chien à trois têtes - Celui qui reçoit.
- S'emploie pour faire peur - Parties d'une feuille.
- Pas trop cuites - Est sécrétée par le foie.
- Sortie - Dans un titre universitaire - Le dinar y circule.
- Cépage blanc du Bordelais.
- Pour boucher un trou - Grosse mouche piqueuse.
- Prince troyen - Petite pomme - Général américain.
- Strontium - Ovation sportive.
- Affirmation - Faire boire.
- Remis en vigueur - Bête à laine.
- Pointe d'Espagne - Prendre du ventre.
- Clarifié - Crochet double.

- Dieu grec des Vents - Relatif à l'ongle.
- Brutalité - Aussi.
- Du verbe être.
- Adversaire - Docteur de la loi juive.
- Vin grec résiné - Trou perdu.
- Division de l'histoire - Le lapin en est un.
- Aluminium - Bonaventure.
- Petite fenêtre étanche - Voisin du bouleau.
- Élan - Véhicules.
- Elle est souvent regardée - Gonflements.
- Alcaloïde - Curieux.



4132

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

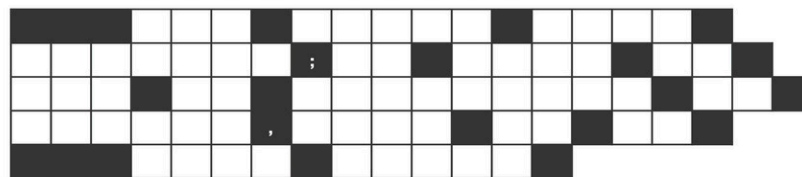
VERTICALEMENT

- Personne qui glorifie quelque chose - Enjolivé.

CITATION MYSTÉRIEUSE

727

P J R R D E N S R T M C
 Q E M M E E A O E S N U A E E
 P U E T E L R E N D O S O I S E
 C O R D E E J A U S U E N T
 S R S S I I R T E

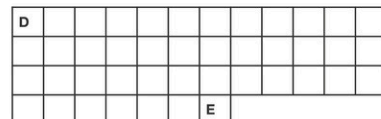


Placez les lettres contenues dans les colonnes au-dessus de la grille dans les cases du bas, de manière à former une citation qui se lira de gauche à droite.

MOTS ENCHAÎNÉS

727

Formez une chaîne de mots à partir des trois dernières lettres de chaque mot et à l'aide des définitions. Les noms propres sont permis et les accents peuvent changer.



- Tour d'un château fort
- Répandre ça et là
- En cuisine, on les aime fines
- Trimer
- Agitée
- Fatiguer
- Personnage québécois avare
- Adeptes d'une grande religion
- Succession rapide!
- Cheval fabuleux

L'INTERVALLE

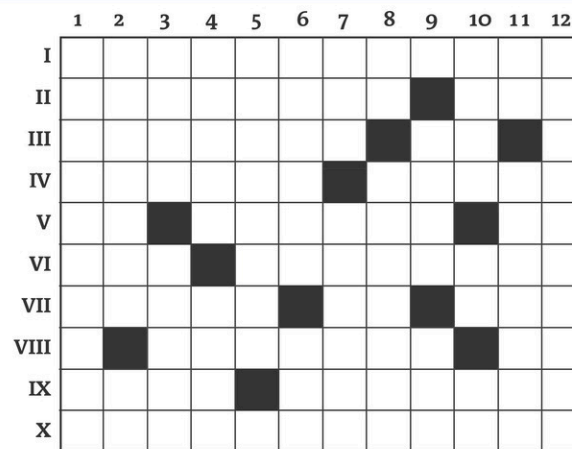
727

Entre le premier et le dernier mot, et en ne changeant qu'une seule lettre à chaque étape (changement, ajout ou retrait d'une lettre), trouvez les mots intermédiaires. Les accents sont permis, mais aucun nom propre.

MALTE

SALIVE

MOTS CROISÉS DU SAMEDI



Horizontalement

I. Travailleur des hauts fourneaux. **II.** Sortie des sentiers battus. Cours européen. **III.** Travaille en surface. Possessif. **IV.** Sorties des bras de Morphée. User jusqu'à la corde. **V.** Pour tracer droit sur la planche. Prend la tête du mouvement. Convient. **VI.** Le septième tourne toujours. Travailles dur. **VII.** Belle amoureuse blonde. Deux points en opposition. Passent les après les autres. **VIII.** Sa production est à consommer avec modération. Personnel. **IX.** Préparée en cuisine. A retrouvé l'air libre. **X.** Couvertes de croûtes et pas bien

Verticalement

1. Gens de maison bien mal considérés. **2.** Tout sans rien oublier. Romains de Vinci. **3.** Capitale pour les Togolais. Prenez vos repas à la source. **4.** Dans l'Oise. Éliminée par les reins. **5.** Ne fera de l'effet que si elle est portée. **6.** En Rhénanie ou aux Bahamas. Conviendra. **7.** Clameur au cirque. Fait sourire. **8.** Article. Insoumis. **9.** Pris en mairie. A consommer pure. **10.** A combattu Français et Américains. Jeune propos. Petite taille. **11.** Article. Divulguée. **12.** Auraient besoin d'un grand coup de chiffon.

Philippe Dupuis

Solution du n° 461

Horizontalement

I. Catherinette. **II.** Emoulu. Isaac. **III.** Rombière. No. **IV.** Tuées. Lias. **V.** Ir. Rieslings. **VI.** Fastoche. Dra. **VII.** Ici. Na. Gréai. **VIII.** Chefs-lieux. **IX.** Aéré. Ebriété. **X.** Teaser. Zees.

Verticalement

1. Certificat. **2.** Amourachée. **3.** Tome. Siéra. **4.** Hubert. Fès. **5.** Elisions. **6.** Rue. Ecaler. **7.** Rush. Ib. **8.** Nie. Léger. **9.** Es. Li. Ruiz. **10.** Ta. Indexée. **11.** Tanagra. Te. **12.** Ecossaïses.

Philippe Dupuis est également l'auteur des mots-croisés du Monde

MOTS CROISÉS PROBLÈME N° 462

CORRIGÉ



Épreuve de révision Antidote | n° 17

Quelle égayante sortie! Les enfants **obnubilés** se chahutent pour contempler les **innombrables** créatures du zoo. De l'**ornithorynque** biscornu au grizzli ripailleux, en passant par les **pachydermes** colossaux, les distractions fusent de toutes parts. Tout le monde se **réjouissent** de cette mémorable escapade.

obnubilés, et non *obnubilés — adj. *obnubilé* au masc. plur. (s'accorde avec *enfants*). Obsédé par quelque chose.

innombrables, et non *innombrables — adj. *innombrable* au fém. plur. (s'accorde avec *créatures*). En très grand nombre.

ornithorynque, et non *ornithorynque — n. m. Mammifère monotrème d'Australie, amphibie et ovipare, à bec aplati.

pachydermes, et non *pachydermes — n. m. [Vieilli] Ancien ordre de mammifères comprenant notamment l'éléphant et l'hippopotame.

réjouit, et non *réjouissent — v. *réjouir* à l'indic. prés. (sujet : *tout le monde*). Le sujet *tout le monde* commande le singulier malgré son sens collectif.

Remarque — L'expression *de toutes parts* peut aussi s'écrire au singulier : *de toute part*.

SOLUTIONS DE LA SEMAINE DERNIÈRE



GRILLE BLANCHE



MOTS FLÉCHÉS



GRILLE DES FÉRUS

SUDOKU : SOLUTION DU PROBLÈME D'HIER



4268

JEUX 720

CITATION MYSTÉRIEUSE

Qui parle de choses qui ne le regardent point entend ce qui ne lui plaît pas. (Les mille et une nuits)

MOTS ENCHAÎNÉS



- MADELINE
- INEXACT
- ACTIVER
- VERGLAS
- LASCAR
- CARNAVAL
- VALIDER
- DERMATOLOGUE
- GUÉRISON
- DON JUAN

L'INTERVALLE

- FILME
- FILLE
- BILLE
- BAILLE
- BAILLE
- BAILLE

LES FILMS DE NOTRE VIE

Une rétrospective
de films de répertoire
des années 20 à nos jours

90 ANS DE CINÉMA
À L'OUTREMONT

1^{ER} AOÛT AU 1^{ER} SEPTEMBRE
theatreoutremont.ca | 514 495-9944

THÉÂTRE
OUTREMONT

Montréal 

